







ŒUVRES COMPLÈTES DE M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Troisième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

LE SURMULOT (a).

Nous donnons le nom de Surmulot à une nouvelle eſpèce de mulot, qui n'eſt connue que depuis quelques années. Aucun Naturaliſte n'a parlé de cet animal, à l'exception de M. Briſſon qui, le comprenant dans le genre des rats, l'a appelé *Rat des bois*. Mais comme il diffère autant du rat que le mulot ou la ſouris, qui ont leurs noms propres, il doit avoir auſſi un nom particulier, *ſurmulot*, comme qui diroit gros, grand mulot, auquel en effet il reſſemble plus

(a) Rat des bois. *Mus caudâ longiſſimâ, ſuprâ dilute fulvus, infrà albicans .... Mus ſylveſtris.* Briſſon, *Regn. animal, pag. 170.*

qu'au rat par la couleur & par les habitudes naturelles. Le ſurmulot eſt plus fort & plus méchant que le rat, il a le poil roux, la queue extrêmement longue & ſans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil ; & le corps beaucoup plus épais, des mouſtaches comme le chat. Ce n'eſt que depuis neuf ou dix ans que cette eſpèce eſt répandue dans les environs de Paris : l'on ne ſait d'où ces animaux ſont venus, mais ils ont prodigieuſement multiplié, & l'on n'en ſera pas étonné, lorſqu'on ſaura qu'ils produiſent ordinairement douze ou quinze petits, ſouvent ſeize, dix-ſept, dix-huit, & même juſqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la première fois, & où ils ſe ſont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, ſont Chantilly, Marly-la-ville & Verſailles. M. le Roy, Inſpecteur du Parc, a eu la bonté de nous en envoyer une grande quantité, vivans & morts, il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites ſur cette nouvelle eſpèce. Les mâles ſont plus gros, plus hardis & plus méchans que les femelles : lorſqu'on les pourſuit & qu'on veut les

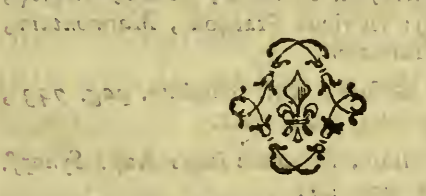
ſaiſir, ils ſe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe ; leur morſure eſt non-ſeulement cruelle, mais dangereuſe, elle eſt promptement ſuivie d'une enflure aſſez conſidérable, & la plaie, quoique petite, eſt long-temps à ſe fermer. Ils produiſent trois fois par an, ainſi deux individus de cette eſpèce en font tout au moins trois douzaines en un an ; les mères préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avoit quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avoit envoyé vivantes, & que nous les gardions dans des cages, nous avons vu les femelles deux ou trois jours avant de mettre bas, ronger la planche de la cage, en faire de petits copeaux en quantité, les diſpoſer, les étendre & enſuite les faire ſervir de lit à leurs petits.

Les ſurmulots ont quelques qualités naturelles qui ſemblent les approcher des rats d'eau ; quoiqu'ils s'établiſſent par-tout, ils paroiſſent préférer le bord des eaux ; les chiens les chaſſent comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſqu'ils ſe ſentent pourſuivis & qu'ils

ont le choix de ſe jeter à l'eau ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épines ; à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau, y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela arrive ſur-tout lorſqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots, dans leurs terriers, ils les pourſuivent comme les lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne, & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grain, ils ne laiſſent pas d'être auſſi très-carnaſſiers ; ils mangent les lapereaux, les perdreaux, la jeune volaille, & quand ils entrent dans un poulailler, ils font comme le putois, ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre les mères, les petits & tous les jeunes ſurmulots quittent la campagne & vont en troupe dans les granges où ils font un dégât infini, ils hachent la paille, conſomment beaucoup de grain,

& infectent le tout de leur ordure. Les vieux mâles restent à la campagne, chacun d'eux habite seul dans son trou; ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne de gland, de faine, &c. ils le remplissent jusqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond du trou. Ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs, ils en sortent en hiver, sur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chassent les souris & les rats; l'on a même remarqué, depuis que les surmulots se sont si fort multipliés aux environs de Paris, que les rats y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois.



LA MARMOTTE (a).

DE tous les Auteurs modernes qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, Gesner est celui qui, pour le détail, a le plus avancé la science; il joignoit à une grande érudition un sens droit & des vues saines: Aldrovande n'est guère que son commentateur, & les Naturalistes de

(*a*) La Marmotte; en Latin, *Mus alpinus*. Plinii, en Italien, *Murmont*, *Marmota*, *Marmontana*, & en quelques endroits d'Italie, *Varosa*, selon Gesner; en Allemagne & en Suisse, *Murmelthier*, *Murmentle*, *Mistbellerle*, selon Gesner; chez les Grisons; *Montanella*, selon Gesner; en Polonois, *Bobak*, *Swissez*, selon Rzaczynski; en vieux François, *Marmontain*, *Marmotaine*, *Marmotan*.

Mus alpinus. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 743*, *Icon. animal. quadrup. pag. 108.*

Mus alpinus. Plinii, *Marmota italis* Ray. *Synops. animal. quadrup. pag. 221.*

Mus caudâ elongatâ, nudâ, corpore rufo; Marmota. Linnæus.

Glis, Marmota italis: Mus alpinus, Plinii. Klein, *de quadrup. pag. 56.*

Glis, pilis è fusco & flavicante mixtis vestitus. Marmota alpina. Brisson, *Regn. animal. pag. 165.*

moindre nom ne ſont que ſes copiſtes. Nous n'héſiterons pas à emprunter de lui des faits au ſujet des Marmottes, animaux de ſon pays *(b)*, qu'il connoiſſoit mieux que nous, quoique nous en ayons nourri comme lui quelques-unes à la maiſon. Ce que nous avons obſervé ſe trouvant d'accord avec ce qu'il en dit, nous ne doutons pas que ce qu'il a obſervé de plus ne ſoit également vrai.

La marmotte, priſe jeune, s'apprivoiſe plus qu'aucun animal ſauvage, & preſqu'autant que nos animaux domeſtiques, elle apprend aiſément à ſaiſir un bâton, à geſticuler, à danſer, à obéir en tout à la voix de ſon maître; elle eſt, comme le chat, antipathique avec le chien: lorſqu'elle commence à être familière dans la maiſon, & qu'elle ſe croit appuyée par ſon maître, elle attaque & mord en ſa préſence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait auſſi grande qu'un lièvre, elle eſt bien plus trapue, & joint beaucoup de force à beaucoup de ſoupleſſe: elle a

(b) Geſner étoit Suiſſe, & c'eſt un des hommes qui font le plus d'honneur à la Nation.

les quatre dents du devant des mâchoires assez longues & assez fortes pour blesser cruellement; cependant elle n'attaque que les chiens, & ne fait mal à personne à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend pas garde elle ronge les meubles, les étoffes, & perce même le bois lorsqu'elle est renfermée. Comme elle a les cuisses très-courtes, & les doigts des pieds faits à peu près comme ceux de l'ours, elle se tient souvent assise, & marche comme lui aisément sur ses pieds de derrière; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant, & mange debout comme l'écureuil; elle court assez vîte en montant, mais assez lentement en plaine; elle grimpe sur les arbres, elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines, & c'est des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne, de la viande, du pain des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des hannetons, des sauterelles, &c. mais elle sont plus avides de lait & de beurre que de tout autre

aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'eſt-à-dire, en faiſant comme le chat une eſpèce de murmure de contentement. Au reſte, le lait eſt la ſeule liqueur qui leur plaiſe; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refuſent le vin.

La marmotte tient un peu de l'ours & un peu du rat pour la forme du corps; ce n'eſt cependant pas l'*arctomys* ou le *rat-ours* des Anciens, comme l'ont cru quelques Auteurs, & entr'autres Perrault. Elle a le nez, les lèvres & la forme de la tête comme le lièvre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du caſtor, la mouſtache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de ſon poil ſur le dos eſt d'un roux-brun, plus ou moins foncé; ce poil eſt aſſez rude, mais celui du ventre eſt rouſsâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien lorſqu'elle joue ou quand on la careſſe; mais lorſqu'on l'irrite ou

qu'on l'effraie, elle fait entendre un ſifflet ſi perçant & ſi aigu, qu'il bleſſe le tympan. Elle aime la propreté, & ſe met à l'écart, comme le chat, pour faire ſes beſoins; mais elle a, comme le rat, ſur-tout en été, une odeur forte qui la rend très-déſagréable; en automne, elle eſt très-graſſe: outre un très-grand épiploon, elle a, comme le loir, deux feuillets graiſſeux fort épais; cependant elle n'eſt pas également graſſe ſur toutes les parties du corps; le dos & les reins ſont plus chargés que le reſte, d'une graiſſe ferme & ſolide, aſſez ſemblable à la chair des tétines du bœuf. Auſſi la marmotte ſeroit aſſez bonne à manger ſi elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut maſquer que par des aſſaiſonnemens très-forts.

Cet animal, qui ſe plaît dans la région de la neige & des glaces, qu'on ne trouve que ſur les plus hautes montagnes, eſt cependant ſujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'eſt ordinairement à la fin de ſeptembre ou au commencement d'octobre qu'elle ſe recèle dans ſa retraite pour n'en ſortir qu'au

commencement d'avril : cette retraite eſt faite avec précaution, & meublée avec art; elle eſt d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde; au moyen de quoi elle peut contenir une ou pluſieurs marmottes ſans que l'air s'y corrompe : leurs pieds & leurs ongles paroiſſent être faits pour fouiller la terre, & elles la creuſent en effet avec une merveilleuſe célérité; elles jettent au dehors, derrière elles, les déblais de leur excavation : ce n'eſt pas un trou, un boyau droit ou tortueux, c'eſt une eſpèce de galerie faite en forme d'Y grec, dont les deux branches ont chacune une ouverture, & aboutiſſent toutes deux à un cul-de-ſac qui eſt le lieu du ſéjour. Comme le tout eſt pratiqué ſur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-ſac qui ſoit de niveau; la branche inférieure de l'y grec eſt en pente au-deſſous du cul-de-ſac, & c'eſt dans cette partie, la plus baſſe du domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aiſément au dehors; la branche ſupérieure de l'y grec eſt auſſi un peu en pente, & plus

élevée que tout le reste ; c'est par-là qu'elles entrent & qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de mousse & de foin, elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, & que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte ; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, & ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, & prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourroit cependant en donner une autre raison ; c'est qu'habitant sous la terre, & s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'elles demeurent ensemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation ; elles y passent les trois

quarts de leur vie, elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger; elles n'en ſortent même que dans les plus beaux jours, & ne s'en éloignent guère; l'une fait le guet, aſſiſe ſur une roche élevée; tandis que les autres s'amuſent à jouer ſur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; & lorſque celle qui fait ſentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit les autres par un coup de ſifflet, & ne rentre elle-même que la dernière.

Elles ne font pas de proviſions pour l'hiver, il ſemble qu'elles devinent qu'elles ſeroient inutiles; mais lorſqu'elles ſentent les premières approches de la ſaiſon qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile; & elles le font avec tant de ſoin & de ſolidité, qu'il eſt plus aiſé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles ſont alors très-graſſes, il y en a qui pèſent juſqu'à vingt livres; elles le ſont encore trois mois après, mais peu à peu leur embonpoint diminue, & elles ſont maigres ſur la fin

de l'hiver. Lorſqu'on découvre leur retraite, on les trouve reſſerrées en boule & fourrées dans le foin, on les emporte tout engourdies, on peut même les tuer ſans qu'elles paroiſſent le ſentir; on choiſit les plus graſſes pour les manger, & les plus jeunes pour les apprivoiſer. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs, & celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdiſſent pas, & ſont même auſſi vives que dans les autres temps. Nous ne répéterons pas, au ſujet de l'engourdiſſement de la marmotte, ce que nous avons dit à l'article du loir; le refroidiſſement du ſang en eſt la ſeule cauſe, & l'on avoit obſervé avant nous, que dans cet état de torpeur la circulation étoit très-lente auſſi-bien que toutes les ſecrétions, & que leur ſang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, étoit ſans aucune ſéroſité. Voyez *Tranſactions Philoſophiques*, *n.º 397*. Au reſte, il n'eſt pas ſûr qu'elles ſoient toujours & conſtamment engourdies pendant ſept ou huit mois, comme preſque tous les Auteurs le prétendent. Leurs terriers ſont

profonds, elles y demeurent en nombre, il doit donc s'y conſerver de la chaleur dans les premiers temps, & elles y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amaſſée. M. Altmann dit même, dans ſon Traité ſur les animaux de Suiſſe, que les Chaſſeurs laiſſent les marmottes trois ſemaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur repos; qu'ils ont ſoin de ne point creuſer lorſqu'il fait un temps doux, ou qu'il ſouffle un vent chaud; que ſans ces précautions les marmottes ſe réveillent, & creuſent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on les trouve tellement aſſoupies qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles ſont comme les loirs, & que ſi elles ſont engourdies plus long-temps, c'eſt qu'elles habitent un climat où l'hiver eſt plus long.

Ces animaux ne produiſent qu'une fois l'an; les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits, leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans; auſſi l'eſpèce n'en eſt ni nombreuſe, ni

bien répandue. Les Grecs ne la connoissoient pas, ou du moins ils n'en ont fait aucune mention. Chéz les Latins, Pline est le premier qui l'ait indiquée sous le nom de *mus Alpinus*, rat des Alpes; & en effet, quoiqu'il y ait dans les Alpes plusieurs autres espèces de rats, aucune n'est plus remarquable que la marmotte, aucune n'habite comme elle les sommets des plus hautes montagnes; les autres se tiennent dans les vallons, ou bien sur la croupe des collines & des premières montagnes; mais il n'y en a point qui monte aussi haut que la marmotte; d'ailleurs, elle ne descend jamais des hauteurs, & paroît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes, où elle semble choisir l'exposition du midi & du levant de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées & dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne. Le *bobak* de Pologne *(c)* auquel M. Brisson *(d)*,

(c) Vide Auctuarium Hist. Nat. Poloniæ, auth. Rzaczynski, *pag.* 327.

(d) Brisson, *Regn. animal. pag.* 165.

LE SURMULOT.



Benard dir.

LA MARMOTTE.

& d'après lui M.[rs] Arnault de Nobleville & Salerne *(e)* ont donné le nom de *marmotte*, diffère de cet animal, non-ſeulement par les couleurs du poil, mais auſſi par le nombre des doigts, car il a cinq doigts aux pieds de devant ; l'ongle du pouce paroît au dehors de la peau, & l'on trouve au dedans les deux phalanges de ce cinquième doigt qui manque en entier dans la marmotte. Ainſi le *bobak* ou marmotte de Pologne, le *mouax* ou marmotte de Canada, le *cavia* ou marmotte de Bahama, & le *cricet* ou marmotte de Straſbourg ſont tous les quatre des eſpèces différentes de la marmotte des Alpes.

(e) Hiſtoire Naturelle des animaux, par M.[rs] Arnault de Nobleville & Salerne. *Paris, 1756.* Ouvrage utile, & où les faits ſont raſſemblés avec autant de ſoin que de diſcernement.



L'OURS (a).

IL n'y a aucun animal, du moins de ceux qui sont assez généralement connus, sur lequel les Auteurs d'Histoire Naturelle aient autant varié que sur l'Ours: leurs incertitudes, & même leurs contradictions sur la nature & les mœurs de cet animal, m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas distingué les espèces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale*; ce sont deux animaux très-différens, tant

(a) L'Ours; en Grec, Ἄρκτος; en Latin, *Ursus*; en Italien, *Orso*; en Espagnol, *Osso*; en Allemand, *Baer*; en Anglois, *Bear*; en Suedois, *Bioern*; en Polonois, *Wewer*, *Niedzwiedz*.

Ursus. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 941. Icon. anim. quadrup. pag. 65.*

Ursus. Ray, *Sinops. animal. quadrup. pag. 171.*

Ursus caudâ abruptâ. Ursus vulgo. Linnæus.

Ursus. Klein, *de quadrup. pag. 82.*

Ursus niger, caudâ unicolore ..... Ursus. Brisson, *Regn. animal. pag. 258.*

pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns & les noirs *(b)*, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule & même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes & séparées. De plus, il y a encore des ours de terre qui sont blancs, & qui, quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie *(c)*, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres provinces du nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres, ces ours naissent blancs & demeurent blancs en tout

(b) Nota. Que nous comprenons ici sous la dénomination d'ours bruns, ceux qui sont bruns, fauves, roux, rougeâtres ; & par celle d'ours noirs ceux qui sont noirâtres, aussi-bien que tout-à-fait noirs.

(c) Voyez la Relatiou de la grande Tartarie. *Amsterdam, 1737, in-12, page 8.*

temps : il faudroit donc encore les regarder comme une quatrième eſpèce, s'il ne ſe trouvoit auſſi des ours à poil mêlé de brun & de blanc, ce qui déſigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terreſtre & l'ours brun ou noir ; par conſéquent l'ours blanc terreſtre n'eſt qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces eſpèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun aſſez communément, & rarement l'ours noir, qui ſe trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays ſeptentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le brun eſt féroce & carnaſſier, le noir n'eſt que farouche, & refuſe conſtamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner un témoignage plus net & plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans ſon hiſtoire de la Louiſiane *(d)*. « L'ours paroît *(e)* l'hiver dans la Loui-

(d) Voyez l'Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz. *Paris*, 1758, *in-12*, *tome II*, *pag.* 77. & *ſuivantes.*

(e) Obſervez qu'il s'agit ici de l'ours noir, & non de l'ours brun.

ſiane, parce que les neiges qui couvrent «
les terres du nord, l'empêchant de trou- «
ver ſa nourriture, le chaſſent des pays «
ſeptentrionaux; il vit de fruits, entr'autres «
de glands & de racines, & ſes mets les «
plus délicieux ſont le miel & le lait: «
lorſqu'il en rencontre, il ſe laiſſeroit «
plutôt tuer que de quitter priſe. Malgré «
la prévention où l'on eſt que l'ours eſt «
carnaſſier, je prétends, avec tous ceux «
de cette province & des pays circon- «
voiſins, qu'il ne l'eſt nullement. Il n'eſt «
jamais arrivé que ces animaux aient dé- «
voré des hommes, malgré leur multi- «
tude & la faim extrême qu'ils ſouffrent »
quelquefois, puiſque même dans ce cas «
ils ne mangent point la viande de bou- «
cherie qu'ils rencontrent. Dans le temps «
que je demeurois aux Natchés, il y eut «
un hiver ſi rude dans les terres du «
nord, que ces animaux deſcendirent en «
grande quantité; ils étoient ſi communs «
qu'ils s'affamoient les uns les autres, «
& étoient très-maigres; la grande faim «
les faiſoient ſortir des bois qui bordent «
le fleuve; on les voyoit courir la nuit «
dans les habitations, & entrer dans les «

» cours qui n'étoient pas bien fermées, » ils y trouvoient des viandes exposées au » frais; ils n'y touchoient point, & man- » geoient seulement les grains qu'ils pou- » voient rencontrer. C'étoit assurément » dans une pareille occasion, & dans » un besoin aussi pressant, qu'ils auroient » dû manifester leur fureur carnassière, » si peu qu'ils eussent été de cette na- » ture. Ils n'ont jamais tué d'animaux » pour les dévorer, & pour peu qu'ils » fussent carnassiers, ils n'abandonne- » roient pas les pays couverts de neige, » où ils trouveroient des hommes & des » animaux à discrétion, pour aller au » loin chercher des fruits & des racines, » nourriture que les bêtes carnassières » refusent de manger ». M. du Pratz ajoute dans une note, que depuis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certitude que dans les montagnes de Savoie il y a deux sortes d'ours, les uns noirs, comme ceux de la Louisiane, qui ne sont point carnassiers; les autres rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups. Le baron de la Hontan dit (*tome I de ses voyages, page* 86) que les ours du Canada sont

extrêmement noirs, & peu dangereux; qu'ils n'attaquent jamais les hommes, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Et il dit aussi (*tome II*, *p.* 40, que les ours rougeâtres sont méchans, qu'ils viennent effrontément attaquer les Chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuient.

Wormius a écrit *(f)* qu'on connoît trois ours en Norvège : le premier (*Bressdiur*) très-grand, qui n'est pas tout-à-fait noir, mais brun, & qui n'est pas si nuisible que les autres, ne vivant que d'herbes & de feuilles d'arbres; le second (*Ildgiersdiur*) plus petit, plus noir, carnassier, & attaquant souvent les chevaux & les autres animaux, sur-tout en automne; le troisième (*Myrebiorn*) qui est le plus petit de tous, & qui ne laisse pas d'être nuisible; il se nourrit, dit-il, de fourmis, & se plaît à renverser les fourmillières. On a remarqué (ajoute-t-il sans preuve) que ces trois espèces se mêlent, & produisent ensemble des espèces intermédiaires; que ceux qui sont carnassiers attaquent les troupeaux, sou-

(f) Vide Mus. Worm. pag. 318.

lent toutes les bêtes comme le loup, & n'en dévorent qu'une ou deux; que quoique carnassiers ils mangent des fruits sauvages, & que quand il y a une grande quantité de sorbes, ils sont plus à craindre que jamais, parce que ce fruit acerbe leur agace si fort les dents, qu'il n'y a que le sang & la graisse qui puisse leur ôter cet agacement qui les empêche de manger. Mais la plupart de ces faits rapportés par Wormius me paroissent fort équivoques, car il n'y a point d'exemple que des animaux dont les appétits sont constamment différens, comme dans les deux premières espèces, dont les uns ne mangent que de l'herbe & des feuilles, & les autres de la chair & du sang, se mêlent ensemble & produisent une espèce intermédiaire; d'ailleurs ce sont ici les ours noirs qui sont carnassiers, & les bruns qui sont frugivores, ce qui est absolument contraire à la vérité. De plus, le P. Rzaczynski Polonois *(g)*, & M. Klein de Dantzic *(h)*, qui ont parlé des ours de leur pays, n'en admettent que

(g) Auctuar. Hist. Nat. pag. 32.
(h) De quadrup. pag. 82.

deux

deux eſpèces, les noirs & les bruns ou roux, & parmi ces derniers, des grands & des petits; ils diſent que ces ours noirs ſont les plus rares; que les bruns ſont au contraire fort communs; que ce ſont les ours noirs qui ſont les plus grands & qui mangent les fourmis, & enfin que les grands ours bruns ou roux ſont les plus nuiſibles & les plus carnaſſiers. Ces témoignages, auſſi-bien que ceux de M. du Pratz & du baron de la Hontan, ſont, comme l'on voit, tout-à-fait oppoſés à celui de Wormius que je viens de citer. En effet, il paroît certain que les ours rouges, roux ou bruns, qui ſe trouvent non-ſeulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vaſtes forêts, & dans preſque tous les déſerts de la terre, dévorent les animaux vivans, & mangent même les voiries les plus infectées. Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids, mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faiſoient venir de Libye *(i)*

(i) Herodot. Solin. Crinit. *& alii. Quod freno Libyci domantur urſi*, dit Martial.

pour servir à leurs spectacles ; il s'en trouve à la Chine *(k)*, au Japon *(l)*, en Arabie, en Égypte, & jusque dans l'île de Java *(m)*. Aristote *(n)* parle aussi des ours blancs terrestres, & regarde cette différence de couleur comme accidentelle, & provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés, ou couverts, mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes & cultivées ; il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire ; il fuit par instinct toute société, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès, il ne se trouve à

(k) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome III, page 492*. Histoire Naturelle du Japon, par Kœmpfer, *tome I, page 109*.

(l) Strabo, *lib. XVI*. Prosp. Alpin. *page 233*.

(m) Voyage autour du monde de le Gentil. *Paris, 1725, tome III, page 85*.

(n) Aristot. *de admir. cap. CXI*. Idem *de gen. animal. lib. V, cap. VI*.

ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille Nature ; une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile ; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines. Cependant il n'eſt point engourdi ni privé de ſentiment, comme le loir ou la marmotte ; mais comme il eſt naturellement gras, & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, temps auquel il ſe recèle, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge que lorſqu'il ſe ſent affamé. On prétend que c'eſt au bout d'environ quarante jours *(o)* que les mâles ſortent de leurs retraites, mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore nourrir leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un auſſi long eſpace de temps.

(o) Ariſtot. *Hiſt. animal. lib. VIII, cap. XVII.*

On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines, que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais, dormant la plus grande partie du temps, & ne se donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très-peu par la transpiration; mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin après qu'elles ont mis bas, & lorsqu'allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées; à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes & tout le reste du produit superflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveaux nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids, mais les femelles au contraire semblent les aimer jusqu'à la fureur: elles sont, lorsqu'elles ont mis

bas, plus féroces, plus dangereuſes que les mâles; elles combattent & s'expoſent à tout pour ſauver leurs petits, qui ne ſont point informes en naiſſant, comme l'ont dit les Anciens, & qui lorſqu'ils ſont nés, croiſſent à peu près auſſi vîte que les autres animaux; ils ſont parfaitement formés *(p)* dans le ſein de leur mère, & ſi les fœtus ou les jeunes ourſons ont paru informes au premier coup-d'œil, c'eſt que l'ours adulte l'eſt lui-même par la maſſe, la groſſeur & la diſproportion du corps & des membres; & l'on ſait que dans toutes les eſpèces, le fœtus ou le petit nouveau-né eſt plus diſproportionné que l'animal adulte.

Les ours ſe recherchent en automne; la femelle eſt, dit-on, plus ardente que le mâle: on prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient long-temps, &c. mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la manière des quadru-

(p) In Muſæo Illuſt. Senatûs Bononienſis urſulum à cæſo matris utero extractum, & omnibus ſuis partibus formatum, in vaſe vitreo adhuc ſervamus. Aldrov. *de quadrup. digit. pag. 120.*

pèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler, & produire ; ſeulement on n'a pas obſervé combien dure le temps de la geſtation. Ariſtote *(q)* dit qu'il n'eſt que de trente jours ; comme perſonne n'a contredit ce fait, & que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons auſſi ni le nier, ni l'aſſurer, nous remarquerons ſeulement qu'il nous paroît douteux : 1°. parce que l'ours eſt un gros animal, & que plus les animaux ſont gros, plus il faut de temps pour les former dans le ſein de la mère : 2.° parce que les jeunes ours croiſſent aſſez lentement ; ils ſuivent leur mère, & ont beſoin de ſes ſecours pendant un an ou deux : 3°. parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, & jamais plus de cinq ; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produiſent pas beaucoup de petits, & qui les portent long-temps : 4.° parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la geſtation & celui de l'accroiſſement ſont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raiſonner que ſur

(q) Ariſtote, *Hiſt. animal. lib. VI, cap.* XXX.

ces analogies, qui me paroiſſent aſſez fondées, je croirois donc que le temps de la geſtation dans l'ours eſt au moins de quelques mois; quoi qu'il en ſoit, il paroît que la mère a le plus grand ſoin de ſes petits : elle leur prépare un lit de mouſſe & d'herbes dans le fond de ſa caverne, & les allaite juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſortir avec elle : elle met bas en hiver, & ſes petits commencent à la ſuivre au printemps. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, ils ont chacun leur retraite ſéparée, & même fort éloignée : lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe gîter, ils caſſent & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge qu'ils recouvrent d'herbes ou de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'ours eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents qu'il fait ſur-tout entendre lorſqu'on l'irrite; il eſt très-ſuſceptible de colère, & ſa colère tient toujours de la fureur, & ſouvent du caprice : quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon maître, & même obéiſſant lorſqu'il eſt apprivoiſé, il faut toujours s'en défier, & le traiter

avec circonſpection, ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens, & ſuivre groſſièrement la meſure; mais pour lui donner cette eſpèce d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute ſa vie; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoiſe ni ne ſe contraint plus, il eſt naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme; cependant on prétend que par un coup de ſifflet *(r)* on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe lève ſur les pieds de derrière. C'eſt le temps qu'il faut prendre pour le tirer, & tâcher de le tuer; car s'il n'eſt que bleſſé, il vient de furie ſe jeter ſur le tireur, & l'embraſſant des pattes de devant, il l'étoufferoit *(ſ)* s'il n'étoit ſecouru.

On chaſſe & on prend les ours de

(r) Voyages de Regnard, *tome I, pages 37 & 38.*

(ſ) Id. ibid. Hiſtoire de la Louiſiane, par M. le Page du Pratz, *tome II, page 81.*

plusieurs façons, en Suède, en Norvège, en Pologne, &c. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre *(t)* est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane & en Canada, où les ours noirs sont très-communs, & où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied, & dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons *(u)*: comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, & quelquefois ils sont nichés à trente & quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première, on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, & on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de

(t) Voyages de Regnard, *tome I, page 53.*

(u) Mémoires sur la Louisiane, par M. Dumont. *Paris, 1753, page 75 & suivantes.* Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, *tome II, page 87.*

l'ourson est délicate & bonne ; celle de l'ours est mangeable, mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès ; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix, & la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair & la graisse cuire ensemble dans une chaudière, la graisse se sépare ; « ensuite, dit M. du Pratz *(x)*,
» on la purifie en y jetant, lorsqu'elle est
» fondue & très-chaude, du sel en bonne
» quantité & de l'eau par aspersion : il
» se fait une détonation, & il s'en élève
» une fumée épaisse qui emporte avec
» elle la mauvaise odeur de la graisse : la
» fumée étant passée, & la graisse étant
» encore plus que tiède, on la verse dans
» un pot où on la laisse reposer huit ou
» dix jours ; au bout de ce temps on voit
» nager dessus une huile claire, qu'on

(a) Tome II, pages 89 & 90.

enlève avec une cuiller; cette huile est « aussi bonne que la meilleure huile d'olive, « & sert aux mêmes usages. Au-dessous « on trouve un saindoux aussi blanc, « mais un peu plus mou que le saindoux « de porc; il sert au besoin de la cuisine & « il ne lui reste aucun goût désagréable, « ni aucune mauvaise odeur. » M. Dumont, dans ses *Mémoires sur la Louisiane*, s'accorde avec M. du Pratz, & il dit de plus, que d'un seul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse; que les sauvages en traitent beaucoup avec les François; qu'elle est très-belle, très-saine & très-bonne; qu'elle ne se fige guère que par un grand froid, que quand cela arrive, elle est toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir; qu'on la mange alors sur le pain en guise de beurre. Nos Epiciers-Droguistes ne tiennent point d'huile d'ours, mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada de la graisse ou axonge qui n'est pas purifiée. L'Auteur du Dictionnaire du Commerce dit même que pour que la graisse d'ours soit bonne, il faut qu'elle soit grisâtre,

gluante, & de mauvaise odeur, & que celle qui est trop blanche est sophistiquée & mêlée de suif. On se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies, les rhumatismes, &c. & beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé le rend très-léger à la nage, aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves & des lacs. « Les ours de la Louisiane, dit » M. Dumont *(y)*, qui sont d'un très- » beau noir, traversent le fleuve malgré » sa grande largeur; ils sont très-friands » du fruit des plaqueminiers; ils montent » sur ces arbres, se mettent à califourchon » sur une branche, s'y tiennent avec une » de leurs pattes, & se servent de l'autre, » pour plier les autres branches & appro- » cher d'eux les plaquemines; ils sortent » aussi très-souvent des bois pour venir » dans les habitations manger les patates » & le mahis ». En automne, lorsqu'ils se sont bien engraissés, ils n'ont presque pas la force de marcher *(z)*, ou du moins ils

(y) Mémoires sur la Louisiane, *page 76.*

(z) Voyage du Baron de la Hontan, *page 86.*

ne peuvent courir *(a)* auſſi vîte qu'un homme. Ils ont quelquefois de dix doigts d'épaiſſeur *(b)* de graiſſe aux côtes & aux cuiſſes; le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé; lorſqu'on le coupe, il en ſort un ſuc blanc & laiteux : cette partie paroît compoſée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils ſucent continuellement leurs pattes.

L'ours a les ſens de la vue, de l'ouïe & du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit, relativement au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe & le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, & peut-être plus exquis qu'aucun autre animal, car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue : on y compte *(c)* quatre

(a) Hiſtoire de la Louiſiane, par M. du Pratz, *page 83.*

(b) Extrait d'un Ouvrage Danois, cité par M.rs Arnault de Nobleville & Salerne. *Hiſtoire Naturelle des animaux. Paris, 1757, tome VI, page 374.*

(c) Étienne Lorentinus, *Éphém. d'Allem. Décur. I, Ann. IX & X, pag. 403,* cité par M.rs Arnault de Nobleville & Salerne. *Hiſtoire Naturelle des animaux, tome VI, page 366.*

rangs de plans de lames osseuses, séparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, ce qui multiplie prodigieusement les surfaces propres à recevoir les impressions des odeurs. Il a les jambes & les bras charnus comme l'homme, l'os du talon court & formant une partie de la plante du pied, cinq orteils opposés au talon dans les pieds de derriere, les os du carpe égaux dans les pieds de devant; mais le pouce n'est pas séparé, & le plus gros doigt est en dehors de cette espèce de main, au lieu que dans celle de l'homme il est en dedans; ses doigts sont gros, courts & serrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds; les ongles sont noirs & d'une substance homogène fort dure. Il frappe avec ses poings, comme l'homme avec les siens; mais ces ressemblances grossières avec l'homme, ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.





B. dir.

L'OURS BRUN DES ALPES.





L'OURS BLANC TERRESTRE.

LE CASTOR (a).

AUTANT l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au-dessous; soumis & réduits en servitude, ou traités comme rebelles & dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs foibles arts ont disparu, chaque espèce a perdu ses qualités générales, & tous n'ont conservé que leurs propriétés individuelles, perfectionnée dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation, & dans les autres

(b) Le Castor *ou* le Bièvre; en Grec, Κάστωρ; en Italien, *Bivaro, Bevero;* en Espagnol, *Bevaro;* en Allemand, *Biber;* en Anglois, *Beaver;* en Suédois, *Baeffwer;* en Polonois, *Bobr.*

Castor. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 309. Icon. animal. quadrup. pag. 84.*

Castor sive fiber. Ray. *Synopf. animal. quadrup. pag. 209.*

Castor caudâ ovatâ planâ, fiber. Linnæus.

Castor, fiber. Klein, *de quadrup. pag. 91.*

Castor castanei coloris, caudâ horisontaliter planâ. Castor sive fiber. Brisson, *Regn. animal. pag. 133.*

par la crainte & par la néceſſité où ils ſont de veiller continuellement à leur ſûreté. Quelles vues, quels deſſeins, quels projets peuvent avoir des eſclaves ſans ame, ou des relégués ſans puiſſance? ramper ou fuir, & toujours exiſter d'une manière ſolitaire, ne rien édifier, ne rien produire, ne rien tranſmettre, & toujours languir dans la calamité, déchoir, ſe perpétuer ſans ſe multiplier, perdre en un mot par la durée autant & plus qu'ils n'avoient acquis par le temps.

Auſſi ne reſte-t-il quelques veſtiges de leur merveilleuſe induſtrie, que dans ces contrées éloignées & déſertes, ignorées de l'homme pendant une longue ſuite de ſiècles, où chaque eſpèce pouvoit manifeſter en liberté ſes talens naturels & les perfectionner dans le repos en ſe réuniſſant en ſociété durable. Les caſtors ſont peut-être le ſeul exemple qui ſubſiſte comme un ancien monument de cette eſpèce d'intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par ſon principe à celle de l'homme, ſuppoſe cependant des projets communs & des vues relatives; projets qui ayant pour

baſe la ſociété, & pour objet une digue à conſtruire, une bourgade à élever, une eſpèce de république à fonder, ſuppoſent auſſi une manière quelconque de s'entendre & d'agir de concert.

Les caſtors, dira-t-on, ſont parmi les quadrupèdes ce que les abeilles ſont parmi les inſectes. Quelle différence! Il y a dans la Nature, telle qu'elle nous eſt parvenue, trois eſpèces de ſociétés qu'on doit conſidérer avant de les comparer; la ſociété libre de l'homme, de laquelle après Dieu il tient toute ſa puiſſance; la ſociété gênée des animaux, toujours fugitive devant celle de l'homme; & enfin la ſociété forcée de quelques petites bêtes, qui naiſſant toutes en même temps dans le même lieu, ſont contraintes d'y demeurer enſemble. Un individu pris ſolitairement & au ſortir des mains de la Nature, n'eſt qu'un être ſtérile, dont l'induſtrie ſe borne au ſimple uſage des ſens; l'homme lui-même dans l'état de pure nature dénué de lumières & de tous les ſecours de la ſociété, ne produit rien, n'édifie rien. Toute ſociété, au contraire, devient néceſſairement féconde,

quelque fortuite, quelqu'aveugle qu'elle puiſſe être, pourvu qu'elle ſoit compoſée d'êtres de même nature : par la ſeule néceſſité de ſe chercher ou de s'éviter, il s'y formera des mouvemens communs, dont le réſultat ſera ſouvent un ouvrage qui aura l'air d'avoir été conçu, conduit & exécuté avec intelligence. Ainſi l'ouvrage des abeilles qui, dans un lieu donné, tel qu'une ruche ou le creux d'un vieux arbre, bâtiſſent chacune leur cellule ; l'ouvrage des mouches de Cayenne, qui non-ſeulement font auſſi leurs cellules, mais conſtruiſent même la ruche qui doit les contenir, ſont des travaux purement mécaniques qui ne ſuppoſent aucune intelligence, aucun projet concerté, aucune vue générale ; des travaux qui n'étant que le produit d'une néceſſité phyſique, un réſultat de mouvemens communs *(b)*, s'exercent toujours de la même façon, dans tous les temps & dans tous les lieux, par une multitude qui ne s'eſt point aſſemblée

(b) Voyez les preuves que j'en ai données, *volume IV* de cet Ouvrage, dans le Diſcours ſur la nature des animaux.

par choix, mais qui ſe trouve réunie par force de nature. Ce n'eſt donc pas la ſociété, c'eſt le nombre ſeul qui opère ici; c'eſt une puiſſance aveugle, qu'on ne peut comparer à la lumière qui dirige toute ſociété : je ne parle point de cette lumière pure, de ce rayon divin, qui n'a été départi qu'à l'homme ſeul; les caſtors en ſont aſſurément privés, comme tous les autres animaux : mais leur ſociété n'étant point une réunion forcée, ſe faiſant au contraire par une eſpèce de choix, & ſuppoſant au moins un concours général & des vues communes dans ceux qui la compoſent, ſuppoſe au moins auſſi une lueur d'intelligence qui, quoique très-différente de celle de l'homme par le principe, produit cependant des effets aſſez ſemblables pour qu'on puiſſe les comparer, non pas dans la ſociété plénière & puiſſante, telle qu'elle exiſte parmi les peuples anciennement policés, mais dans la ſociété naiſſante, chez des hommes ſauvages, laquelle ſeule peut, avec équité, être comparée à celle des animaux.

Voyons donc le produit de l'une & l'autre de ces sociétés ; voyons jusqu'où s'étend l'art du castor, & où se borne celui du sauvage. Rompre une branche pour s'en faire un bâton, se bâtir une hutte, la couvrir de feuillages pour se mettre à l'abri, amasser de la mousse ou du foin pour se faire un lit, sont des actes communs à l'animal & au sauvage; les ours font des huttes, les singes ont des bâtons, plusieurs autres animaux se pratiquent un domicile propre, commode, impénétrable à l'eau. Frotter une pierre pour la rendre tranchante & s'en faire une hache, s'en servir pour couper, pour écorcer du bois, pour aiguiser des flèches, pour creuser un vase, écorcher un animal, pour se revêtir de sa peau, en prendre les nerfs pour faire une corde d'arc, attacher ces mêmes nerfs à une épine dure, & se servir de tous deux comme de fil & d'aiguille, sont des actes purement individuels que l'homme en solitude peut tous exécuter sans être aidé des autres, des actes qui dépendent de sa seule conformation, puisqu'ils ne supposent que l'usage de la main ; mais

couper & transporter un gros arbre, élever un carbet, construire une pyrogue, sont au contraire des opérations qui supposent nécessairement un travail commun & des vues concertées. Ces ouvrages sont aussi les seuls résultats de la société naissante chez des nations sauvages, comme les ouvrages des castors sont les fruits de la société perfectionnée parmi ces animaux : car il faut observer qu'ils ne songent point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent un pays libre, & qu'ils n'y soient parfaitement tranquilles. Il y a des castors en Languedoc, dans les îles du Rhône, il y en a en plus grand nombre dans les provinces du nord de l'Europe ; mais comme toutes ces contrées sont habitées, ou du moins fort fréquentées par les hommes, les castors y sont, comme tous les autres animaux, dispersés, solitaires, fugitifs, ou cachés dans un terrier ; on ne les a jamais vus se réunir, se rassembler, ni rien entreprendre, ni rien construire ; au lieu que dans ces terres désertes, où l'homme en société n'a pénétré que bien tard, & où l'on ne voyoit auparavant que quelques

veſtiges de l'homme ſauvage, on a par-
tout trouvé des caſtors réunis, formant
des ſociétés, & l'on n'a pu s'empêcher
d'admirer leurs ouvrages. Nous tâcherons
de ne citer que des témoins judicieux,
irréprochables, & nous ne donnerons
pour certains que les faits ſur leſquels ils
s'accordent : moins portés peut-être que
quelques-uns d'entre eux à l'admiration,
nous nous permettrons le doute & même
la critique, ſur tout ce qui nous paroîtra
trop difficile à croire.

Tous conviennent que le caſtor, loin
d'avoir une ſupériorité marquée ſur les
autres animaux, paroît au contraire être
au-deſſous de quelques-uns d'entre eux
pour les qualités purement individuelles;
& nous ſommes en état de confirmer ce
fait, ayant encore actuellement un jeune
caſtor vivant, qui nous a été envoyé de
Canada *(c)*, & que nous gardons depuis
près d'un an. C'eſt un animal aſſez doux,
aſſez tranquille, aſſez familier, un peu
triſte, même un peu plaintif, ſans paſſions

(c) Ce Caſtor qui a été pris jeune, m'a été en-
voyé au commencement de l'année 1758, par M.
de Montbelliard, Capitaine dans Royal-Artillerie.

violentes, sans appétits véhémens, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du desir de sa liberté, rongeant de temps en temps les portes de sa prison, mais sans fureur, sans précipitation, & dans la seule vue d'y faire une ouverture pour en sortir; au reste assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers *(d)*, ne cherchant point à nuire, & assez peu à plaire. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme; il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne : son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter des piéges grossiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas

(d) M. Klein a cependant écrit qu'il en avoit nourri un pendant plusieurs années, qui le suivoit & l'alloit chercher comme les chiens vont chercher leurs maîtres.

même ſe bien défendre ; il préfère la fuite au combat, quoiqu'il morde cruellement & avec acharnement lorſqu'il ſe trouve ſaiſi par la main du chaſſeur. Si l'on conſidère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans ſon état de ſolitude & de diſperſion, il ne paroîtra pas, pour les qualités intérieures, au-deſſus des autres animaux ; il n'a pas plus d'eſprit que le chien, de ſens que l'éléphant, de fineſſe que le renard, &c. Il eſt plutôt remarquable par les ſingularités de conformation extérieure, que par la ſupériorité apparente de ſes qualités intérieures. Il eſt le ſeul parmi les quadrupèdes qui ait la queue plate, ovale & couverte d'écailles, de laquelle il ſe ſert comme d'un gouvernail pour ſe diriger dans l'eau ; le ſeul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, & en même temps les doigts ſéparés dans ceux du devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à ſa bouche ; le ſeul qui reſſemblant aux animaux terreſtres par les parties antérieures de ſon corps, paroiſſe en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties poſtérieures :
il

il fait la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux. Mais ces singularités seroient plutôt des défauts que des perfections, si l'animal ne savoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, & qui le rendent supérieur à tous les autres.

Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société, ils arrivent en nombre & de plusieurs côtés, & forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, & c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, & qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue; mais dans les eaux courantes, & qui sont sujettes à hausser ou baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, & par cette retenue ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau, qui se soutient toujours à la même hauteur : la chaussée

traverſe la rivière comme une écluſe, & va d'un bord à l'autre ; elle a ſouvent quatre - vingts ou cent pieds de longueur ſur dix ou douze pieds d'épaiſſeur à ſa baſe. Cette conſtruction paroît énorme pour des animaux de cette taille, & ſuppoſe en effet un travail immenſe *(e)*; mais la ſolidité avec laquelle l'ouvrage eſt conſtruit, étonne encore plus que ſa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établiſſent cette digue eſt ordinairement peu profond ; s'il ſe trouve ſur le bord un gros arbre qui puiſſe tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur conſtruction : cet arbre eſt ſouvent plus gros que le corps d'un homme ; ils le ſcient, ils le rongent au pied, & ſans autre inſtrument que leurs quatre dents inciſives, ils le coupent en aſſez peu de temps, & le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'eſt-à-dire en travers ſur la rivière ; enſuite ils coupent les branches

(e) Les plus grands caſtors pèſent cinquante ou ſoixante livres, & n'ont guère que trois pieds de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue.

de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau & le faire porter partout également. Ces opérations ſe font en commun; pluſieurs caſtors rongent enſemble le pied de l'arbre pour l'abattre, pluſieurs auſſi vont enſemble pour en couper les branches lorſqu'il eſt abattu; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, & coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuiſſe; ils les dépècent & les ſcient à une certaine hauteur pour en faire des pieux; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre juſqu'au bord de la rivière, & enſuite par eau juſqu'au lieu de leur conſtruction; ils en font une eſpèce de pilotis ſerré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération ſuppoſe bien des difficultés vaincues; car, pour dreſſer ces pieux & les mettre dans une ſituation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverſe, que d'autres plongent en même temps juſques au fond de l'eau

pour y creuser avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieux, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds & battent avec leur queue, ils la portent dans leur geule & avec les pieds de devant, & ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, & tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli & mâçonné par-tout: les pieux sont plantés verticalement du côté de la chûte de l'eau, tout l'ouvrage est au contraire en talut du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids,

& en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire, dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie qu'ils élargissent ou retrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; & lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, & travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Il seroit superflu, après cette exposition de leurs travaux pour un ouvrage public, de donner encore le détail de leurs constructions particulières, si dans une histoire l'on ne devoit pas compte de tous les faits, & si ce premier grand ouvrage n'étoit pas fait dans la vue de rendre plus commodes leurs petites habitations: ce sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein tout près du bord de leur étang avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde; il y

en a de plus grands & de plus petits ; depuis quatre ou cinq juſqu'à huit ou dix pieds de diamètre ; il s'en trouve auſſi quelquefois qui ſont à deux ou trois étages ; les murailles ont juſqu'à deux pieds d'épaiſſeur, elles ſont élevées à-plomb ſur le pilotis plein, qui ſert en même temps de fondement & de plancher à la maiſon. Lorſqu'elle n'a qu'un étage, les murailles ne s'élèvent droites qu'à quelques pieds de hauteur, au-deſſus de laquelle elles prennent la courbure d'une voûte en anſe de panier, cette voûte termine l'édifice & lui ſert de couvert ; il eſt maçonné avec ſolidité & enduit avec propreté en dehors & en dedans ; il eſt impénétrable à l'eau des pluies, & réſiſte aux vents les plus impétueux ; les parois en ſont revêtues d'une eſpèce de ſtuc ſi bien gâché & ſi proprement appliqué, qu'il ſemble que la main de l'homme y ait paſſé, auſſi la queue leur ſert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différentes eſpèces de matériaux, des bois, des pierres & des terres ſablonneuſes

qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau ; les bois qu'ils emploient sont presque tous légers & tendres ; ce sont des aunes, des peupliers, des saules, qui naturellement croissent au bord des eaux & qui sont plus faciles à écorcer, à couper, à voiturer, que des arbres dont le bois seroit plus pesant & plus dur. Lorsqu'ils attaquent un arbre, ils ne l'abandonnent pas qu'il ne soit abattu, dépecé, transporté ; ils le coupent toujours à un pied ou un pied & demi de hauteur de terre ; ils travaillent assis, & outre l'avantage de cette situation commode, ils ont le plaisir de ronger continuellement de l'écorce & du bois dont le goût leur est fort agréable, car ils préfèrent l'écorce fraîche & le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires ; ils en font ample provision pour se nourrir pendant l'hiver *(f)* ; ils n'aiment pas le bois sec. C'est dans l'eau & près de leurs

(f) La provision pour huit ou dix castors est de vingt-cinq ou trente pieds en quarré, sur huit ou dix pieds de profondeur ; ils n'en apportent dans leurs cabânes que quand ils sont coupés menus, & tout prêts à manger ; ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, & vont de temps en-temps pendant l'hiver

habitations qu'ils établissent leur magasin; chaque cabane a le sien proportionné au nombre de ses habitans, qui tous y ont un droit commun, & ne vont jamais piller leurs voisins. On a vu des bourgades composées de vingt ou de vingt-cinq cabanes; ces grands établissemens sont rares, & cette espèce de république est ordinairement moins nombreuse, elle n'est le plus souvent composée que de dix ou douze tribus, dont chacune a son quartier, son magasin, son habitation séparée; ils ne souffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, & les plus grandes dix-huit, vingt, & même dit-on, jusqu'à trente castors, presque toujours en nombre pair, autant de femelles que de mâles; ainsi, en comptant même au rabais, on peut dire que leur société est souvent composée de cent cinquante ou deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, & ensuite par

en manger dans le bois. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1704. Mémoire de M. Sarrasin.*

compagnie pour édifier des habitations particulières. Quelque nombreuſe que ſoit cette ſociété, la paix s'y maintient ſans altération ; le travail commun a reſſerré leur union; les commodités qu'ils ſe ſont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amaſſent & conſomment enſemble, ſervent à l'entretenir; des appétits modérés, des goûts ſimples, de l'averſion pour la chair & le ſang, leur ôtent juſqu'à l'idée de rapine & de guerre : ils jouiſſent de tous les biens que l'homme ne ſait que deſirer. Amis entr'eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils ſavent les éviter, ils s'avertiſſent en frappant avec leur queue ſur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations; chacun prend ſon parti, ou de plonger dans le lac, ou de ſe receler dans leurs murs qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme, & qu'aucun animal n'oſe entreprendre d'ouvrir ou renverſer. Ces aſyles ſont non-ſeulement très-ſûrs, mais encore très-propres & très-commodes; le plancher eſt jonché de verdure, des rameaux de buis & de ſapin leur ſervent de tapis

ſur lequel ils ne font ni ne ſouffrent jamais aucune ordure : la fenêtre qui regarde ſur l'eau leur ſert de balcon pour ſe tenir au frais & prendre le bain pendant la plus grande partie du jour ; ils s'y tiennent debout, la tête & les parties antérieures du corps élevées, & toutes les parties poſtérieures plongées dans l'eau, cette fenêtre eſt percée avec précaution, l'ouverture en eſt aſſez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces, qui dans le climat de nos caſtors, ont quelquefois deux ou trois pieds d'épaiſſeur ; ils en abaiſſent alors la tablette, coupent en pente les pieux ſur leſquels elle étoit appuyée, & ſe font une iſſue juſqu'à l'eau ſous la glace. Cet élément liquide leur eſt ſi néceſſaire, ou plutôt leur fait tant de plaiſir qu'ils ſemblent ne pouvoir s'en paſſer, ils vont quelquefois aſſez loin ſous la glace, c'eſt alors qu'on les prend aiſément en attaquant d'un côté la cabane, & les attendant en même temps à un trou qu'on pratique dans la glace à quelque diſtance, & où ils ſont obligés d'arriver pour reſpirer. L'habitude qu'ils ont de

tenir continuellement la queue & toutes les parties postérieures du corps dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair; celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre & de l'air; celle des cuisses & de la queue a l'odeur, la saveur & toutes les qualités de celle du poisson : cette queue longue d'un pied, épaisse d'un pouce, & large de cinq ou six, est même une extrémité, une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède; elle est entièrement recouverte d'écailles & d'une peau toute semblable à celle des gros poissons : on peut enlever ces écailles en les raclant au couteau, & lorsqu'elles sont tombées, l'on voit encore leur empreinte sur la peau, comme dans tous nos poissons.

C'est au commencement de l'été que les castors se rassemblent; ils emploient les mois de juillet & d'août à construire leur digue & leurs cabanes; ils font leur provision d'écorce & de bois dans le mois de septembre, ensuite ils jouissent de leurs travaux, ils goûtent les douceurs

domeſtiques ; c'eſt le temps du repos, c'eſt mieux, c'eſt la ſaiſon des amours. Se connoiſſant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaiſirs & les peines d'un travail commun, chaque couple ne ſe forme point au haſard, ne ſe joint pas par pure néceſſité de nature, mais s'unit par choix & s'aſſortit par goût : ils paſſent enſemble l'automne & l'hiver ; contens l'un de l'autre ils ne ſe quittent guère ; à l'aiſe dans leur domicile, ils n'en ſortent que pour faire des promenades agréables & utiles, ils en rapportent des écorces fraîches qu'ils préfèrent à celles qui ſont sèches ou trop imbibées d'eau, les femelles portent, dit-on, quatre mois, elles mettent bas ſur la fin de l'hiver & produiſent ordinairement deux ou trois petits ; les mâles les quittent à peu près dans ce temps, ils vont à la campagne jouir des douceurs & des fruits du printemps ; ils reviennent de temps en temps à la cabane, mais ils n'y ſéjournent plus : les mères y demeurent occupées à allaiter, à ſoigner, à élever leurs petits, qui ſont en état de les ſuivre au bout de quelques ſemaines ;

elles vont à leur tour ſe promener, ſe rétablir à l'air, manger du poiſſon, des écreviſſes, des écorces nouvelles, & paſſent ainſi l'été ſur les eaux, dans les bois. Ils ne ſe raſſemblent qu'en automne, à moins que les inondations n'aient renverſé leur digue ou détruit leurs cabanes, car alors ils ſe réuniſſent de bonne heure pour en réparer les brèches.

Il y a des lieux qu'ils habitent de préférence, où l'on a vu qu'après avoir détruit pluſieurs fois leurs travaux, ils venoient tous les étés pour les réédifier, juſqu'à ce qu'enfin fatigués de cette perſécution & affoiblis par la perte de pluſieurs d'entr'eux, ils ont pris le parti de changer de demeure & de ſe retirer au loin dans les ſolitudes les plus profondes. C'eſt principalement en hiver que les chaſſeurs les cherchent, parce que leur fourrure n'eſt parfaitement bonne que dans cette ſaiſon; & lorſqu'après avoir ruiné leurs établiſſemens, il arrive qu'ils en prennent en grand nombre, la ſociété trop réduite ne ſe rétablit point, le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité ſe diſperſe,

ils deviennent fuyards, leur génie flétri par la crainte ne s'épanouit plus, ils s'enfouissent eux & tous leurs talens dans un terrier, où rabaissé à la condition des autres animaux, ils mènent une vie timide, ne s'occupent plus que des besoins pressans, n'exercent que leurs facultés individuelles, & perdent sans retour les qualités sociales que nous venons d'admirer.

Quelque admirables en effet, quelque merveilleuses que puissent paroître les choses que nous venons d'exposer au sujet de la société & des travaux de nos castors, nous osons dire qu'on ne peut douter de leur réalité. Toutes les relations faites en différens temps par un grand nombre de témoins oculaires *(g)*,

(g) Voyez sur l'histoire des castors, *Olaüs Magnus*, dans sa description des pays septentrionaux; les voyages du baron de la Hontan, *tome II, page 155 & suiv.* le *Musæum Wormianum, page 320;* l'histoire de l'Amérique septentrionale, par Bacqueville de la Poterie, *Rouen, 1722, tome I, page 133;* Mémoire sur le castor, par M. Sarrasin, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1704;* la relation d'un voyage en Acadie, par Dierville, *Rouen, 1708, page 126 & suiv.* les nouvelles découvertes dans l'Amérique septentrionale, *Paris, 1697, page*

s'accordent sur tous les faits que nous avons rapportés; & si notre récit diffère de celui de quelques-uns d'entr'eux, ce n'est que dans les points où ils nous ont paru enfler le merveilleux, aller au-delà du vrai, & quelquefois même de toute vraisemblance. Car on ne s'est pas borné à dire que les castors avoient des mœurs sociales & des talens évidens pour l'architecture, mais on a assuré qu'on ne pouvoit leur refuser des idées générales de police & de gouvernement; que leur société étant une fois formée, ils savoient réduire en esclavage les voyageurs, les étrangers; qu'ils s'en servoient pour porter leur terre, traîner leur bois; qu'ils

133; l'histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix, *Paris 1744, tome II, page 98 & suiv.* le voyage de Robert Lade, traduit de l'Anglois, par M. l'Abbé Prevôt, *tome II. page 226;* le grand voyage au pays des Hurons, par Sagard Théodat, *Paris, 1632, page 319 & suiv.* le voyage à la baie de Hudson, par Ellis, *Paris, 1749, tome II, pages 61 & 62.* Voyez aussi Gesner, Aldrovande, Jonston, Klein, &c. à l'article du castor; le traité du castor, par Jean Marius, *Paris, 1746;* l'histoire de la Virginie, traduite de l'Anglois, *Orléans, 1707, p. 406;* l'histoire naturelle du P. Rzaczynski, à l'article du castor, &c. &c.

traitoient de même les pareſſeux d'entr'eux qui ne vouloient, & les vieux qui ne pouvoient pas travailler ; qu'ils les renverſoient ſur le dos, les faiſoient ſervir de charrette pour voiturer leurs matériaux ; que ces républicains ne s'aſſembloient jamais qu'en nombre impair ; pour que dans leurs conſeils il y eût toujours une voix prépondérante ; que la ſociété entière, avoit un préſident ; que chaque tribu avoit ſon intendant ; qu'ils avoient des ſentinelles établies pour la garde publique ; que quand ils étoient pourſuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les teſticules pour ſatisfaire à la cupidité des chaſſeurs ; qu'ils ſe montroient ainſi mutilés pour trouver grâce à leurs yeux, &c. &c. *(h)*. Autant nous ſommes éloignés de croire à ces fables, ou de recevoir ces exagérations, autant il nous paroît difficile de ſe refuſer à admettre des faits conſtatés, confirmés, & moralement très-certains. On a mille fois vu, revu, détruit, renverſé leurs

(h) Voyez Ælien & tous les Anciens, à l'exception de Pline, qui nie ce fait avec raiſon. Voyez auſſi ſur les autres faits la plupart des auteurs que nous avons cités dans la note précédente.

ouvrages ; on les a mesurés, dessinés, gravés ; enfin, ce qui ne laisse aucun doute, ce qui est plus fort que tous les témoignages passés, c'est que nous en avons de récens & d'actuels ; c'est qu'il en subsiste encore de ces ouvrages singuliers qui, quoique moins communs que dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique septentrionale, se trouvent cependant en assez grand nombre pour que tous les Missionnaires, tous les Voyageurs, même les plus nouveaux, qui se sont avancés dans les terres du nord, assurent en avoir rencontré.

Tous s'accordent à dire qu'outre les castors qui sont en société, on rencontre par-tout dans le même climat des castors solitaires, lesquels rejetés, disent-ils, de la société pour leurs défauts, ne participent à aucun de ses avantages, n'ont ni maison, ni magasin, & demeurent comme le blaireau dans un boyau sous terre, on a même appelé ces castors solitaires, *castors terriers* ; ils sont aisés à reconnoître, leur robe est sale, le poil est rongé sur le dos par le frottement de la terre ; ils habitent comme les autres

aſſez volontiers au bord des eaux, où quelques-uns même creuſent une foſſe de quelques pieds de profondeur, pour former un petit étang qui arrive juſqu'à l'ouverture de leur terrier qui s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant afin qu'ils aient la facilité de ſe retirer en haut à meſure que l'eau s'élève dans les inondations; mais il s'en trouve auſſi, de ces caſtors ſolitaires, qui habitent aſſez loin des eaux dans les terres. Tous nos bièvres d'Europe ſont des caſtors terriers & ſolitaires, dont la fourrure n'eſt pas à beaucoup près auſſi belle que celle des caſtors qui vivent en ſociété. Tous diffèrent par la couleur, ſuivant le climat qu'ils habitent : dans les contrées du nord les plus reculées ils ſont tous noirs, & ce ſont les plus beaux ; parmi ces caſtors noirs il s'en trouve quelquefois de tout blancs, ou de blancs tachés de gris, & mêlés de roux ſur le chignon & ſur la croupe *(i)*. A meſure qu'on s'éloigne du nord, la couleur s'éclaircit & ſe mêle ;

(i) Caſtor albus caudâ horiſontaliter planâ. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 94 & ſuivantes.

ils sont couleur de marron dans la partie septentrionale du Canada, châtains vers la partie méridionale, & jaunes ou couleur de paille chez les Illinois *(k)*. On trouve des castors en Amérique depuis le trentième degré de latitude nord jusqu'au soixantième & au-delà ; ils sont très-communs vers le nord, & toujours en moindre nombre à mesure qu'on avance vers le midi : c'est la même chose dans l'ancien continent ; on n'en trouve en quantité que dans les contrées les plus septentrionales, & ils sont très-rares en France, en Espagne, en Italie, en Grèce & en Egypte. Les Anciens les connoissoient ; il étoit défendu de les tuer dans la religion des Mages ; ils étoient communs sur les rives du Pont-Euxin ; on a même appelé le castor, *canis ponticus*, mais apparemment que ces animaux n'étoient pas assez tranquilles sur les bords de cette mer, qui en effet sont fréquentés par les hommes de temps immémorial, puisqu'aucun des Anciens ne parle de leur

(k) Histoire de la Nouvelle-France, par le P. Charlevoix. *Paris, 1744, tome II, page 94 & suivantes.*

société ni de leurs travaux. Ælien surtout, qui marque un si grand foible pour le merveilleux, & qui, je crois, a écrit le premier que le castor se coupe les testicules pour les laisser ramasser au chasseur *(l)*, n'auroit pas manqué de parler des merveilles de leur république, en exagérant leur génie & leurs talens pour l'Architecture. Pline lui-même, Pline dont l'esprit fier, triste & sublime déprise toujours l'homme pour exalter la Nature, se seroit-il abstenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos castors ? Il paroît donc certain qu'aucun des Anciens n'a connu leur industrie pour bâtir, & quoiqu'on ait trouvé dans les derniers siècles des castors cabanés en Norvège & dans les autres provinces les plus septentrionales de l'Europe, & qu'il y ait apparence que les anciens castors bâtissoient aussi-bien que les castors modernes; comme les Romains n'avoient pas pénétré jusque-là, il n'est pas surprenant que leurs Ecrivains n'en fassent aucune mention.

Plusieurs Auteurs ont écrit que le

(l) Hist. animal. lib. VI, cap. XXXIV.

caſtor étant un animal aquatique, il ne pouvoit vivre ſur terre & ſans eau : cette opinion n'eſt pas vraie, car le caſtor que nous avons vivant, ayant été pris tout jeune en Canada, & ayant été toujours élevé dans la maiſon, ne connoiſſoit pas l'eau lorſqu'on nous l'a remis, il craignoit & refuſoit d'y entrer; mais l'ayant une fois plongé & retenu d'abord par force dans un baſſin, il s'y trouva ſi bien au bout de quelques minutes, qu'il ne cherchoit point à en ſortir, & lorſqu'on le laiſſoit libre, il y retournoit très-ſouvent de lui-même; il ſe vautroit auſſi dans la boue & ſur le pavé mouillé. Un jour il s'échappa, & deſcendit par un eſcalier de cave dans les voûtes des carrières qui ſont ſous le terrein du Jardin-royal; il s'enfuit aſſez loin, en nageant ſur les mares d'eau qui ſont au fond de ces carrières; cependant, dès qu'il vit la lumière des flambeaux que nous y fimes porter pour le chercher, il revint à ceux qui l'appeloient, & ſe laiſſa prendre aiſément. Il eſt familier ſans être careſſant, il demande à manger à ceux qui ſont à table; ſes inſtances ſont un petit cri plaintif

& quelques geſtes de la main ; dès qu'on lui donne un morceau, il l'emporte, & ſe cache pour le manger à ſon aiſe ; il dort aſſez ſouvent, & ſe repoſe ſur le ventre ; il mange de tout, à l'exception de la viande qu'il refuſe conſtamment, cuite ou crue ; il ronge tout ce qu'il trouve, les étoffes, les meubles, le bois, & l'on a été obligé de doubler de fer-blanc le tonneau dans lequel il a été tranſporté.

Les caſtors habitent de préférence ſur les bords des lacs, des rivières & des autres eaux douces ; cependant il s'en trouve au bord de la mer, mais c'eſt principalement ſur les mers ſeptentrionales, & ſur-tout dans les golfes méditerranés qui reçoivent de grands fleuves, & dont les eaux ſont peu ſalées. Ils ſont ennemis de la loutre, ils la chaſſent, & ne lui permettent pas de paroître ſur les eaux qu'ils fréquentent. La fourrure du caſtor eſt encore plus belle & plus fournie que celle de la loutre : elle eſt compoſée de deux ſortes de poils ; l'un plus court, mais très-touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau, revêt

immédiatement la peau ; l'autre plus long, plus ferme, plus lustré, mais plus rare, recouvre ce premier vêtement, lui sert, pour ainsi dire de surtout, le défend des ordures, de la poussière, de la fange ; ce second poil n'a que peu de valeur, ce n'est que le premier que l'on emploie dans nos manufactures. Les fourrures les plus noires sont ordinairement les plus fournies, & par conséquent les plus estimées ; celle des castors terriers sont fort inférieures à celles des castors cabanés. Les castors sont sujets à la mue pendant l'été, comme tous les autres quadrupèdes ; aussi la fourrure de ceux qui sont pris dans cette saison n'a que peu de valeur. La fourrure des castors blancs est estimée à cause de sa rareté, & les parfaitement noirs sont presque aussi rares que les blancs.

Mais indépendamment de la fourrure qui est ce que le castor fournit de plus précieux ; il donne encore une matière dont on a fait un grand usage en Médecine. Cette matière, que l'on a appelée *castoreum*, est contenue dans deux grosses vésicules que les Anciens avoient prises

pour les testicules de l'animal : nous n'en donnerons pas la description ni les usages *(m)*, parce qu'on les trouve dans toutes les Pharmacopées *(n)*. Les Sauvages tirent, dit-on, de la queue du castor une huile, dont ils se servent comme de topique pour différens maux. La chair du castor, quoique grasse & délicate, a toujours un goût amer assez désagréable : on assure qu'il a les os excessivement durs, mais nous n'avons pas été à portée de vérifier ce fait, n'en ayant disséqué qu'un jeune : ses dents sont très-dures, & si tranchantes qu'elles servent de couteau aux sauvages pour couper, creuser & polir le bois. Ils s'habillent de peau de castors, & les portent en hiver le poil contre la chair : ce sont ces fourrures imbibées de la sueur des Sauvages que

(m) Voyez le traité du castor, par Marius & Francus. *Paris, 1746, in-12.*

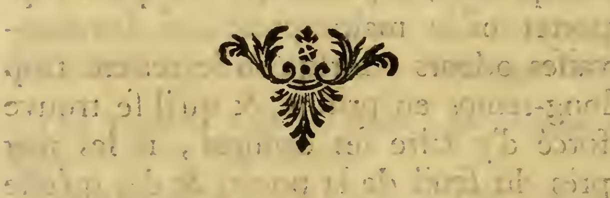
(n) On prétend que les castors font sortir la liqueur de leurs vésicules en les pressant avec le pied, qu'elle leur donne de l'appétit lorsqu'ils sont dégoûtés, & que les Sauvages en frottent les piéges qu'ils leur tendent pour les y attirer. Ce qui paroît plus certain, c'est qu'il se sert de cette liqueur pour se graisser le poil.

l'on

l'on appelle *castors gras*, dont on ne se sert que pour les ouvrages les plus grossiers.

Le castor se sert de ses pieds de devant comme des mains, avec une adresse au moins égale à celle de l'écureuil; les doigts en sont bien séparés, bien divisés, au lieu que ceux des pieds de derrière sont réunis entr'eux par une forte membrane; ils lui servent de nageoires & s'élargissent comme ceux de l'oie, dont le castor a aussi en partie la démarche sur la terre. Il nage beaucoup mieux qu'il ne court : comme il a les jambes de devant bien plus courtes que celles de derrière, il marche toujours la tête baissée & le dos arqué. Il a les sens très-bons, l'odorat très-fin, & même susceptibles; il paroît qu'il ne peut supporter ni la malpropreté, ni les mauvaises odeurs : lorsqu'on le retient trop long-temps en prison, & qu'il se trouve forcé d'y faire ses ordures, il les met près du seuil de la porte, & dès qu'elle est ouverte, il les pousse dehors. Cette habitude de propreté leur est naturelle, & notre jeune castor ne manquoit jamais de nétoyer ainsi sa chambre. A l'âge d'un an, il a donné des signes de chaleur, ce

qui paroît indiquer qu'il avoit pris dans cet eſpace de temps la plus grande partie de ſon accroiſſement; ainſi la durée de ſa vie ne peut être bien longue, & c'eſt peut-être trop que de l'étendre à quinze ou vingt ans. Ce caſtor étoit très-petit pour ſon âge, & l'on ne doit pas s'en étonner, ayant preſque dès ſa naiſſance toujours été contraint, élevé pour ainſi dire à ſec, ne connoiſſant pas l'eau, juſqu'à l'âge de neuf mois, il n'a pu ni croître, ni ſe développer comme les autres, qui jouiſſent de leur liberté & de cet élement qui paroît leur être preſque auſſi néceſſaire que l'uſage de la terre.



LE RATON (a).

QUOIQUE plusieurs Auteurs aient indiqué sous le nom de *coati* l'animal dont il est ici question, nous avons cru devoir adopter le nom qu'on lui a donné en Angleterre, afin d'ôter toute équivoque, & de ne le pas confondre avec le vrai coati, dont nous donnerons la description dans l'article suivant, non plus qu'avec le *coati-mondi*, qui cependant ne nous paroît être qu'une variété de l'espèce du coati.

Le raton que nous avons eu vivant,

(a) Le Raton, du mot Anglois *Rattoon*, ou *Rackoon*, nom que l'on a donné dans cette langue à cet animal; *Mapach* dans quelques endroits de l'Amérique.

Vulpi affinis Americana, Ratton seu Racoon. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 179.*

Vulpes Americana Mapach, dicta Anglice Rattoon. Charlet, *pag. 15.*

Raccoon. Sloane, *Hist. de la Jam. tome II, page 329.*

Ursus caudâ elongatâ. Linnæus.

Coati Brasiliensium. Klein, *de quadrup. pag. 72.*

Ursus caudâ annulatim variegatâ...... Le Coati. Brisson, *Regn. animal. pag. 261.*

& que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur & de la forme d'un petit blaireau; il a le corps court & épais, le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe, & gris par-dessous; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes & beaucoup plus courtes; les yeux grands, d'un vert jaunâtre; un bandeau noir & transversal au-dessus des yeux; le museau effilé, le nez un peu retroussé, la lèvre inférieure moins avancée que la supérieure; les dents comme le chien, six incisives & deux canines en haut & en bas; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs dans toute son étendue, les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, & cinq doigts à tous les pieds armés d'ongles fermes & aigus; les pieds de derrière portant assez sur le talon pour que l'animal puisse s'élever & soutenir son corps dans une situation inclinée en avant. Il se sert de ses pieds de devant pour porter à sa gueule, mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut, pour ainsi dire, rien saisir d'une

ſeule main, il ſe ſert des deux à la fois, & les joint enſemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il ſoit gros & trapu, il eſt cependant fort agile ; ſes ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aiſément ſur les arbres ; il monte légèrement juſqu'au-deſſus de la tige, & court juſqu'à l'extrémité des branches ; il va toujours par ſauts, il gambade plutôt qu'il ne marche, & ſes mouvemens quoiqu'obliques, ſont tous prompts & légers.

Cet animal eſt originaire des contrées méridionales de l'Amérique, on ne le trouve pas dans l'ancien continent, au moins les Voyageurs qui ont parlé des animaux de l'Afrique & des Indes orientales, n'en font aucune mention ; il eſt au contraire très-commun dans le climat chaud de l'Amérique, & ſur-tout à la Jamaïque *(b)* où il habite dans les montagnes, & en deſcend pour manger des cannes de ſucre. On ne le trouve pas en Canada, ni dans les autres parties ſepten-

(b) Voyez l'Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, par Hans Sloane. *Londres, 1725, in-folio, tome II, page 329*, en Anglois.

trionales de ce continent ; cependant il ne craint pas excessivement le froid : M. Klein *(c)* en a nourri un à Dantzick, & celui que nous avions a passé une nuit entière les pieds pris dans de la glace, sans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau ou plutôt il détrempoit tout ce qu'il vouloit manger ; il jetoit son pain dans sa terrine d'eau, & ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne fût pressé par la faim ; car alors il prenoit la nourriture sèche, & telle qu'on la lui présentoit ; il furetoit par-tout, mangeoit aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines, &c. il mangeoit aussi de toute sorte d'insectes ; il se plaisoit à chercher les araignées, & lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le sucre, le lait & les autres nourritures douces par-dessus toute chose, à l'exception des fruits auxquels il préféroit la chair & sur-tout le poisson. Il se retiroit au loin pour faire ses besoins ;

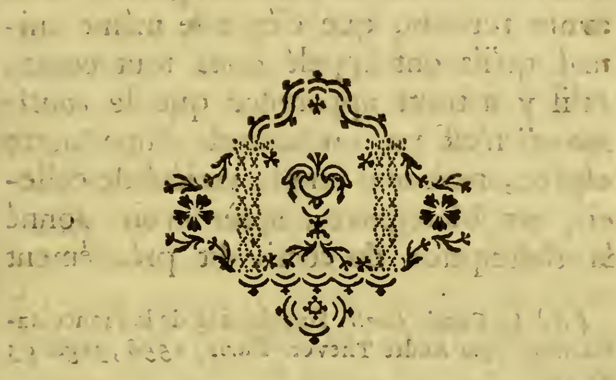
(c) Klein, *de quadrup. pag. 62.*

om. III. LE CASTOR. Pl. 3. p. 78.

B. dir.

LE RATON.

au reſte il étoit familier, & même careſſant, ſautant ſur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'aſſez bonne grâce, leſte, agile, toujours en mouvement; il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.



LE COATI (a).

PLUSIEURS Auteurs ont appelé *coati-mondi* l'animal dont il est ici question : nous l'avons eu vivant, & après l'avoir comparé au coati indiqué par Thevet, & décrit par Marcgrave, nous avons reconnu que c'étoit le même animal qu'ils ont appelé *coati* tout court, & il y a toute apparence que le *coati-mondi* n'est pas un animal d'une autre espèce, mais une simple variété de celle-ci ; car Marcgrave, après avoir donné la description du coati, dit précisément

(*a*) Le Coati, *Cuati*. Singularités de la France antarctique, par André Thevet. *Paris, 1558, pages 95 & 96*.

Coati. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil. pag. 228.*

Coati-mondi. Hist. de l'Acad. *tome III, partie II, page 17.*

Vulpes minor, rostro superiori longiusculo, caudâ annulatim ex nigro & rufo variegatâ. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale, page 167.*

Ursus naso producto & mobili, caudâ annulatim variegatâ. Le Coati-mondi à queue annelée. Brisson. *Reg. animal. pag. 263.*

qu'il y a d'autres coati qui ſont d'un brun-noirâtre, que l'on appelle au Breſil *coati-mondi* pour les diſtinguer des autres; il n'admet donc d'autres différences entre le coati & le coati-mondi, que celle de la couleur du poil; & dès-lors on ne doit pas les conſidérer comme deux eſpèces diſtinctes, mais les regarder comme des variétés dans la même eſpèce.

Le coati eſt très-différent du raton que nous avons décrit dans l'article précédent; il eſt de plus petite taille, il a le corps & le coup beaucoup plus alongés, la tête auſſi plus longue, ainſi que le muſeau, dont la mâchoire ſupérieure eſt terminée par une eſpèce de groin mobile qui déborde d'un pouce ou d'un pouce & demi au-delà de l'extrémité de la mâchoire inférieure, ce groin retrouſſé en haut, joint au grand alongement des mâchoires, fait paroître le muſeau courbé & relevé en haut. Le coati a auſſi les yeux beaucoup plus petits que le raton, les oreilles encore plus courtes, le poil moins long, plus rude & moins peigné, les jambes plus

courtes, les pieds plus longs & plus appuyés sur le talon; il avoit, comme le raton, la queue annelée *(b)*, & cinq doigts à tous les pieds.

Quelques personnes pensent que le blaireau-cochon pourroit bien être le coati, & l'on a rapporté *(c)* à cet animal le *taxus suillus*, dont Aldrovande donne la figure; mais si l'on fait attention que le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs est supposé se trouver en France, & même dans des climats plus froids de notre Europe, qu'au contraire le coati ne se trouve que dans les climats méridionaux de l'autre continent, on rejettera aisément cette idée, qui d'ailleurs n'est nullement fondée *(d)*, car la

(b) Il y a aussi des *Coati*, dont la queue est d'une seule couleur; mais comme ils ne diffèrent des autres que par ce seul caractère, cette différence ne nous paroît pas suffire pour en faire deux espèces, & nous estimons que ce n'est qu'une variété dans la même espèce.

(c) Vide Brisson, *Regn. animal. pag. 263.*

(d) Voyez ce que nous avons dit du Blaireau-cochon, *volume II* de cet Ouvrage, à l'article du *Blaireau.*

figure donnée par Aldrovande n'eſt autre choſe qu'un blaireau, auquel on a fait un groin de cochon. L'auteur ne dit pas qu'on ait deſſiné cet animal d'après nature, & il n'en donne aucune deſcription. Le muſeau très-alongé & le groin mobile en tout ſens, ſuffiſent pour faire diſtinguer le coati de tous les autres animaux; il a, comme l'ours, une grande facilité à ſe tenir debout ſur les pieds de derrière, qui portent en grande partie ſur le talon, lequel même eſt terminé par de groſſes calloſités qui ſemblent ſe prolonger au dehors & augmenter l'étendue de l'aſſiette du pied.

Le coati eſt ſujet à manger ſa queue, qui, lorſqu'elle n'a pas été tronquée, eſt plus longue que ſon corps; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tout ſens, & la promène avec facilité. Ce goût ſingulier, & qui paroît contre nature, n'eſt cependant pas particulier au coati; les ſinges, les makis, & quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertèbres, & la raccourciſſent peu à peu d'un quart ou

d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, c'eſt que dans des parties très-alongées, & dont les extrémités ſont par conſéquent très-éloignées des ſens & du centre du ſentiment, ce même ſentiment eſt foible, & d'autant plus foible que la diſtance eſt plus grande & la partie plus menue : car ſi l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort ſenſible, la ſenſation de la douleur ſeroit plus forte que celle de

Nota. On trouve dans le ſeptième volume de l'Académie royale des Sciences de Suède, un Mémoire de M. Linnæus ſur le *Coati-mondi.* Nous croyons devoir rapporter ici l'extrait que l'auteur de la *Bibliothèque raiſonnée* a fait de ce Mémoire, ſans prétendre garantir les faits qui y ſont rapportés.

« M. Linnæus donne dans un Mémoire, l'hiſtoire » naturelle du *Coati-mondi.* Cet animal ſe trouve *également* dans l'Amérique méridionale & dans la *ſeptentrionale.* Il approche de l'ours par la longueur de » ſes jambes de derrière, ſa tête penchée, ſon poil » épais, & par ſes pattes; mais il eſt petit & familier, » & ſa queue eſt fort longue, & rayée de différentes » couleurs. M. le Prince ſucceſſeur de Suède, avoit » fait préſent d'un de ces animaux à M. Linnæus, » qui l'a *entretenu* aſſez long-temps dans ſa maiſon *aux* » *dépens des douceurs* qu'il pouvoit attraper, & quelquefois de *ceux* de ſa baſſe-cour, où le Coati-mondi » *malgré le droit d'hoſpitalité,* emportoit des *têtes à coup* » *de dents, & humoit* le ſang. Il eſt remarquable par-

cet appétit, & ils conſerveroient leur queue avec autant de ſoin que les autres parties de leur corps. Au reſte, le coati eſt un animal de proie qui ſe nourrit de chair & de ſang, qui, comme le renard ou la fouine, égorge les petits animaux, les volailles *(e)*, mange les œufs, cherche les nids des oiſeaux *(f)*, & c'eſt proba-

ſon extrême opiniâtreté à ne rien faire contre ſon « gré. Malgré ſa petiteſſe il ſe défendoit avec une force « extraordinaire lorſqu'on le faiſoit marcher malgré lui, « & ſe *cramponnoit* contre les jambes des perſonnes « dont il alloit familièrement *ravager les poches* & « *confiſquer* ce qu'il trouvoit *à ſa bienſéance. Cette opi-* « *niâtreté a ſon remède;* le Coati *craint* extrêmement « les ſoies de cochon, la *moindre broſſe* lui faiſoit quit- « ter priſe. Un mâtin l'étrangla *un jour* qu'il s'étoit « ſauvé dans un jardin du voiſinage, & M. Linnæus « en donne l'*anatomie*. Son genre de vie étoit aſſez « extraordinaire, il dormoit depuis minuit juſqu'à « midi, veilloit le reſte du jour, & ſe promenoit « régulièrement depuis ſix heures du ſoir juſqu'à mi- « nuit, quelque temps qu'il fît. C'eſt apparemment « le temps que la Nature a aſſigné à cette eſpèce « d'*animaux* dans leur *patrie*, pour pourvoir à leurs « beſoins, & pour aller à la chaſſe des oiſeaux & « *à la découverte* de leurs œufs, qui ſont leur prin- « cipale nourriture ». *Bibliothèque raiſonnée, tome XLI, partie I.re, page 25.*

(e) Vide Marcgrav. *Hiſt. Braſil. pag 228.*

(f) Voyez les Singularités de la France antarctique par Thevet, *page 96*.

blement par cette conformité de naturel, plutôt que par la ressemblance de la fouine, qu'on a regardé le coati comme une espèce de petit renard *(g)*.

(g) Vulpus minor, &c. Barrère, *Hist. Nat. de la France équinoxiale.*



L'AGOUTI (a).

CET animal eſt de la groſſeur d'un lièvre, & a été regardé comme une eſpèce de lapin ou de gros rat par la plupart des Auteurs de nomenclature en Hiſtoire Naturelle; cependant il ne leur

(a) L'*Agouti*, nom Indien; au Breſil vulgairement *Cotia*, ſelon Piſon & Marcgrave.

Acuti ou *Agouti*. Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde*, *1640*, *in-folio*, *page 484*. Le peu que de Laët dit de cet animal, eſt tiré d'un Auteur Portugais.

Aguti. Piſon, *Hiſt. Nat. du Breſil*, *page 102*.

Acuti, *vel Aguti Braſilienſibus*. Marcgrave, *Hiſt. Nat. Braſil. pag. 224*.

Couti. Hiſt. des Indes, par Souchu de Rennefort. *Paris*, *1688*, *page 203*.

Mus Sylveſtris Americanus, *cuniculi magnitudine*; *porcelli pilis & voce*. Ray, *Synopſ. animal. quadruped. pag. 226*.

Cuniculus omnium vulgatiſſimus. *Aguti vulgo*. Barrère, *Hiſt. de la France équinoxiale*, *page 153*.

Cavia, *Aguti*, *vel Acuti Braſilienſibus*. Klein, *de quadrup. pag. 50*.

Cuniculus caudatus, *auritus*, *pilis ex rufo & fuſco mixtis*, *rigidis veſtitus*. Briſſon, *Regn. animal. p. 143*.

ressemble que par de très-petits caractères, & il en diffère essentiellement par les habitudes naturelles. Il a la rudesse de poil & le grognement du cochon, il a aussi sa gourmandise, il mange de tout avec voracité; & lorsqu'il est rassasié, rempli, il cache, comme le renard, en différens endroits ce qui lui reste d'alimens pour le trouver au besoin; il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve; lorsqu'on l'irrite, son poil se hérisse sur la croupe, & il frappe fortement la terre de ses pieds de derrière; il mord cruellement *(b)*; il ne se creuse pas un trou comme le lapin, ni ne se tient pas sur terre à découvert comme le lièvre; il habite ordinairement dans le creux des arbres & dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc sont la nourriture ordinaire de ceux qui fréquentent autour des habitations; les feuilles & les racines des plantes & des

(b) Cet animal est fort méchant; les Capucins d'Olinde au Bresil, en élevoient un à qui ils avoient arraché les dents dans sa jeunesse, & malgré cette précaution, il étendoit son désordre aussi loin que le permettoit sa chaîne. *Histoire des Indes, par Souchu de Rennefort, page 203.*

arbrisseaux sont les alimens des autres qui demeurent dans les bois & les savanes. L'agouti se sert, comme l'écureuil, de ses pieds de devant pour saisir & porter à sa gueule ; il court d'une très-grande vîtesse en plaine & en montant ; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il feroit la culbute s'il ne ralentissoit sa course en descendant. Il a la vue bonne & l'ouïe très-fine ; lorsqu'on le pipe, il s'arrête pour écouter. La chair de ceux qui sont gras & bien nourris n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût de sauvage & qu'elle soit un peu dure : on échaude l'agouti comme le cochon de lait, & on l'apprête de même. On le chasse avec des chiens ; lorsqu'on peut le faire entrer dans des cannes de sucre coupées, il est bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terreins de la paille & des feuilles de canne d'un pied d'épaisseur, & qu'à chaque saut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en sorte qu'un homme peut souvent l'atteindre & le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très-vîte devant les chiens, & gagne

ensuite sa retraite où il se tapit & demeure obstinément caché : le chasseur, pour l'obliger à en sortir, la remplit de fumée; l'animal à demi suffoqué jette des cris douloureux & plaintifs, & ne paroît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète souvent lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, est semblable à celui d'un petit cochon. Pris jeune, il s'apprivoise aisément, il reste à la maison, en sort seul & revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies; les femelles y cherchent un endroit fourré pour préparer un lit à leurs petits; elles font ce lit avec des feuilles & du foin; elles produisent deux ou trois fois par an; chaque portée n'est, dit-on *(c)*, que de deux; elles transportent leurs petits comme les chattes, deux ou trois jours après leur naissance; elles les portent dans des trous d'arbres, où elles ne les allaitent que pendant peu de temps : les jeunes agoutis sont bientôt en état de suivre leur mère & de chercher à vivre. Ainsi le temps de l'accroissement de ces

(c) Voyez l'Histoire générale des îles Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 296.*

animaux eſt aſſez court, & par conſéquent leur vie n'eſt pas bien longue.

Il paroît que l'agouti eſt un animal particulier à l'Amérique; il ne ſe trouve pas dans l'ancien continent; il ſemble être originaire des parties méridionales de ce nouveau monde; on le trouve très-communément au Breſil, à la Guiane, à Saint-Domingue, & dans toutes les îles; il a beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier; il peut cependant vivre en France, pourvu qu'on le tienne à l'abri du froid dans un lieu ſec & chaud, ſur-tout pendant l'hiver, auſſi n'habite-t-il en Amérique que les contrées méridionales, & il ne s'eſt pas répandu dans les pays froids & tempérés. Aux îles il n'y a qu'une eſpèce d'agouti, qui eſt celui que nous décrivons; mais à Cayenne, dans la terre ferme de la Guiane *(d)* & au Breſil, on aſſure qu'il y en a de deux eſpèces, & que cette ſeconde eſpèce, qu'on appelle *agouchi*, eſt conſtamment plus petite que la première. Celle dont nous parlons eſt certainement l'agouti; nous en ſommes aſſurés

(d) Voyage de des Marchais, *tome II, page* 23.

par le témoignage des gens qui ont demeuré long-temps à Cayenne, & qui connoiſſent également l'agouti & l'agouchi, que nous n'avons pas encore pu nous procurer. L'agouti que nous avons eu vivant, & dont nous donnons ici la figure, étoit gros comme un lapin; ſon poil étoit rude & de couleur brune & un peu mêlée de roux; il avoit la lèvre ſupérieure fendue comme le lièvre, la queue encore plus courte que le lapin, les oreilles auſſi courtes que larges, la mâchoire ſupérieure avancée au-delà de l'inférieure, le muſeau comme le loir, les dents comme la marmotte, le cou long, les jambes grêles, quatre doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derrière. Marcgrave, & preſque tous les Naturaliſtes après lui, ont dit que l'agouti avoit ſix doigts aux pieds de derrière : M. Briſſon eſt le ſeul qui n'ait pas copié cette erreur de Marcgrave; ayant fait ſa deſcription ſur l'animal même, il n'a vu, comme nous, que trois doigts aux pieds de derrière.





B. dir.

LE COATI NOIRATRE.



B. dir.

L'AGOUTI.

LE LION (a).

DANS l'eſpèce humaine, l'influence du climat ne ſe marque que par des variétés aſſez légères, parce que cette eſpèce eſt une, & qu'elle eſt très-diſtinctement ſéparée de toutes les autres eſpèces; l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Aſie, & rouge en Amérique, n'eſt que le même homme teint de la couleur du climat: comme il eſt fait pour régner ſur la terre, que le globe entier eſt ſon domaine, il ſemble que ſa nature ſe ſoit prêtée à toutes les ſituations; ſous les feux du midi, dans

(a) Le Lion; en Grec, Λέων; en Latin, *Leo*; en Italien, *Leone*; en Eſpagnol, *Leon*; en Allemand, *Lew*; en Anglois, *Lion*; en Suédois, *Leyon*.

Leon, Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. pag.* 572. *Icon. quadrup pag.* 66.

Leo, Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 162.

Felis caudâ elongatâ floccosâ, thorace jubato. Linn.

Leo, Klein, *de quadrup. pag.* 81.

Felis caudâ in floccum deſinente . . . . Leo, Briſſon, *Regn. animal. pag.* 267.

les glaces du nord il vit, il multiplie; il se trouve par-tout si anciennement répandu, qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux au contraire, l'influence du climat est plus forte, & se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses & que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue que celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses & plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences même des espèces semblent dépendre des différens climats; les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids; le lion n'a jamais habité les régions du nord, le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées du midi, & il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre; chacun a son pays, sa patrie naturelle dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique, chacun est fils de la terre qu'il habite, & c'est

dans ce ſens qu'on doit dire que tel ou tel animal eſt originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terreſtres ſont plus grands & plus forts que dans les pays froids ou tempérés, ils ſont auſſi plus hardis, plus féroces ; toutes leurs qualités naturelles ſemblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion né ſous le ſoleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, eſt le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous : nos loups, nos autres animaux carnaſſiers, loin d'être ſes rivaux, ſeroient à peine dignes d'être ſes pourvoyeurs *(b)*. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, ſont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique ; & ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'eſt que dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air eſt plus tempéré, ſont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines où la chaleur eſt extrême. Les lions du mont Atlas *(c)*, dont la cime eſt quelquefois

(b) Il y a une eſpèce de Lynx qu'on appelle le *Pourvoyeur du Lion.*

(c) Voyez l'Afrique d'Ogilby, *pages 15 & 16.*

couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlans. C'est sur-tout dans ces déserts ardens que se trouvent ces lions terribles, qui sont l'effroi des Voyageurs & le fléau des provinces voisines ; heureusement l'espèce n'en est pas très-nombreuse, il paroît même qu'elle diminue tous les jours ; car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains, dit M. Shaw *(d)*, tiroient de la Libye, pour l'usage des spectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perse & dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement ; & comme ce puissant & courageux animal

& l'histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome V, page 86.*

(d) Voyez les voyages de M. Shaw. *La Haye*, 1743, *tome I, page 315.*

fait

fait ſa proie de tous les autres animaux, & n'eſt lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de quantité dans ſon eſpèce, qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adreſſe d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui ſouvent oſent l'attaquer tête à tête avec des armes aſſez légères. Le lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, & ſon eſpèce ſe trouvant aujourd'hui réduite à la cinquantième, ou, ſi l'on veut, à la dixième partie de ce qu'elle étoit autrefois, il en réſulte que l'eſpèce humaine, au lieu d'avoir ſouffert une diminution conſidérable depuis le temps des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'eſt au contraire augmentée, étendue & plus nombreuſement répandue, même dans les contrées, comme la Libye, où la puiſſance de l'homme paroît avoir été plus grande dans ce temps, qui étoit à peu près le ſiècle de Carthage, qu'elle ne l'eſt dans le ſiècle préſent de Tunis & d'Alger.

L'induſtrie de l'homme augmente avec

le nombre ; celle des animaux reſte toujours la même : toutes les eſpèces nuiſibles, comme celle du lion, paroiſſent être reléguées & réduites à un petit nombre, non-ſeulement parce que l'homme eſt par-tout devenu plus nombreux, mais auſſi parce qu'il eſt devenu plus habile & qu'il a ſu fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut réſiſter : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer & le feu que pour la deſtruction des lions ou des tigres !

Cette ſupériorité de nombre & d'induſtrie dans l'homme, qui briſe la force du lion, en énerve auſſi le courage : cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou ſe tempère dans l'animal ſuivant l'uſage heureux ou malheureux qu'il a fait de ſa force. Dans les vaſtes déſerts du Zaara, dans ceux qui ſemblent ſéparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres & les Maures, entre le Sénégal & les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui ſont au-deſſus du pays des Hottentots, & en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique & de l'Aſie, où l'homme a

dédaigné d'habiter, les lions ſont encore en aſſez grand nombre, & ſont tels que la nature les produit : accoutumés à meſurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides & terribles ; ne connoiſſant pas la puiſſance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte : n'ayant pas éprouvé la force de ſes armes, ils ſemblent les braver ; les bleſſures les irritent ; mais ſans les effrayer ; ils ne ſont pas même déconcertés à l'aſpect du grand nombre ; un ſeul de ces lions du déſert attaque ſouvent une caravane entière : & lorſqu'après un combat opiniâtre & violent il ſe ſent affoibli, au lieu de fuir il continue de ſe battre en retraite, en faiſant toujours face & ſans jamais tourner le dos. Les lions au contraire qui habitent aux environs des villes & des bourgades de l'Inde & de la Barbarie *(e)* ayant connu l'homme & la force de ſes armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à ſa voix

(e) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome II, p. 213* : & la relation du voyage de Thévenot, *tome II, page 112.*

menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans *(f)*, qui leur font, à coups de bâtons, quitter prise & lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, & qu'il doit avoir assez de docilité pour s'apprivoiser jusqu'à un certain point & pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, & qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force & leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion pris jeune & élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre & même à jouer innocemment avec eux, qu'il est doux pour ses maîtres & même caressant, sur-tout dans le premier âge, & que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois,

(f) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome I, page 54 & suiv.*

il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ſes mouvemens ſont très-impétueux & ſes appétits fort véhémens, on ne doit pas préſumer que les impreſſions de l'éducation puiſſent toujours les balancer; auſſi y auroit-il quelque danger à lui laiſſer ſouffrir trop long-temps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-ſeulement il s'irrite des mauvais traitemens, mais il en garde le ſouvenir & paroît en méditer la vengeance, comme il conſerve auſſi la mémoire & la reconnoiſſance des bienfaits. Je pourrois citer ici un grand nombre de faits particuliers dans leſquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui cependant ſont aſſez fondés pour prouver au moins, par leur réunion, que ſa colère eſt noble, ſon courage magnanime, ſon naturel ſenſible. On l'a vu ſouvent dédaigner de petits ennemis, mépriſer leurs inſultes & leur pardonner des libertés offenſantes; on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer ſans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à ſon maître, flatter la main qui le nourrit, donner

quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, & comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entière, & souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, & que dès qu'il est repu il est en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, & tant d'autres animaux d'espèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, & que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de

l'éléphant ou du rhinocéros ; elle n'eſt ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramaſſée comme celle de l'hyæne ou de l'ours, ni trop alongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle eſt au contraire ſi bien priſe & ſi bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité ; auſſi ſolide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graiſſe, & ne contenant rien de ſurabondant, il eſt tout nerf & muſcles. Cette grande force muſculaire ſe marque au dehors par les ſauts & les bonds prodigieux que le lion fait aiſément, par le mouvement bruſque de ſa queue, qui eſt aſſez fort pour terraſſer un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de ſa face & ſur-tout celle de ſon front, ce qui ajoute beaucoup à ſa phyſionomie ou plutôt à l'expreſſion de la fureur, & enfin par la faculté qu'il a de remuer ſa crinière, laquelle non-ſeulement ſe hériſſe, mais ſe meut & s'agite en tout ſens, lorſqu'il eſt en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles,

le lion joint aussi la noblesse de l'espèce ; j'entends par espèces nobles dans la Nature, celles qui sont constantes, invariables, & qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées : ces espèces sont ordinairement isolées & seules de leur genre ; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme, qui est l'être le plus noble de la création, l'espèce en est unique, puisque les hommes de toutes les races, de tous les climats, de toutes les couleurs, peuvent se mêler & produire ensemble, & qu'en même temps l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme ni de près ni de loin par une parenté naturelle. Dans le cheval l'espèce n'est pas aussi noble que l'individu, parce qu'elle a pour voisine l'espèce de l'âne, laquelle paroît même lui appartenir d'assez près, puisque ces deux animaux produisent ensemble des individus, qu'à la vérité la nature traite comme des bâtards indignes de faire race, incapables même de perpétuer

l'une ou l'autre des deux eſpèces deſquelles ils ſont iſſus ; mais qui provenant du mélange des deux, ne laiſſe pas de prouver leur grande affinité. Dans le chien l'eſpèce eſt peut-être encore moins noble, parce qu'elle paroît tenir de près à celle du loup, du renard & du chacal, qu'on peut regarder comme des branches dégénérées de la même famille. Et en deſcendant par degrés aux eſpèces inférieures, comme à celle des lapins, des belettes, des rats, &c. on trouvera que chacune de ces eſpèces en particulier ayant un grand nombre de branches collatérales, l'on ne peut plus reconnoître la ſouche commune ni la tige directe de chacune de ces familles devenues trop nombreuſes. Enfin dans les inſectes, qu'on doit regarder comme les eſpèces infimes de la Nature, chacune eſt accompagnée de tant d'eſpèces voiſines, qu'il n'eſt plus poſſible de les conſidérer une à une, & qu'on eſt forcé d'en faire un bloc, c'eſt-à-dire, un genre, lorſqu'on veut les dénommer. C'eſt-là la véritable origine des méthodes, qu'on ne doit employer en effet que pour les dénombremens

difficiles des plus petits objets de la Nature, & qui deviennent totalement inutiles & même ridicules lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang; classer l'homme avec le singe, le lion avec le chat, dire que le lion est *un chat à crinière & à queue longue*, c'est dégrader, défigurer la Nature au lieu de la décrire & de la dénommer.

L'espèce du lion est donc une des plus nobles, puisqu'elle est unique & qu'on ne peut la confondre avec celle du tigre, du léopard, de l'once, &c. & qu'au contraire ces espèces, qui semblent être les moins éloignées de celle du lion, sont assez peu distinctes entr'elles pour avoir été confondues par les Voyageurs & prises les unes pour les autres par les nomenclateurs *(g)*.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur *(h)*

(g) Voyez dans ce volume l'article des *Tigres*, où il est parlé des animaux auxquels on a donné mal-à-propos ce nom.

(h) Un lion fort jeune, disséqué par M.rs de l'Académie, avoit sept pieds & demi de long depuis l'extrémité du mufle jusqu'au commencement de la queue, & quatre pieds & demi de hauteur depuis le haut du dos jusqu'à terre. *Voyez les Mémoires*

depuis le mufle juſqu'à l'origine de la queue, qui eſt elle-même longue d'environ quatre pieds; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds & demi de longueur, ſur trois pieds & demi de hauteur, & la queue longue d'environ trois pieds. La lionne eſt dans toutes les dimenſions d'environ un quart plus petite que le lion.

Ariſtote *(i)* diſtingue deux eſpèces de lions, les uns grands, les autres plus petits; ceux-ci, dit-il, ont le corps plus court à proportion, le poil plus crépu, & ils ſont moins courageux que les autres; il ajoute qu'en général tous les lions ſont de la même couleur, c'eſt-à-dire, de couleur fauve. Le premier de ces faits me paroît douteux; car nous ne connoiſſons pas ces lions à poil crépu, aucun voyageur n'en a fait mention; quelques relations, qui d'ailleurs ne me paroiſſent pas mériter une confiance entière, parlent ſeulement d'un

pour ſervir à l'hiſtoire des animaux. Paris, 1676, page 6.

(i) Vide Ariſt. *Hiſt. animal.* cap. XLIV.

tigre à poil frisé qui se trouve au cap de Bonne-espérance *(k)*, mais presque tous les témoignages paroissent s'accorder sur l'unité de la couleur du lion, qui est fauve sur le dos, & blanchâtre sur les côtes & sous le ventre. Cependant Ælien & Oppien ont dit qu'en Éthiopie les lions étoient noirs comme les hommes, qu'il y en avoit aux Indes de tout blancs, & d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs, rouges, noires & bleues, mais cela ne nous paroît confirmé par aucun témoignage qu'on puisse remarquer comme authentique, car Marc-Paul, Vénitien, ne parle pas de ces lions rayés comme les ayant vus, & Gesner *(l)* remarque avec raison qu'il n'en fait mention que d'après Ælien. Il paroît au contraire qu'il y a très-peu ou point de variétés dans cette espèce; que les lions d'Afrique & les lions d'Asie se ressemblent en tout; & que si ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines, c'est moins par les

(k) Voyez les Mémoires de Kolbe, dans lesquels il appelle cet animal *Loup-tigre.*

(l) Vide Gesner, *Hist. animal. quadrup. pag.* 573.

couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le lion porte une crinière, ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de ſon corps *(m)*, & qui devient toujours plus long à meſure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces longs poils, quelque vieille qu'elle ſoit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appelé *Lion*, & que les naturels du Pérou appellent *Puma*, n'a point de crinière, il eſt auſſi beaucoup plus petit, plus foible & plus poltron que le vrai lion. Il ne ſeroit pas impoſſible que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale, eût aſſez influé ſur la nature du lion, pour le dépouiller de ſa crinière, lui ôter ſon courage & réduire ſa taille; mais ce qui paroît impoſſible, c'eſt que cet animal, qui n'habite que les climats ſitués entre les tropiques, & auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du nord, ait paſſé des parties méridionales de l'Aſie ou de l'Afrique en Amérique, puiſque ces continens ſont ſéparés vers le midi par des mers immenſes; c'eſt

(m) Cette crinière n'eſt pas du crin, mais du poil aſſez doux & liſſe, comme celui du reſte du corps.

ce qui nous porte à croire que le Pûma n'eſt point un lion, tirant ſon origine des lions de l'ancien continent, & qui auroit enſuite dégénéré dans le climat du nouveau monde; mais que c'eſt un animal particulier à l'Amérique, comme le ſont auſſi la plupart des animaux de ce nouveau continent. Lorſque les Européens en firent la découverte, ils trouvèrent en effet que tout y étoit nouveau, les animaux quadrupèdes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes, les plantes, tout parut inconnu, tout ſe trouva différent de ce qu'on avoit vu juſqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature; les noms du pays étoient pour la plupart barbares, très-difficiles à prononcer & encore plus à retenir, on emprunta donc des noms de nos langues d'Europe, & ſur-tout de l'Eſpagnole & de la Portugaiſe. Dans cette diſette de dénominations, un petit rapport dans la forme extérieure, une légère reſſemblance de taille & de figure ſuffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choſes connues; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confuſion qui s'eſt encore augmentée,

parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions du nouveau monde les dénominations de celles de l'ancien continent, on y transportoit continuellement, & dans le même temps, les espèces d'animaux & de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. Pour se tirer de cette obscurité & pour ne pas tomber à tout instant dans l'erreur, il est donc nécessaire de distinguer soigneusement ce qui appartient en propre à l'un & à l'autre continent, & tâcher de ne s'en pas laisser imposer par les dénominations actuelles, lesquelles ont presque tous été mal appliquées; nous ferons sentir toute la nécessité de cette distinction dans l'article suivant, & nous donnerons en même temps une énumération raisonnée des animaux originaires de l'Amérique, & de ceux qui ont été transportés de l'ancien continent. M. de la Condamine, dont le témoignage mérite toute confiance, dit expressément qu'il ne sait pas si l'animal que les Espagnols de l'Amérique appellent *Lion*, & les naturels du pays de Quitto *Puma*, mérite le nom de lion; il ajoute qu'il est beaucoup plus petit que le lion d'Afrique;

& que le mâle n'a point de crinière *(n)*. Fresier dit aussi que les animaux qu'on appelle *Lions* au Pérou, sont bien différens des lions d'Afrique ; qu'ils fuient les hommes, qu'ils ne sont à craindre que pour les troupeaux, & il ajoute une chose très-remarquable, c'est que leur tête tient de celle du loup & de celle du tigre, & qu'il a la queue plus petite que l'un & l'autre *(o)*. On trouve dans des relations plus anciennes *(p)*, que ces lions d'Amérique ne ressemblent point à ceux d'Afrique, qu'ils n'en ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur ; qu'ils ne sont ni rouges, ni fauves, ni gris ; qu'ils n'ont point de crinière, & qu'ils ont l'habitude de monter sur les arbres ; ainsi ces animaux diffèrent du lion par la taille, par la couleur, par la forme de la tête, par la longueur de la queue, par le man-

(n) Voyez le Voyage de l'Amérique méridionale, *page 24 & suiv.*

(o) Voyez le Voyage de Fresier à la mer du sud. *Paris, 1716, page 132.*

(p) Voyez l'histoire naturelle des Indes de Joseph Acosta, tradition de Robert Renaud. *Paris, 1600, pages 44 & 190.*

que de crinière, & enfin par les habitudes naturelles ; caractères aſſez nombreux & aſſez eſſentiels pour faire ceſſer l'équivoque du nom, & pour que, dans la ſuite, l'on ne confonde plus le *Puma* d'Amérique avec le vrai lion, le lion de l'Afrique ou de l'Aſie.

Quoique ce noble animal ne ſe trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant ſubſiſter & vivre aſſez long-temps dans les pays plus tempérés, peut-être même avec beaucoup de ſoin pourroit-il y multiplier. Geſner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence ; Willugby dit qu'à Naples une lionne enfermée avec un lion dans la même tanière, avoit produit cinq petits d'une ſeule portée : ces exemples ſont rares, mais s'ils ſont vrais, ils ſuffiſent pour prouver que les lions ne ſont pas abſolument étrangers au climat tempéré ; cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe, & dès le temps d'Homère il n'y en avoit point dans le Péloponèſe, quoiqu'il y en eût alors, & même encore du temps

d'Ariſtote, dans la Thrace, la Macédoine & la Theſſalie : il paroît donc que dans tous les temps ils ont conſtamment donné la préférence aux climats les plus chauds, qu'ils ſe ſont rarement habitués dans les pays tempérés, & qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du nord. Les Naturaliſtes que nous venons de citer, & qui ont parlé de ces lions nés à Florence & à Naples, ne nous ont rien appris ſur le temps de la geſtation de la lionne, ſur la grandeur des lionceaux lorſqu'ils viennent de naître, ſur les degrés de leur accroiſſement. Ælien *(q)* dit que la lionne porte deux mois, Philoſtrate & Édoward Wot *(r)* diſent au contraire qu'elle porte ſix mois ; s'il falloit opter entre ces deux opinions, je ſerois de la dernière ; car le lion eſt un animal de grande taille, & nous ſavons qu'en général dans les gros animaux, la durée de la geſtation eſt plus longue qu'elle ne l'eſt dans les petits. Il en eſt de même de l'accroiſſement du corps ; les Anciens & les modernes conviennent que les lions

(q) Vide Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 575 & ſuiv.
(r) Vide *lib. de diff. animal.* cap. LXXX.

nouveaux-nés ſont fort petits, de la grandeur à peu près d'une belette *(ſ)*, c'eſt-à-dire, de ſix ou ſept pouces de longueur; il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds : ils diſent auſſi que les lionceaux ne ſont en état de marcher que deux mois après leur naiſſance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits, on peut préſumer avec aſſez de vraiſemblance que le lion, attendu la grandeur de ſa taille, eſt au moins trois ou quatre ans à croître, & qu'il doit vivre environ ſept fois trois ou quatre ans, c'eſt-à-dire, à peu près vingt-cinq ans. Le S.[r] de Saint-Martin, maître du Combat du Taureau à Paris, qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avoit faites ſur les lions qu'il a nourris, m'a fait aſſurer qu'il en avoit gardé quelques-uns pendant ſeize ou dix-ſept ans, & il croit qu'ils ne vivent guère que vingt ou vingt-deux ans; il en a gardé d'autres pendant douze ou quinze ans, & l'on ſent bien que dans ces lions captifs le manque d'exercice, la contrainte & l'en-

(ſ) Vide *lib. de diff. animal.* cap. LXXX.

nui, ne peuvent qu'affoiblir leur ſanté & abréger leur vie.

Ariſtote aſſure en deux endroits différens de ſon ouvrage ſur la génération *(t)*, que la lionne produit cinq ou ſix petits de la première portée, quatre ou cinq de la ſeconde, trois ou quatre de la troiſième, deux ou trois de la quatrième, un ou deux de la cinquième, & qu'après cette dernière portée, qui eſt toujours la moins nombreuſe de toutes, la lionne devient ſtérile. Je ne crois point cette aſſertion fondée, car dans tous les animaux les premières & les dernières portées ſont moins nombreuſes que les portées intermédiaires. Ce Philoſophe s'eſt encore trompé, & tous les Naturaliſtes tant anciens que modernes, ſe ſont trompés d'après lui, lorſqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles; il eſt très-ſûr qu'elle en a quatre, & il eſt aiſé de s'en aſſurer par la ſeule inſpection : il dit auſſi *(u)* que les lions, les ours, les renards naiſſent informes,

(t) Vide Ariſt. *de generatione*, lib. III, cap. II & X.

(u) *Ibid.* lib. IV, cap. VI.

presque inarticulés, & l'on sait, à n'en pas douter, qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres, & que tous leurs membres sont distincts & développés; enfin il assure que les lions s'accouplent à rebours *(x)*, tandis qu'il est de même démontré par la seule inspection des parties du mâle & de leur direction, lorsqu'elles sont dans l'état propre à l'accouplement, qu'il se fait à la manière ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Aristote, parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'histoire naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet du cou du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un seul os, rigide, inflexible & sans division de vertèbres, a été démenti par l'expérience qui même nous a donné sur cela un fait très-général, c'est que dans tous les quadrupèdes, sans en excepter

(x) Vide Arist. *Hist. animal.* lib. V, cap. II.... Linnæus, *Syst. nat. edit. X. pag. 41. Leo retro mingit & coit.*

aucun, & même dans l'homme, le cou
est composé de sept vertèbres, ni plus,
ni moins, & ces mêmes sept vertèbres
se trouvent dans le cou du lion, comme
dans celui de tous les autres animaux
quadrupèdes. Un autre fait encore, c'est
qu'en général les animaux carnassiers ont
le cou beaucoup plus court que les
animaux frugivores, & sur-tout que les
animaux ruminans; mais cette différence
de longueur dans le cou des quadru-
pèdes, ne dépend que de la grandeur
de chaque vertèbre & non pas de leur
nombre, qui est toujours le même : on
peut s'en assurer en jetant les yeux sur
l'immense collection de squelettes qui se
trouvent maintenant au Cabinet du Roi
on verra qu'à commencer par l'éléphant
& à finir par la taupe, tous les animaux
quadrupèdes ont sept vertèbres dans le
cou, & qu'aucun n'en a ni plus ni moins
A l'égard de la solidité des os du lion
qu'Aristote dit être sans moëlle & sans
cavité, de leur dureté qu'il compare à
celle du caillou, de leur propriété de faire
feu par le frottement; c'est une erreur qui

n'auroit pas dû être répétée par Kolbe *(y)*; ni même parvenir jusqu'à nous, puisque dans le siècle même d'Aristote, Épicure s'étoit moqué de cette assertion.

Les lions sont très-ardens en amour; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles *(z)* qui ne cessent de rugir autour d'elle & de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur & s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps *(a)* & ne produit qu'une fois tous les ans; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner & allaiter ses petits, & que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, & l'amour maternel est extrême. La lionne

(y) Voyez les Mémoires de Kolbe. *Amsterdam, 1741, tome III, pages 4 & 5.*

(z) Vide Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 575 & suiv.

(a) *Idem, ibidem.*

naturellement moins forte, moins courageuſe & plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle ſe montre alors avec encore plus de hardieſſe que le lion, elle ne connoît point le danger, elle ſe jette indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux qu'elle rencontre, elle les met à mort, ſe charge enſuite de ſa proie, la porte & la partage à ſes lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à ſucer le ſang & à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés & de difficile accès, & lorſqu'elle craint d'être découverte, elle cache ſes traces en retournant pluſieurs fois ſur ſes pas, ou bien elle les efface avec ſa queue; quelquefois même, lorſque l'inquiétude eſt grande, elle tranſporte ailleurs ſes petits, & quand on veut les lui enlever, elle devient furieuſe & les défend juſqu'à la dernière extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat auſſi parfait ni les yeux auſſi bons que la plupart des autres animaux de proie; on a remarqué que la grande lumière du ſoleil paroît l'incommoder, qu'il marche

rarement

rarement dans le milieu du jour, que c'eſt pendant la nuit qu'il fait toutes ſes courſes, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guère, &c. on a obſervé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des autres animaux, qu'il ne les chaſſe qu'à vue & non pas en les ſuivant à la piſte, comme font les chiens & les loups dont l'odorat eſt plus fin. On a même donné le nom de *Guide* ou de *Pourvoyeur du lion* à une eſpèce de lynx auquel on ſuppoſe la vue perçante & l'odorat exquis, & on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le lion pour lui indiquer ſa proie : nous connoiſſons cet animal, qui ſe trouve comme le lion, en Arabie, en Libye, &c. qui, comme lui, vit de proie, & le ſuit peut-être quelquefois pour profiter de ſes reſtes, car étant foible & de petite taille, il doit fuir le lion plutôt que le ſervir.

Le lion, lorſqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui ſe préſentent ; mais comme il eſt très-redouté, & que tous cherchent à éviter ſa rencontre, il eſt ſouvent obligé de ſe cacher & de les

attendre au paſſage; il ſe tapit ſur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les ſaiſit ſouvent du premier bond : dans les déſerts & les forêts, ſa nourriture la plus ordinaire ſont les gazelles & les ſinges, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorſqu'ils ſont à terre, car il ne grimpe pas ſur les arbres comme le tigre ou le puma *(b)*; il mange beaucoup à la fois & ſe remplit pour deux ou trois jours; il a les dents ſi fortes qu'il briſe aiſément les os, & il les avale avec la chair. On prétend qu'il ſupporte long-temps la faim; comme ſon tempérament eſt exceſſivement chaud, il ſupporte moins patiemment la ſoif, & boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau, il prend l'eau en lapant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien ſe courbe en deſſus pour laper, celle du lion ſe courbe en deſſous, ce qui fait qu'il eſt long-temps à boire & qu'il perd beaucoup d'eau; il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour; il préfère la chair des animaux vivans, de ceux ſur-tout qu'il vient d'égorger,

(b) Vide Klein, *de quadrup. pag. 82.*

il ne ſe jette pas volontiers ſur des cadavres infects, & il aime mieux chaſſer une nouvelle proie que de retourner chercher les reſtes de la première : mais quoique d'ordinaire il ſe nourriſſe de chair fraîche, ſon haleine eſt très-forte & ſon urine a une odeur inſupportable.

Le rugiſſement du lion eſt ſi fort que quand il ſe fait entendre, par échos, la nuit dans les déſerts, il reſſemble au bruit du tonnerre *(c)*; ce rugiſſement eſt ſa voix ordinaire, car quand il eſt en colère il a un autre cri, qui eſt court & réitéré ſubitement; au lieu que le rugiſſement eſt un cri prolongé, une eſpèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémiſſement plus aigu : il rugit cinq ou ſix fois par jour, & plus ſouvent lorſqu'il doit tomber de la pluie *(d)*. Le cri qu'il fait lorſqu'il eſt en colère, eſt encore plus terrible que le rugiſſement; alors il ſe bat les flancs de ſa queue, il en bat la terre, il agite ſa

(c) Voyez les voyages de la Boullaye-le-Gouz, *page 320.*

(d) C'eſt du ſieur de Saint-Martin, Maître du Combat du Taureau, qui a nourri pluſieurs lions, que nous tenons ces derniers faits.

crinière, fait mouvoir la peau de ſa face, remue ſes gros ſourcils, montre des dents menaçantes & tire une langue armée de pointes ſi dures, qu'elle ſuffit ſeule pour écorcher la peau & entamer la chair ſans le ſecours des dents ni des ongles, qui ſont après les dents ſes armes les plus cruelles. Il eſt beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires & les jambes de devant, que par les parties poſtérieures du corps; il voit la nuit comme les chats; il ne dort pas long-temps & s'éveille aiſément; mais c'eſt mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion eſt fière, grave & lente, quoique toujours oblique; ſa courſe ne ſe fait pas par des mouvemens égaux, mais par ſauts & par bonds, & ſes mouvemens ſont ſi bruſques qu'il ne peut s'arrêter à l'inſtant & qu'il paſſe preſque toujours ſon but: lorſqu'il ſaute ſur ſa proie il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe deſſus, la ſaiſit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles & enſuite la dévore avec les dents. Tant qu'il eſt jeune & qu'il a de la légè-

reté il vit du produit de ſa chaſſe, & quitte rarement ſes déſerts & ſes forêts où il trouve aſſez d'animaux ſauvages pour ſubſiſter aiſément; mais lorſqu'il devient vieux, peſant & moins propre à l'exercice de la chaſſe, il s'approche des lieux fréquentés, & devient plus dangereux pour l'homme & pour les animaux domeſtiques; ſeulement on a remarqué que lorſqu'il voit des hommes & des animaux enſemble, c'eſt toujours ſur les animaux qu'il ſe jette & jamais ſur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent, car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenſer *(e)*, & il quitte ſa proie pour ſe venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime auſſi beaucoup celle des jeunes éléphans, ils ne peuvent lui réſiſter lorſque leurs défenſes n'ont pas encore pouſſé & il en vient aiſément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur ſecours.

(e) Voyez l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome V, page 86.* M. l'abbé Prevôt qui, comme tout le monde ſait, écrit avec autant de chaleur que d'élégance, y fait une très-belle deſcription du lion, de ſes qualités & de ſes habitudes naturelles.

L'éléphant, le rhinocéros, le tigre & l'hippopotame, ſont les ſeuls animaux qui puiſſent réſiſter au lion.

Quelque terrible que ſoit cet animal, on ne laiſſe pas de lui donner la chaſſe avec des chiens de grande taille & bien appuyés par des hommes à cheval, on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens & même les chevaux ſoient aguerris auparavant, car preſque tous les animaux frémiſſent & s'enfuient à la ſeule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tiſſu ferme & ſerré, ne réſiſte point à la bale, ni même au javelot; néanmoins on ne le tue preſque jamais d'un ſeul coup: on le prend ſouvent par adreſſe, comme nous prenons les loups, en le faiſant tomber dans une foſſe profonde qu'on recouvre avec des matières légères au-deſſus deſquelles on attache un animal vivant. Le lion devient doux dès qu'il eſt pris, & ſi l'on profite des premiers momens de ſa ſurpriſe ou de ſa honte, on peut l'attacher, le muſeler & le conduire où l'on veut.

La chair du lion eſt d'un goût déſagréable & fort; cependant les Nègres &



B. dir.

LE LION.



B. dir.

LA LIONNE.

les Indiens ne la trouvent pas mauvaiſe & en mangent ſouvent : la peau, qui faiſoit autrefois la tunique des héros, ſert à ces peuples de manteau & de lit ; ils en gardent auſſi la graiſſe, qui eſt d'une qualité fort pénétrante, & qui même eſt de quelque uſage dans notre Médecine *(f)*.

(f) Voyez l'Hiſtoire naturelle des animaux, par M.rs Arnaud de Nobleville & Salerne. *Paris, 1757, tome V, partie II, page 112*.



LES TIGRES.

COMME le nom de *Tigre* eſt un nom générique qu'on a donné à pluſieurs animaux d'eſpèces différentes, il faut commencer par les diſtinguer les uns des autres. Les léopards & les panthères que l'on a ſouvent confondus enſemble, ont tous deux été appelés *tigres* par la plupart des voyageurs; l'once ou l'onça qui eſt une petite eſpèce de panthère qui s'apprivoiſe aiſément, & dont les Orientaux ſe ſervent pour la chaſſe, a été priſe pour la panthère, & déſignée comme elle par le nom de *tigre.* Le lynx ou loup-cervier, le pourvoyeur du lion, que les Turcs appellent *karackoulah* & les Perſans *ſiyahgush*, ont quelquefois auſſi reçu le nom de *panthère* ou d'*once.* Tous ces animaux ſont communs en Afrique & dans toutes les parties méridionales de l'Aſie; mais le vrai tigre, le ſeul qui doit porter ce nom, eſt un animal rare, peu connu des Anciens, & mal décrit par les Modernes. Ariſtote,

qui eſt en Hiſtoire Naturelle le guide des uns & des autres, n'en fait aucune mention : Pline *(a)* dit ſeulement que le tigre eſt un animal d'une vîteſſe terrible; *tremendæ velocitatis animal*, & il donne à entendre que de ſon temps il étoit bien plus rare que la panthère : puiſqu'Auguſte fut le premier qui préſenta un tigre aux Romains pour la dédicace du théâtre de Marcellus, tandis que dès le temps de Scaurus, cet Édile avoit envoyé cent cinquante panthères *(b)*, & qu'enſuite Pompée en avoit fait venir quatre cents dix, & Auguſte quatre cents vingt pour les ſpectacles de Rome; mais Pline ne nous donne aucune deſcription, ni même ne nous indique aucun des caractères du tigre. Oppien *(c)* & Solin qui ont écrit après Pline, paroiſſent être les premiers qui aient dit que le tigre étoit marqué par

(a) Vide Plin. *Natural. Hiſt.* lib. VIII, cap. XVIII.

(b) *Ibidem, Ibid.* lib. VIII, cap. XVII.

(c) Vide Oppian. *lib. I, de Venatione, ubi ait: Oringes alios decorari tæniis oblongis tigrium inſtar, alios vero rotundis ut panthera. — Tigres* (ait Solinus) *beſtias inſignes maculis notæ & pernicitas memorabiles reddiderunt, fulvo nitent, hoc fulvum nigricantibus ſegmentis inter-undatum.*

des bandes longues, & la panthère par des taches rondes; c'eſt en effet l'un des caractères qui diſtingue le vrai tigre, non-ſeulement de la panthère, mais de pluſieurs autres animaux qu'on a depuis appelés *tigres*. Strabon *(d)* cite Mégaſthène au ſujet du vrai tigre, & il dit d'après lui, qu'il y a des tigres aux Indes qui ſont une fois plus gros que des lions : le tigre eſt donc un animal féroce, d'une vîteſſe terrible, dont le corps eſt marqué de bandes longues, & dont la taille ſurpaſſe celle du lion. Voilà les ſeules notions que les Anciens nous aient données d'un animal auſſi remarquable ; les Modernes, comme Geſner & les autres Naturaliſtes qui ont parlé du tigre, n'ont preſque rien ajouté au peu qu'en ont dit les Anciens.

Dans notre langue, on a appelé *peaux de tigres* ou *peaux tigrées* toutes les peaux à poil court, qui ſe ſont trouvées variées par des taches arrondies & ſéparées : les voyageurs partant de cette fauſſe dénomination, ont à leur tour appelés *tigres* tous les animaux de proie dont la peau étoit *tigrée*, c'eſt-à-dire, marquée de

(d) Vide Strab. *lib. XV.*

caches ſéparées. M.rs de l'Académie des Sciences ont ſuivi le torrent, & ont auſſi appelée *tigres* les animaux à peau *tigrée* qu'ils ont diſſéqués, & qui cependant ſont très-différens du vrai tigre.

La cauſe la plus générale des équivoques & des incertitudes qui ſe ſont ſi fort multipliées en Hiſtoire Naturelle, c'eſt, comme je l'ai indiqué dans l'article précédent, la néceſſité où l'on s'eſt trouvé de donner des noms aux productions inconnues du nouveau monde. Les animaux, quoique pour la plupart d'eſpèce & de nature très-différentes de ceux de l'ancien continent, ont reçu les mêmes noms dès qu'on leur a trouvé quelque rapport ou quelque reſſemblance avec ceux-ci. On s'étoit d'abord trompé en Europe en appelant *tigres* tous les animaux à peau *tigrée* d'Aſie & d'Afrique : cette erreur tranſportée en Amérique y a doublé ; car ayant trouvé dans cette terre nouvelle des animaux dont la peau étoit marquée de taches arrondies & ſéparées, on leur a donné le nom de *tigres*, quoiqu'ils ne fuſſent ni de l'eſpèce du vrai tigre, ni même d'aucune

de celles des animaux à peau *tigrée* de l'Asie ou de l'Afrique, auxquels on avoit déjà mal-à-propos donné ce même nom: & comme ces animaux à peau tigrée qui se sont trouvés en Amérique sont en assez grand nombre, & qu'on n'a pas laissé de leur donner à tous le nom commun de *tigre*, quoiqu'ils fussent très-différens du tigre & différens entre eux; il se trouve qu'au lieu d'une seule espèce qui doit porter ce nom, il y en a neuf ou dix, & que par conséquent l'histoire de ces animaux est très-embarrassée, très-difficile à faire, parce que les noms ont confondu les choses, & qu'en faisant mention de ces animaux l'on a souvent dit des uns ce qui devoit être dit des autres.

Pour prévenir la confusion qui résulte de ces dénominations mal appliquées à la plupart des animaux du nouveau Monde, & en particulier à ceux que l'on a faussement appelés *tigres*, j'ai pensé que le plus sûr étoit de faire une énumération comparée des animaux quadrupèdes, dans laquelle je distingue, 1°. ceux qui sont naturels & propres à l'ancien continent,

c'eſt-à-dire, à l'Europe, l'Afrique & l'Aſie, & qui ne ſe ſont point trouvés en Amérique lorſqu'on en fit la découverte; 2.° ceux qui ſont naturels & propres au nouveau continent, & qui n'étoient point connus dans l'ancien; 3.° ceux qui ſe trouvant également dans les deux continens, ſans avoir été tranſportés par les hommes, doivent être regardés comme communs & à l'un & à l'autre. Il a fallu pour cela recueillir & raſſembler ce qui ſe trouve épars au ſujet des animaux, dans les voyageurs & dans les premiers hiſtoriens du nouveau Monde: c'eſt le précis de ces recherches que nous donnons ici avec quelque confiance, parce que nous les croyons utiles pour l'intelligence de toute l'Hiſtoire Naturelle, & en particulier de l'Hiſtoire des Animaux.



ANIMAUX
DE L'ANCIEN CONTINENT.

Les plus grands animaux ſont ceux qui ſont les mieux connus, & ſur leſquels en général il y a le moins d'équivoque ou d'incertitude; nous les ſuivrons donc dans cette énumération; en les indiquant à peu près par ordre de grandeur.

Les éléphans appartiennent à l'ancien continent, & ne ſe trouvent pas dans le nouveau; les plus grands ſont en Aſie, les plus petits en Afrique; tous ſont originaires des climats les plus chauds, & quoiqu'ils puiſſent vivre dans les contrées tempérées, ils ne peuvent y multiplier; ils ne multiplient pas même dans leur pays natal lorſqu'ils ont perdu leur liberté; cependant l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe, quoiqu'entièrement confinée aux ſeuls climats méridionaux de l'ancien continent; & non-ſeulement elle n'eſt point en Amérique, mais il ne s'y trouve même aucun animal qu'on puiſſe lui

comparer, ni pour la grandeur, ni pour la figure.

On peut dire la même chose du rhinocéros, dont l'espèce est beaucoup moins nombreuse que celle de l'éléphant; il ne se trouve que dans les déserts de l'Afrique & dans les forêts de l'Asie méridionale, & il n'y a en Amérique aucun animal qui lui ressemble.

L'hippopotame habite les rivages des grands fleuves de l'Inde & de l'Afrique; l'espèce en est peut-être encore moins nombreuse que celle du rhinocéros, & ne se trouve point en Amérique, ni même dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Le chameau & le dromadaire dont les espèces, quoique très-voisines, sont différentes, & qui se trouvent si communément en Asie, en Arabie & dans toutes les parties orientales de l'ancien continent, étoient aussi inconnus aux Indes occidentales que l'éléphant, l'hippopotame & le rhinocéros. L'on a très-mal-à-propos donné le nom de chameau au lama *(a)*, &

(a) Camelus dorso levi, gibbo pectorali. Linnæus. *Systém. natur. edit. X*, pag. 65. — *Camelus pilis*

au Pacos (*b*) du Pérou, qui sont d'une espèce si différente de celle du chameau, qu'on a cru pouvoir leur donner aussi le nom de *moutons*; en sorte que les uns les ont appelés *chameaux*, & les autres *moutons* du Pérou, quoique le Pacos n'ait rien de commun que la laine avec notre mouton, & que le Lama ne ressemble au chameau que par l'alongement du cou. Les Espagnols (*c*) transportèrent autrefois de vrais chameaux au Pérou; ils les avoient d'abord déposés aux îles Canaries, d'où ils les tirèrent ensuite pour les passer en Amérique : mais il faut que le climat de ce nouveau monde ne leur soit pas favorable, car quoiqu'ils aient

brevissimis vestitus . . . . Camelus Peruanus, le Chameau du Pérou. Brisson, *Regn. animal.* pag. 56. — *Ovis Peruana.* Marcgrav. *Hist. Bras.* pag. 243.

(*b*) *Camelus tophis nullis, corpore lanato.* Linnæus, *Systēm. natur. Edit. X*, pag. 66. — *Camelus pilis prolixis toto corpore vestitus.* La Vigogne. Brisson, *Regn. animal.* pag. 57. — *Ovis Peruana* pacos *dicta* Marcgrav. *Hist. Brasil.* pag. 244.

(*c*) Voyez l'Histoire Naturelle des Indes de Joseph Acosta, traduite par Robert Renaud. *Paris*, 1600, *depuis la page 44 jusqu'à la page 208.* Voyez aussi l'Histoire des Incas. *Paris*, 1744, *tome II*, *page* 266. & *suiv.*

produit dans cette terre étrangère, ils ne s'y sont pas multipliés, & ils n'y ont jamais été qu'en très-petit nombre.

La *giraffe (d)* ou le *camelo-pardalis*, animal très-grand, très-gros & très-remarquable, tant par sa forme singulière que par la hauteur de sa taille, la longueur de son cou & celle de ses jambes de devant, ne s'est point trouvé en Amérique; il habite en Afrique & sur-tout en Ethiopie, & ne s'est jamais répandu au-delà des Tropiques dans les climats tempérés de l'ancien continent.

Nous avons vu dans l'article précédent, que le lion n'existoit point en Amérique, & que le Puma du Pérou est un animal d'une espèce différente. Nous verrons de même que le tigre & la panthère ne se trouvent que dans l'ancien continent, & que les animaux de l'Amérique méridionale auxquels on a donné ces noms sont d'espèces différentes. Le vrai tigre, le seul qui doive conserver ce nom, est un animal terrible & peut-être plus à craindre que le lion; sa férocité n'est comparable

(d) Giraffa quam Arabes Zurnapa, *Græci & Latini* Camelo-pardalin *nominant. Bellon, obs.* pag. 118.

à rien; mais on peut juger de ſa force par ſa taille; elle eſt ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur ſur neuf, dix & juſqu'à treize & quatorze pieds de longueur, ſans y comprendre la queue; ſa peau n'eſt pas *tigrée*, c'eſt-à-dire, parſemée de taches arrondies; il a ſeulement ſur un fond de poil fauve des bandes noires qui s'étendent tranſverſalement ſur tout le corps, & qui forment des anneaux ſur la queue dans toute ſa longueur : ces ſeuls caractères ſuffiſent pour le diſtinguer de tous les animaux de proie du nouveau monde, dont les plus grands ſont à peine de la taille de nos mâtins ou de nos levriers. Le léopard & la panthère de l'Afrique ou de l'Aſie n'approchent pas de la grandeur du tigre, & cependant ſont encore plus grands que les animaux de proie des parties méridionales de l'Amérique. Pline, dont on ne peut ici révoquer le témoignage en doute, puiſque les panthères étoient ſi communes qu'on les expoſoit tous les jours en grand nombre dans les ſpectacles de Rome ; Pline, dis-je, en indique les caractères eſſentiels, en diſant que leur poil eſt blanchâtre &

que leur robe eſt variée par-tout *(e)* de taches noires, ſemblables à des yeux; il ajoute que la ſeule différence qu'il y ait entre le mâle & la femelle, c'eſt que la femelle a la robe plus blanche. Les animaux d'Amérique auxquels on a donné le nom de *tigres*, reſſemblent beaucoup plus à la panthère qu'au tigre; mais ils en diffèrent encore aſſez pour qu'on puiſſe reconnoître clairement qu'aucun d'eux n'eſt préciſément de l'eſpèce de la panthère. Le premier eſt le jaguar ou *uguara* ou *janowara*, qui ſe trouve à la Guiane, au Breſil & dans les autres parties méridionales de l'Amérique. Ray avoit, avec quelque raiſon, nommé cet animal *pard (f)* ou *lynx du Breſil*; les Portugais l'ont appelé *once* ou *onça*, parce qu'ils avoient précédemment donné ce

(e) Pantheris in candido breves macularum oculi varias .... & pardos, qui mares ſint appellant in eo mni genere creberrimo in Africâ Syriâque, quidam b iis Pantheras candore ſolo diſcernunt, nec adhuc liam differentiam inveni. Plin. *Hiſt. Nat.* lib. VIII, ap. XVII.

(f) Pardus an Lynx Braſilienſis, jaguara *dicta*. Marcgravii. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 166.

nom au lynx par corruption, & enſuite à la petite panthère des Indes ; & les François, ſans fondement de relation, l'ont appelé *tigre (g)*, car il n'a rien de commun avec cet animal. Il diffère auſſi de la panthère par la grandeur du corps, par la poſition & la figure des taches, par la couleur & la longueur du poil, qui eſt crêpé dans la jeuneſſe, & qui eſt toujours moins liſſe que celui de la panthère : il en diffère encore par le naturel & les mœurs, il eſt plus ſauvage & ne peut s'apprivoiſer, &c. Ces différences cependant n'empêchent pas que le jaguar du Breſil ne reſſemble plus à la panthère qu'à aucun autre animal de l'ancien continent. Le ſecond eſt celui que nous appelons *couguar*, par contraction de ſon nom braſilien *cuguacu-ara (h)* que l'on prononce *cougouacou-ara*;

(g) Gros Tigre de la Guiane. Deſmarchais, *tome III, page 299*. Le Tigre d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 270.

(h) Cuguacu-ara. Piſon, *Hiſt. Nat. Ind.* pag. 104. — Le Tigre rouge. Barrère, *Hiſt. Franc. equin.* pag. 165. — Le Tigre rouge. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 272.

z que nos François ont encore mal-à-ropos appelé *tigre rouge ;* il diffère en out du vrai tigre & beaucoup de la pan-hère, ayant le poil d'une couleur rouſſe, niforme & ſans taches ; ayant auſſi la ête d'une forme différente & le muſeau lus alongé que le tigre ou la panthère. Jne troiſième eſpèce à laquelle on a ncore donné le nom de *tigre*, & qui n eſt tout auſſi éloignée que les précé-entes, c'eſt le *jaguarète (i)*, qui eſt à eu près de la taille du jaguar, & qui ii reſſemble auſſi par les habitudes na-ırelles, mais qui en diffère par quelques ıractères extérieurs : on l'a appelé *tigre oir*, parce qu'il a le poil noir ſur tout corps, avec des taches encore plus oires, qui ſont ſéparées & parſemées omme celles du jaguar. Outre ces trois ſpèces, & peut-être une quatrième qui t plus petite que les autres auxquelles a donné le nom de *tigres*, il ſe trouve ncore en Amérique un animal qu'on

(i) Jaguarète. Piſon, *Hiſt. Nat. Ind.* pag. 103. -*Once*, eſpèce de Tigre. Deſmarchais, *tome III*, ge 300. — Le Tigre noir. Briſſon, *Regn. animal.* g. 271.

peut leur comparer & qui me paroît avoir été mieux dénommé, c'eſt le chat-pard, qui tient du chat & de la panthère, & qu'il eſt en effet plus aiſé d'indiquer par cette dénomination compoſée que par ſon nom mexicain *tlacooſclotl (k)*: il eſt plus petit que le jaguar, le jaguarète & le couguar, mais en même temps il eſt plus grand qu'un chat ſauvage, auquel il reſſemble par la figure; il a ſeulement la queue beaucoup plus courte & la robe ſemée de taches noires, longues ſur le dos & arrondies ſur le ventre. Le jaguar, le jaguarète, le couguar & le chat-pard ſont donc les animaux d'Amérique auxquels on a mal-à-propos donné le nom de *tigre*. Nous avons vu vivant le couguar & le chat-pard; nous nous ſommes donc aſſurés qu'ils ſont chacun d'une eſpèce différente entr'eux, & encore plus différente de celle du tigre & de la panthère; & à l'égard du

(k) *Vide* Hernandez, *Hiſtor. Mexiq. pag.* 512. —Chat-part. Hiſtoire de l'Académie des Sciences ou Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *tome III, partie I, page* 109. — Chat-pard. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 273.

puma & du jaguar, il eſt évident par les
deſcriptions de ceux qui les ont vus,
que le puma n'eſt point un lion, ni le
jaguar un tigre ; ainſi, nous pouvons pro-
noncer ſans ſcrupule que le lion, le tigre
& même la panthère, ne ſe ſont pas
plus trouvés en Amerique que l'éléphant,
le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe
& le chameau. Toutes ces eſpèces ayant
beſoin d'un climat chaud pour ſe pro-
pager & n'ayant jamais habité dans les
terres du Nord, n'ont pu communiquer
ni parvenir en Amérique : ce fait général,
dont il ne paroît pas qu'on ſe fût ſeule-
ment douté, eſt trop important pour ne
le pas appuyer de toutes les preuves qui
peuvent achever de le conſtater : conti-
nuons donc notre énumération comparée
des animaux de l'ancien continent avec
ceux du nouveau.

Perſonne n'ignore que les chevaux,
non-ſeulement causèrent de la ſurpriſe,
mais même donnèrent de la frayeur aux
Américains lorſqu'ils les virent pour la
première fois : ils ont bien réuſſi dans
preſque tous les climats de ce nouveau
continent, & ils y ſont actuellement preſ-

qu'aussi communs que dans l'ancien *(l)*.

Il en est de même des ânes qui étoient également inconnus, & qui ont également réussi dans les climats chauds de ce nouveau continent; ils ont même produit des mulets qui sont plus utiles que les lamas pour porter des fardeaux dans toutes les parties montagneuses du Chili, du Pérou, de la nouvelle Espagne, &c.

Le zèbre *(m)* est encore un animal de l'ancien

(l) Tous les chevaux, dit Garcilasso, qui sont dans les Indes Espagnoles, viennent des chevaux qui furent transportés d'Andalousie, d'abord dans l'île de Cuba & dans celle de Saint-Domingue, ensuite à celle de Barlovento, où ils multiplièrent si fort, qu'il s'en répandit dans les terres inhabitées, où ils devinrent sauvages, & pullulèrent d'autant plus qu'il n'y avoit point d'animaux féroces dans ces îles qui pussent leur nuire, & parce qu'il y a de l'herbe verte toute l'année. *Histoire des Incas. Paris, 1744.* — Ce sont les François qui ont peuplé les îles Antilles de chevaux, les Espagnols n'y en avoient point laissé comme dans les autres îles & dans la terre ferme du nouveau continent. M. Aubert, second Gouverneur de la Guadeloupe, a commencé le premier pré dans cette île & y a fait apporter les premiers chevaux. *Histoire générale des Antilles, par le Pere du Tertre. Paris, 1667 tome II, page 289.*

(m) Zebra. Ray, *Syn. quad. pag. 69.* — Edwards gleaning

l'ancien continent, & qui n'a peut-être jamais été tranſporté ni vu dans le nouveau; il paroît affecter un climat particulier & ne ſe trouve guère que dans cette partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Équateur juſqu'au cap de Bonne-eſpérance.

Le bœuf ne s'eſt trouvé ni dans les îles ni dans la terre ferme de l'Amérique méridionale : peu de temps après la découverte de ces nouvelles terres, les Eſpagnols y tranſportèrent d'Europe des taureaux & des vaches. En 1550, on laboura pour la première fois la terre avec des bœufs *(n)* dans la vallée de Cuſco. Ces animaux multiplièrent prodigieuſement dans ce continent, auſſi-bien que dans les îles de Saint-Domingue, de Cuba, de Barlovento, &c. ils devinrent même ſauvages en pluſieurs endroits. L'eſpèce de bœuf qui s'eſt trouvée au

gleanings of natural hiſtory. *London*, *1758*, *p. 27. & 29.* — Aſne ſauvage. Kolbe, *tome III*, *page 22.* — Le *Zèbre* ou l'*Aſne rayé*. Briſſon. *Regn. animal. page 101.*

(n) Voyez l'Hiſtoire des Incas. *Paris*, *1744*; *tome II*, *page 266 & ſuiv.*

Mexique, à la Louiſiane, &c. *(o)* & que nous avons appelé *bœuf ſauvage* ou *biſon*, n'eſt point iſſue de nos bœufs ; le biſon exiſtoit en Amérique avant qu'on y eût tranſporté le bœuf d'Europe, & il diffère aſſez de celui-ci pour qu'on puiſſe le conſidérer comme faiſant une eſpèce à part : il porte une boſſe entre les épaules ; ſon poil eſt plus doux que la laine, plus long ſur le devant du corps que ſur le derrière, & crêpé ſur le cou & le long de l'épine du dos ; la couleur en eſt brune, obſcurément marquée de quelques taches blanchâtres. Le biſon a de plus les jambes courtes ; elles ſont, comme la tête & la gorge, couvertes d'un long poil : le mâle a la queue longue avec une houpe de poil au bout, comme on le voit à la queue du lion. Quoique ces différences m'aient paru ſuffiſantes, ainſi qu'à tous les autres Naturaliſtes, pour faire du bœuf & du biſon *(p)* deux eſpèces différentes,

(o) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde*, *1640*, lib. X, cap. IV.

(p) Voyez le *premier volume* de cette Hiſtoire Naturelle, article du *Bœuf*.

cependant je ne prétends pas l'aſſurer affirmativement : comme le ſeul caractère qui différencie ou qui identifie les eſpèces, eſt la faculté de produire des individus qui ont eux-mêmes celle de produire leurs ſemblables, & que perſonne ne nous a appris ſi le biſon peut produire avec le bœuf; que probablement même on n'a jamais eſſayé de les mêler enſemble, nous ne ſommes pas en état de prononcer ſur ce fait. J'ai obligation à M. de la Nux, ancien Conſeiller au Conſeil royal de l'île de Bourbon, & Correſpondant de l'Académie des Sciences, de m'avoir appris, par ſa Lettre *(q)*

(q) Extrait de la Lettre écrite par M. de la Nux à M. de Buffon. Je ne dois pas négliger de vous donner à connoître que les *Biſons*, ſi la loupe ou boſſe qu'ils ont ſur le garrot eſt le ſeul caractère qui les diſtingue des bœufs, ne ſont point une eſpèce particulière & différente de ceux-ci, comme vous paroiſſez en être perſuadé. En cette île, où depuis plus de trente ans j'ai vu bœufs bretons, bœufs indiens, biſons, il eſt très-aſſuré que ce ſont des animaux de même eſpèce, mais de races différentes, qui s'étant mêlées depuis ce temps, ont produit des individus qui en ont eux-mêmes produit d'autres, dont nos ſavanes ſont actuellement couvertes. J'ai eu entr'autres une vache bretonne qui a été chez moi la ſouche de pluſieurs générations, & je

datée de l'île de Bourbon du 9 octobre 1759, que le bison ou bœuf à bosse de l'île de Bourbon produit avec nos bœufs d'Europe, & j'avoue que je regardois ce bœuf à bosse des Indes plutôt comme un bison que comme un bœuf. Je ne puis trop remercier M. de la Nux de

n'ai jamais eu de taureaux indiens ni bretons, mais seulement des bisons entiers. Les premiers bâtards du mélange des bisons avec les races bretonnes, ont leur loupe ou bosse fort petite : il y en a même qui n'en ont presque pas, seulement le dessus des omoplates est plus charnu que dans les bœufs bretons ou indiens; encore après plusieurs mélanges de trois races bâtardes, tout disparoît; & j'ai actuellement plusieurs jeunes bêtes qui n'ont pas la moindre apparence des bosses ou loupes très-diminuées que portent les mères qu'elles tettent. Nous nous servons ici des bœufs, de quelque races qu'ils soient, pour porter les grains & autres denrées : l'âpreté de nos montagnes ne permet ni la charrue, ni les charrois. Cet objet rend ici la race des bisons plus recommandable; & la plupart de nos anciens Colons voient avec grand regret la diminution progressive des loupes ou bosses, ils font ce qu'ils peuvent pour conserver les souches les plus bossues; en effet, dans les descentes assez roides, cette bosse retient la charge; malgré cela, j'ai l'expérience, & depuis bien des années, que la privation de la bosse ne rend pas nos bœufs moins propres à ce service. Il y a huit mois que je me suis défait d'un *bœuf portant* ou *bœuf de charge*, né chez moi très métis, qui avoit

m'avoir fait part de cette obſervation, & il ſeroit bien à deſirer qu'à ſon exemple les perſonnes habituées dans les pays lointains fiſſent de ſemblables expériences ſur les animaux : il me ſemble qu'il ſeroit facile à nos habitans de la Louiſiane d'eſſayer de mêler le biſon d'Amérique avec la vache d'Europe, & le taureau d'Europe avec la biſonne ; peut-être produiroient-ils enſemble, & alors on ſeroit aſſuré que le bœuf d'Europe, le bœuf boſſu

ſervi pendant plus de quatre ans, & qui n'avoit pas la moindre apparence de boſſe ; j'ai encore ſa mère qui a boſſe, & qui, âgée de dix-ſept à dix-huit ans, donne encore des veaux bien étoffés. Ces bœufs de charge ſont conduits & gouvernés par le nez qu'on perce entre les narines; on paſſe dans l'ouverture un fer courbé en croiſſant, un peu ouvert aux deux extrémités, auxquelles ſont attachés deux anneaux ; cette eſpèce de bridon eſt ſupporté par une têtière qui paſſe derrière les cornes & les oreilles. La corde ou longe de conduite, longue de quinze à ſeize pieds, eſt attachée à l'un des anneaux : ordinairement le bœuf devance le conducteur. J'oubliois de vous obſerver que les biſons entiers ont toujours été trouvés ici plus foibles, non-ſeulement que les taureaux bretons, mais encore que les bâtards de la race bretonne, je ſens bien qu'on voudroit ſavoir ſi cela eſt égal dans les individus provenus d'un taureau ou d'une vache biſonne, & dans ceux provenus d'un biſon. Je ne ſuis pas en état de répondre, &c.

de l'île de Bourbon, le taureau des Indes orientales & le bison d'Amérique ne seroient tous qu'une seule & même espèce. On voit, par les expériences de M. de la Nux, que la bosse ne fait point un caractère essentiel, puisqu'elle disparoît après quelques générations; & d'ailleurs j'ai reconnu moi-même par une autre observation, que cette bosse ou loupe que l'on voit au chameau comme au bison, est un caractère qui, quoique ordinaire n'est pas constant, & doit être regardé comme une différence accidentelle dépendante peut-être de l'embonpoint du corps; car j'ai vu un chameau maigre & malade qui n'avoit pas même l'apparence de la bosse. L'autre caractère du bison de l'Amérique, qui est d'avoir le poil plus long & bien plus doux que celui de notre bœuf, paroît encore n'être qu'une différence qui pourroit venir de l'influence du climat, comme on le voit dans nos chèvres, nos chats & nos lapins, lorsqu'on les compare aux chèvres, aux chats & aux lapins d'Angora, qui, quoique très-différens par le poil, sont cependant de la même

eſpèce : on pourroit donc imaginer avec quelque ſorte de vraiſemblance (ſur-tout ſi le biſon d'Amérique produiſoit avec nos vaches d'Europe), que notre bœuf auroit autrefois paſſé par les terres du Nord contiguës à celles de l'Amérique ſeptentrionale, & qu'enſuite ayant deſcendu dans les régions tempérées de ce nouveau monde, il auroit pris avec le temps les impreſſions du climat, & de bœuf ſeroit devenu biſon. Mais juſqu'à ce que le fait eſſentiel, c'eſt-à-dire, la faculté de produire enſemble, en ſoit connu, nous nous croyons en droit de dire que notre bœuf eſt un animal appartenant à l'ancien continent, & qui n'exiſtoit pas dans le nouveau avant d'y avoir été tranſporté.

Il y avoit encore moins de brebis *(r)* que de bœufs en Amérique : elles y ont été tranſportées d'Europe, & elles ont réuſſi dans tous les climats chauds & tempérés de ce nouveau continent : mais quoiqu'elles y ſoient aſſez prolifiques *(ſ)*,

(r) Voyez l'Hiſtoire des Incas. *Paris, 1744, tome II, page 322.*

(ſ) Voyez l'Hiſt. du Bréſil, par Piſon & Marcgrave.

elles y ſont communément plus maigres, & les moutons ont en général la chair moins ſucculente & moins tendre qu'en Europe : le climat du Breſil eſt apparemment celui qui leur convient le mieux, car c'eſt le ſeul du nouveau monde où ils deviennent exceſſivement gras *(t)*. L'on a tranſporté à la Jamaïque, non-ſeulement des brebis d'Europe, mais auſſi des moutons de Guinée *(u)*, qui y ont également réuſſi : ces deux eſpèces, qui nous paroiſſent être différentes l'une de l'autre, appartiennent également & uniquement à l'ancien continent.

Il en eſt des chèvres comme des brebis; elles n'exiſtoient point en Amérique, & celles qu'on y trouve aujourd'hui & qui y ſont en grand nombre, viennent toutes des chèvres qui y ont été tranſportées d'Europe. Elles ne ſe ſont pas autant multipliées au Breſil *(x)* que les

(t) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1640, lib. XV, chap. XV.*

(u) Ovis Guineenſis ſeu Angolenſis. Marcgravii, *lib. VI, cap. X.* Ray, *Synopſis, page 75.* Voyez l'Hiſtoire de la Jamaïque, par Hans Sloane. *Londres, 1707, vol. I, page 73 de l'introduction.*

(x) Voy. l'Hiſt. du nouv. Monde, *lib. XV. c. XV.*

brebis ; dans les premiers temps, lorſque les Eſpagnols les tranſportèrent au Pérou, elles y furent d'abord ſi rares qu'elles ſe vendoient juſqu'à cent dix ducats pièce *(y)* ; mais elles s'y multiplièrent enſuite ſi prodigieuſement qu'elles ſe donnoient preſque pour rien, & que l'on n'eſtimoit que la peau ; elles y produiſent trois, quatre & juſqu'à cinq chevreaux d'une ſeule portée, tandis qu'en Europe elles n'en portent qu'un ou deux. Les grandes & les petites îles de l'Amérique ſont auſſi peuplées de chèvres que les terres du continent ; les Eſpagnols en ont porté juſques dans les îles de la mer du Sud ; ils en avoient peuplé l'île de Juan-Fernandès *(z)* où elles avoient extrêmement multiplié ; mais comme c'étoit un ſecours pour les Flibuſtiers, qui dans la ſuite coururent ces mers, les Eſpagnols réſolurent de détruire les chèvres dans cette île, & pour cela ils y lâchèrent des chiens qui s'y étant multipliés à leur tour, détruiſirent

(y) Voyez l'Hiſtoire des Incas, *tome II, page 322.*

(z) Voyez le voyage autour du Monde, par Anſon, *liv. II, p. 101.*

les chèvres dans toutes les parties acceſſibles de l'île ; & ces chiens y ſont devenus ſi féroces, qu'actuellement ils attaquent les hommes.

Le ſanglier, le cochon domeſtique, le cochon de Siam ou cochon de la Chine, qui tous trois ne font qu'une ſeule & même eſpèce, & qui ſe multiplient ſi facilement & ſi nombreuſement en Europe & en Aſie, ne ſe ſont point trouvés en Amérique : le Tajacou *(a)*, qui a une ouverture ſur le dos, eſt l'animal de ce continent qui en approche le plus ; nous l'avons eu vivant, & nous avons inutilement eſſayé de le faire produire avec le cochon d'Europe ; d'ailleurs il en diffère par un ſi grand nombre d'autres caractères, que nous ſommes bien fondés à prononcer qu'il eſt d'une eſpèce différente. Les cochons tranſportés d'Europe en Amérique, y ont encore mieux réuſſi & plus multiplié que les

(a) *Tajacu.* Piſon, *Ind.* page 98. — *Tajacu, aper Mexicanus moſchiferus.* Ray, *Synopſ. quadrup. pag.* 97. — Le Sanglier du Mexique. Les François de la Guiane l'appellent *Cochon noir.* Briſſon. *Regn. anim. p.* 111.

brebis & les chèvres. Les premières truies, dit Garcilasso *(b)*, se vendirent au Pérou encore plus cher que les chèvres. La chair du bœuf & du mouton, dit Pison *(c)*, n'est pas si bonne au Bresil qu'en Europe ; les cochons seuls y sont meilleurs & y multiplient beaucoup ; ils sont aussi, selon Jean de Laët *(d)*, devenus meilleurs à Saint-Domingue qu'ils ne le sont en Europe. En général, on peut dire que de tous les animaux domestiques qui ont été transportés d'Europe en Amérique, le cochon est celui qui a le mieux & le plus universellement réussi. En Canada comme au Bresil, c'est-à-dire, dans les climats très-froids & très-chauds de ce nouveau monde, il produit, il multiplie, & sa chair est également bonne à manger. L'espèce de la chèvre au contraire ne s'est multipliée que dans les pays chauds ou tempérés, & n'a pu se maintenir en

(b) Voyez l'Histoire des Incas, *Paris, 1744, tome II, page 266 & suiv.*

(c) Vide Pison, *Hist. Nat. Brasil. cum app.* Marcgravii.

(d) Voyez l'Histoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1640, chap. IV, page 5.*

Canada ; il faut faire venir de temps en temps d'Europe des boucs & des chèvres pour renouveler l'espèce, qui par cette raison y est très-peu nombreuse. L'âne, qui multiplie au Bresil, au Pérou, &c. n'a pu multiplier en Canada ; l'on n'y voit ni mulets, ni ânes, quoiqu'en différens temps l'on y ait transporté plusieurs couples de ces derniers animaux auxquels le froid semble ôter cette force de tempérament, cette ardeur naturelle, qui dans ces climats les distingue si fort des autres animaux. Les chevaux ont à peu près également multiplié dans les pays chauds & dans les pays froids du continent de l'Amérique ; il paroît seulement qu'ils sont devenus plus petits *(e)* ; mais cela leur est commun avec tous les autres animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique ; car les bœufs, les chèvres, les moutons, les cochons, les chiens, sont plus petits en Canada qu'en France ; &, ce qui paroîtra peut-être beaucoup plus singulier, c'est que tous les animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels

(e) Voyez l'Histoire de la Jamaïque, par Hans Sloane. *Londres, 1707 & 1725.*

au climat ſont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien continent. La Nature ſemble s'être ſervie dans ce nouveau monde d'une autre échelle de grandeur; l'homme eſt le ſeul qu'elle ait meſuré avec le même module : mais, avant de donner les faits ſur leſquels je fonde cette obſervation générale, il faut achever notre énumération.

Le cochon ne s'eſt donc point trouvé dans le nouveau monde, il y a été tranſporté; & non-ſeulement il y a multiplié dans l'état de domeſticité, mais il eſt même devenu ſauvage en pluſieurs endroits *(f)*, & il vit & multiplie dans les bois comme nos ſangliers, ſans le ſecours de l'homme. On a auſſi tranſporté de la Guinée au Breſil *(g)* une autre eſpèce de cochon différente de celle de l'Europe, qui s'y eſt multipliée. Ce cochon de

(f) Les cochons d'Europe ont beaucoup multiplié dans tout les Indes occidentales; ils y ſont devenus ſauvages, & on les chaſſe comme le ſanglier dont ils ont pris le naturel & la férocité. *Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta. Paris, 1600, page 44 & ſuivantes.*

(g) Vide Piſon, *Hiſt. Nat. Braſil. cum app.* Marcgravii.

Guinée plus petit que celui d'Europe, a les oreilles fort longues & très-pointues, la queue aussi fort longue & traînant presqu'à terre; il n'est pas couvert de soies longues, mais d'un poil court, & il paroît faire une espèce distincte & séparée de celle du cochon d'Europe; car nous n'avons pas appris qu'au Bresil, où l'ardeur du climat favorise la propagation en tout genre, ces deux espèces se soient mêlées, ni qu'elles aient même produit des mulets, ou des individus féconds.

Les chiens, dont les races sont si variées & si nombreusement répandues, ne se sont, pour ainsi dire, trouvés en Amérique que par échantillons difficiles à comparer & à rapporter au total de l'espèce. Il y avoit à Saint-Domingue des petits animaux appelés *gosqués*, semblables à des petits chiens; mais il n'y avoit point de chiens semblables à ceux d'Europe, dit Garcilasso, & il ajoute *(h)* que les chiens d'Europe qu'on avoit transportés à Cuba & à Saint-Domingue,

(h) Voyez l'Histoire des Incas. *Paris, 1744, tome II, page 322 & suivantes.*

étant devenus ſauvages, diminuèrent dans ces îles la quantité du bétail auſſi devenu ſauvage; que ces chiens marchent par troupes de dix ou douze & ſont auſſi méchans que des loups. Il n'y avoit pas de vrais chiens aux Indes occidentales, dit Joſeph Acoſta *(i)*, mais ſeulement des animaux ſemblables à de petits chiens, qu'au Pérou ils appeloient *alco*, & ces alcos s'attachent à leurs maîtres & ont à peu près auſſi le naturel du chien. Si l'on en croit le Père Charlevoix *(k)*, qui ſur cet article ne cite pas ſes garans, « les *goſchis* de Saint-Domingue étoient de « petits chiens muets qui ſervoient d'amu- « ſement aux dames *(l)*, on s'en ſervoit « auſſi à la chaſſe pour éventer d'autres « animaux; ils étoient bons à manger *(m)*, «

(i) Voyez l'Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta, *page 46 & ſuivantes.* Voyez auſſi l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët. *Leyde, 1640, liv. X, chap. V.*

(k) Voyez l'Hiſtoire de l'île Saint-Domingue, par le Père Charlevoix. *Paris, 1730, tome I, p. 35 & ſuiv.*

(l) Y avoit-il des *Dames* à Saint-Domingue lorſqu'on en fit la découverte!

(m) La chair du chien n'eſt pas bonne à manger.

» & furent d'une grande ressource dans
» les premières famines que les Espagnols
» essuyèrent : l'espèce auroit manqué dans
» l'île, si on n'y en avoit pas rapporté de
» plusieurs endroits du continent. Il y en
» avoit de plusieurs sortes ; les uns avoient
» la peau tout-à-fait lisse, d'autres avoient
» tout le corps couvert d'une laine fort
» douce ; le plus grand nombre n'avoit
» qu'une espèce de duvet fort tendre &
» fort rare : la même variété de couleur
» qui se voit parmi nos chiens se rencon-
» troit aussi dans ceux-là, & plus grande
» encore, parce que toutes les couleurs
» s'y trouvoient, & même les plus vives. »
Si l'espèce des goschis a jamais existé avec ces singularités que lui attribue le Père Charlevoix, pourquoi les autres Auteurs n'en font-ils pas mention ? & pourquoi ces animaux qui, selon lui, étoient répandus non-seulement dans l'île de Saint-Domingue, mais en plusieurs endroits du continent, ne subsistent-ils plus aujourd'hui ? ou plutôt, s'ils subsistent, comment ont-ils perdu toutes ces belles singularités ! il est vraisemblable que le goschis du Père Charlevoix, dont il dit n'avoir

trouvé le nom que dans le Père Pers, eſt le goſqués de Garcilaſſo ; il ſe peut auſſi que le goſqués de Saint-Domingue & l'alco du Pérou ne ſoient que le même animal ; il paroît certain que cet animal eſt celui de l'Amérique qui a le plus de rapport avec le chien d'Europe. Quelques Auteurs l'ont regardé comme un vrai chien : Jean de Laët *(n)* dit expreſſément, que dans le temps de la découverte des Indes il y avoit à Saint-Domingue une petite eſpèce de chiens dont on ſe ſervoit pour la chaſſe, mais qui étoient abſolument muets. Nous avons vu dans l'hiſtoire du chien *(o)*, que ces animaux perdent la faculté d'aboyer dans les pays chauds ; mais l'aboiement eſt remplacé par une eſpèce de hurlement, & ils ne ſont jamais, comme ces animaux trouvés en Amérique, abſolument muets. Les chiens tranſportés d'Europe ont à peu près également réuſſi dans les contrées les plus chaudes & les plus froides

(n) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *liv. XV, chap. XV.*

(o) Voyez le *premier volume* de cette Hiſtoire Naturelle, article du *Chien.*

d'Amérique, au Brefil & au Canada, & ce font de tous les animaux ceux que les Sauvages eftiment le plus *(p)*; cependant ils paroiffent avoir changé de nature, ils ont perdu leur voix dans les pays chauds, la grandeur de la taille dans les pays froids, & ils ont pris prefque par-tout des oreilles droites; ils ont donc dégénéré, ou plutôt remonté à leur efpèce primitive, qui eft celle du chien de berger, du chien à oreilles droites, qui de tous eft celui qui aboie le moins. On peut donc regarder les chiens comme appartenans uniquement à l'ancien continent, où leur nature ne s'eft développée toute entière que dans les régions tempérées, & où elle paroît s'être variée & perfectionnée par les foins de l'homme, puifque dans tous les pays non policés & dans tous les climats exceffivement chauds ou froids, ils font également petits, laids & prefque muets.

L'hyæne *(q)*, qui eft à peu près de la

(p) Voyez l'Hiftoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *liv. XV, chap. XV, page 513.*

(q) Hyæna. Ariftotelis, *Hift. animal.* — *Dabuh Arabum.* Charleton, *Exer.* pag. 15.

grandeur du loup, eſt un animal connu des Anciens, & que nous avons vu vivant; il eſt ſingulier par l'ouverture & les glandes qu'il a ſituées comme celles du blaireau, deſquelles il ſort une humeur d'une odeur très-forte : il eſt auſſi très-remarquable par ſa longue crinière, qui s'étend le long du cou & du garrot : par ſa voracité, qui lui fait déterrer les cadavres, & dévorer les chairs les plus infectes, &c. Cette vilaine bête ne ſe trouve qu'en Arabie ou dans les autres provinces méridionales de l'Aſie; elle n'exiſte point en Europe, & ne s'eſt pas trouvée dans le nouveau monde.

Le chacal *(r)* qui de tous les animaux, ſans même en excepter le loup, eſt celui dont l'eſpèce nous paroît approcher le plus de l'eſpèce du chien, mais qui cependant en diffère par des caractères eſſentiels, eſt un animal très-commun en Arménie, en Turquie, & qui ſe trouve auſſi dans pluſieurs autres pro-

(r) Lupus aureus . . . . Jackall. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 174. — *Aſiaticum animal.* Adil. *nuncupatum.* Bellon, *Obſ.* pag. 160. — *Canis flavus . . . . . .* Le Loup doré. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 237.

vinces de l'Aſie & de l'Afrique ; mais il eſt abſolument étranger au nouveau continent. Il eſt remarquable par la couleur de ſon poil, qui eſt d'un jaune brillant ; il eſt à peu près de la grandeur d'un renard ; quoique l'eſpèce en ſoit très-nombreuſe, elle ne s'eſt pas étendue juſqu'en Europe, ni même juſqu'au nord de l'Aſie.

La genette *(ſ)* qui eſt un animal bien connu des Eſpagnols, puiſqu'elle habite en Eſpagne, auroit ſans doute été remarquée ſi elle ſe fût trouvée en Amérique ; mais, comme aucun de leurs hiſtoriens ou de leurs voyageurs n'en fait mention, il eſt clair que c'eſt encore un animal particulier à l'ancien continent, dans lequel il habite les parties méridionales de l'Europe, & celles de l'Aſie qui ſont à peu près ſous cette même latitude.

Quoiqu'on ait prétendu que la civette ſe trouvoit à la nouvelle Eſpagne, nous penſons que ce n'eſt point la civette de

(ſ) Genetta. Belon, *Obſerv.* pag. 76. — *Genetta, Gatus Hiſpaniæ Genethocatus.* Charleton, *Exer.* p. 20. — La Genette. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 252.

l'Afrique & des Indes, dont on tire le muſc que l'on mêle & prépare avec celui que l'on tire auſſi de l'animal appelé *hiam* à la Chine, & nous regardons la vraie civette comme un animal des parties méridionales de l'ancien continent, qui ne s'eſt pas répandu vers le Nord, & qui n'a pu paſſer dans le nouveau.

Les chats étoient, comme les chiens, tout-à-fait étrangers au nouveau monde, & je ſuis maintenant perſuadé que l'eſpèce n'y exiſtoit point, quoique j'aie cité un paſſage *(t)*, par lequel il paroît qu'un homme de l'équipage de Chriſtophe Colomb avoit trouvé & tué ſur la côte de ces nouvelles terres un chat ſauvage; je n'étois pas alors auſſi inſtruit que je le ſuis aujourd'hui, de tous les abus que l'on a fait des noms, & j'avoue que je ne connoiſſois pas encore aſſez les animaux pour diſtinguer nettement dans les témoignages des voyageurs les noms uſurpés, les dénominations mal appliquées, empruntées ou factices; &

(t) Voyez le *premier volume* de cette Hiſtoire Naturelle, article du *Chat*.

l'on n'en ſera peut-être pas étonné, puiſque les nomenclateurs, dont les recherches ſe bornent à ce ſeul point-de-vue, loin d'avoir éclairci la matière, l'ont encore embrouillée par d'autres dénominations & des phraſes relatives à des méthodes arbitraires, toujours plus fautives que le coup-d'œil & l'inſpection. La pente naturelle que nous avons à comparer les choſes que nous voyons pour la première fois à celles qui nous ſont déjà connues, jointe à la difficulté preſqu'invincible qu'il y avoit à prononcer les noms donnés aux choſes par les Américains, ſont les deux cauſes de cette mauvaiſe application des dénominations, qui depuis a produit tant d'erreurs. Il eſt, par exemple, bien plus commode de donner à un animal nouveau le nom de *ſanglier (u)* ou de *cochon noir*, que de prononcer ſon nom mexicain *quauh-coyamelt* : de même, il

(u) Voyez le voyage de Deſmarchais, *tome III*, *page 112* ; & l'Eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de la France équinoxiale, par Barrère. *Paris*, *1740* ; avec l'Hiſtoire du Mexique, par Hernandès, *page 637* ; & l'Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne, par Fernandès, *page 8*.

étoit plus aisé d'en appeler un autre *renard Américain (x)*, que de lui conserver son nom brasilien *tamandua-guacu*; de nommer de même *mouton* ou *chameau du Pérou (y)*, des animaux qui dans cette langue se nommoient *pelon ichiath oquitli* : on a de même appelé *cochon-d'eau (z)* le *cabia* ou *cabionara*, ou *capybara*, quoique ce soit un animal très-différent d'un cochon, le *carigueibeju* s'est appelé *loutre.* Il en est de même de presque tous les autres animaux du nouveau monde, dont les noms étoient si barbares & si étrangers pour les Européens, qu'ils cherchèrent à leur en donner d'autres par des ressemblances, quelquefois heureuses, avec les animaux de l'ancien continent; mais souvent aussi par de simples rapports, trop éloignés pour fonder l'application de ces dénominations. On a regardé comme des lièvres & des lapins cinq ou six espèces de petits animaux, qui n'ont guère d'autre rapport avec les lièvres & les lapins que d'avoir, comme eux, la

(x) Voyez Desmarchais, *tome III, page 307.*
(y) Voyez Hernandès, *Hist. du Mexique, p. 660.*
(z) Voyez Desmarchais, *tome III, page 314.*

chair bonne à manger. On a appelé *vache* ou *élan* un animal ſans cornes ni bois, que les Américains nommoient *tapiierette* au Breſil & *manipouris* à la Guiane ; que les Portugais ont enſuite appelé *anta*, & qui n'a d'autre rapport avec la vache ou l'élan, que celui de leur reſſembler un peu par la forme du corps. Les uns ont comparé le *pak* ou le *poca* au lapin, & les autres ont dit qu'il étoit ſemblable à un pourceau de deux mois *(a)*. Quelques-uns ont regardé le *philandre* comme un rat, & l'ont appelé *rat de bois ;* d'autres l'ont pris pour un petit renard *(b)*. Mais il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter ici plus long-temps ſur ce ſujet, ni d'expoſer dans un plus grand détail les fauſſes dénominations que les voyageurs, les hiſtoriens & les nomenclateurs ont appliquées aux animaux de l'Amérique, parce que nous tâcherons de les indiquer & de les corriger, autant que nous le pourrons, dans la ſuite de ce diſcours & lorſque

(a) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *page 484 & ſuivantes.*

(b) Vide Klein, *de quadrup. pag. 59 ;* & Barrère Hiſtoire de la France équinoxiale, *page 166.*

nous

nous traiterons de chacun de ces animaux en particulier.

On voit que toutes les eſpèces de nos animaux domeſtiques d'Europe, & les plus grands animaux ſauvages de l'Afrique & de l'Aſie, manquoient au nouveau monde : il en eſt de même de pluſieurs autres eſpèces moins conſidérables, dont nous allons faire mention le plus ſuccintement qu'il nous ſera poſſible.

Les gazelles, dont il y a pluſieurs eſpèces différentes, & dont les unes ſont en Arabie, les autres dans l'Inde orientale & les autres en Afrique, ont toutes à peu près également beſoin d'un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier : elles ne ſe ſont jamais donc étendues dans les pays du nord de l'ancien continent pour paſſer dans le nouveau ; auſſi ces eſpèces d'Afrique & d'Aſie ne s'y ſont pas trouvées : il paroît ſeulement qu'on a tranſporté l'eſpèce qu'on a appelée *gazelle d'Afrique*, & que Hernandès nomme *algazel (c) ex Aphrica.* L'animal de la nouvelle Eſpagne que le même Auteur

(c) Voyez Hernandès, *Hiſt. du Mexique*, p. 512.

appelle *temamaçame*, que Seba désigne par le nom de *cervus*, Klein par celui de *tragulus*, & M. Brisson *(d)* par celui de *gazelle de la nouvelle Espagne*, paroît aussi différer, par l'espèce, de toutes les gazelles de l'ancien continent.

On seroit porté à imaginer que le chamois, qui se plaît dans les neiges des Alpes, n'auroit pas craint les glaces du Nord, & que de-là il auroit pu passer en Amérique : cependant il ne s'y est pas trouvé. Cet animal semble affecter non-seulement un climat, mais une situation particulière ; il est attaché aux sommets des hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, &c. & loin de s'être répandu dans les pays éloignés, il n'est jamais descendu dans les plaines qui sont au pied de ces montagnes. Ce n'est pas le seul animal qui affecte constamment un pays, ou plutôt une situation particulière : la marmotte, le bouquetin, l'ours, le lynx ou loup-cervier sont aussi des animaux montagnards que l'on trouve très-rarement dans les plaines.

Le buffle qui est un animal des pays

(d) Voyez le Règne animal, par M. Brisson, *p. 70.*

chauds, & qu'on a rendu domeſtique en Italie, reſſemble encore moins que le bœuf au biſon d'Amérique, & ne s'eſt pas trouvé dans ce nouveau continent.

Le bouquetin ſe trouve au-deſſus des plus hautes montagnes de l'Europe & de l'Aſie, mais on ne l'a jamais vu ſur les Cordillères.

L'animal *(e)* dont on tire le muſc & qui eſt à peu près de la grandeur d'un daim, n'habite que quelques contrées particulières de la Chine & de la Tartarie orientale; le chevrotain *(f)*, que l'on connoît ſous le nom de *petit cerf de Guinée*, paroît confiné dans certaines provinces de l'Afrique & des Indes orientales, &c.

Le lapin, qui vient originairement d'Eſpagne, & qui s'eſt répandu dans tous les pays tempérés de l'Europe, n'étoit point en Amérique; les animaux de ce continent auxquels on a donné ſon nom ſont d'eſpèces différentes, & tous

(e) Hiam. animal. muſci. Boym. *flor. ſinen. 1656.* —*Animal. moſchiferum.* Ray, *Synopſ quadrup.* p. 127.

(f) Chevrotain. Briſſon, *Regn. animal* pag. 95.

les vrais lapins qui s'y voient actuellement y ont été transſportés d'Europe *(g)*.

Les furets qui ont été apportés d'Afrique en Europe, où ils ne peuvent ſubſiſter ſans les ſoins de l'homme, ne ſe ſont point trouvés en Amérique ; il n'y a pas juſqu'à nos rats & nos ſouris qui n'y fuſſent inconnus ; ils y ont paſſé avec nos vaiſſeaux *(h)*, & ils ont prodigieuſement multiplié dans tous les lieux habités de ce nouveau continent.

Voilà donc à peu près les animaux de l'ancien continent, l'*éléphant*, le *rhinocéros*, l'*hippopotame*, la *giraffe*, le *chameau*, le *dromadaire*, le *lion*, le *tigre*, la *panthère*, le *cheval*, l'*âne*, le *zèbre*, le *bœuf*, le *buffle*, la *brebis*, la *chèvre*, le *cochon*, le *chien*, l'*hyæne*, le *chacal*, la *genette*, la *civette*, le *chat*, la *gazelle*, le *chamois*, le *bouquetin*, le *chevrotain*, le *lapin*, le *furet*, les *rats* & les *ſouris* ; aucuns n'exiſtoient en Amérique lorſqu'on en fit la découverte. Il en eſt de même des *loirs*, des *lérots*, des *marmottes*, des *mangouſtes*,

(g) Voyez l'Hiſtoire des Incas. *Paris, 1744, tome II, page 322 & ſuivantes.*

(h) Idem, ibidem.

des *blaireaux*, des *zibelines*, des *hermines*, de la *gerboiſe*, des *makis* & de pluſieurs eſpèces de ſinges, &c. dont aucune n'exiſtoit en Amérique à l'arrivée des Européens, & qui par conſéquent ſont toutes propres & particulières à l'ancien continent, comme nous tâcherons de le prouver en détail, lorſqu'il ſera queſtion de chacun de ces animaux en particulier.



ANIMAUX

DU NOUVEAU MONDE.

Les animaux du nouveau Monde étoient aussi inconnus pour les Européens, que nos animaux l'étoient pour les Américains. Les seuls peuples à demi-civilisés de ce nouveau continent, étoient les Péruviens & les Mexicains : ceux-ci n'avoient point d'animaux domestiques ; les seuls Péruviens avoient du bétail de deux espèces, le *lama* & le *pacos*, & un petit animal qu'ils appeloient *alco*, qui étoit domestique dans la maison, comme le sont nos petits chiens. Le pacos & le lama, que Fernandès appelle *peruich-catl (a)*, c'est-à-dire (en Anglois) *bétail Péruvien*, affectent, comme le Chamois, une situation particulière. Ils ne se trouvent que dans les montagnes du Pérou,

(*a*) *Peruich-catl.* Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* pag. 11. — *Camelus Peruanus* glama *dictus.* Ray, *Synops quadrup.* pag. 145. — *Camelus, seu Camelo-congener Peruvianum, lanigerum,* pacos *dictum.* Idem, ibid. *pag. 147.*

du Chili & de la nouvelle Eſpagne, quoiqu'ils fuſſent devenus domeſtiques chez les Péruviens, & que par conſéquent les hommes aient favoriſé leur multiplication & les aient tranſportés ou conduits dans les contrées voiſines, ils ne ſe ſont propagés nulle part, ils ont même diminué dans leur pays natal, où l'eſpèce en eſt actuellement moins nombreuſe qu'elle ne l'étoit avant qu'on y eût tranſporté le bétail d'Europe, qui a très-bien réuſſi dans toutes les contrées méridionales de ce continent.

Si l'on y réfléchit, il paroîtra ſingulier que dans un monde preſque tout compoſé de naturels ſauvages, dont les mœurs approchoient beaucoup plus que les nôtres de celles des bêtes, il n'y eût aucune ſociété, ni même aucune habitude entre ces hommes ſauvages & les animaux qui les environnoient; puiſque l'on n'a trouvé des animaux domeſtiques que chez les peuples déja civiliſés : cela ne prouve-t-il pas que l'homme dans l'état de ſauvage, n'eſt qu'une eſpèce d'animal incapable de commander aux autres, & qui n'ayant comme eux que les facultés

individuelles, s'en ſert de même pour chercher ſa ſubſiſtance & pourvoir à ſa ſûreté en attaquant les foibles, en évitant les forts, & ſans avoir aucune idée de ſa puiſſance réelle & de ſa ſupériorité de nature ſur tous ces êtres, qu'il ne cherche point à ſe ſubordonner? En jetant un coup d'œil ſur tous les peuples entièrement, ou même à demi-policés, nous trouverons par-tout des animaux domeſtiques; chez nous, le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat; le buffle en Italie, le renne chez les Lappons; le lama, le pacos & l'alco chez les Péruviens; le dromadaire, le chameau & d'autres eſpèces de bœufs, de brebis & de chèvres chez les Orientaux; l'éléphant même chez les peuples du Midi; tous ont été ſoumis au joug, réduits en ſervitude ou bien admis à la ſociété, tandis que le Sauvage cherchant à peine la ſociété de ſa femelle, craint ou dédaigne celle des animaux. Il eſt vrai que de toutes les eſpèces que nous avons rendues domeſtiques dans ce continent, aucune n'exiſtoit en Amérique; mais ſi les hommes ſauvages dont elle

étoit peuplée, ſe fuſſent anciennement réunis, & qu'ils ſe fuſſent prêté les lumières & les ſecours mutuels de la ſociété, ils auroient ſubjugué & fait ſervir à leur uſage la plupart des animaux de leur pays, car ils ſont preſque tous d'un naturel doux, docile & timide; & il y en a peu de mal-faiſans & preſqu'aucun de redoutable. Ainſi, ce n'eſt ni par fierté de nature, ni par indocilité de caractère que ces animaux ont conſervé leur liberté, évité l'eſclavage ou la domeſticité; mais par la ſeule impuiſſance de l'homme, qui ne peut rien en effet que par les forces de la ſociété, ſa propagation même, ſa multiplication en dépend. Ces terres immenſes du nouveau monde n'étoient, pour ainſi dire, que parſemées de quelques poignées d'hommes, & je crois qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans toute l'Amérique, lorſqu'on en fit la découverte, autant d'hommes qu'on en compte actuellement dans la moitié de l'Europe. Cette diſette dans l'eſpèce humaine faiſoit l'abondance, c'eſt-à-dire, le grand nombre dans chaque eſpèce des animaux naturels au pays; ils avoient

beaucoup moins d'ennemis & beaucoup plus d'eſpace, tout favoriſoit donc leur multiplication, & chaque eſpèce étoit relativement très-nombreuſe en individus : mais il n'en étoit pas de même du nombre abſolu des eſpèces, elles étoient en petit nombre, & ſi on les compare avec celui des eſpèces de l'ancien continent, on trouvera qu'il ne va peut-être pas au quart, & tout au plus au tiers. Si nous comptons deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes *(b)* dans toute la terre habitable ou connue, nous en trouverons plus de cent trente eſpèces dans l'ancien continent, & moins de ſoixante-dix dans le nouveau; & ſi l'on en ôtoit encore les eſpèces communes aux deux continens, c'eſt-à-dire celles ſeulement qui par leur nature peuvent ſupporter le froid, & qui ont pu communiquer par les terres du nord de ce continent dans l'autre, on

(b) M. Linnæus, dans ſa dernière édition, *Holms*, *1758*, n'en compte que cent ſoixante-ſept. M. Briſſon, dans ſon Règne animal, en indique deux cents ſoixante; mais il en faut retrancher peut-être plus de ſoixante, qui ne ſont que des variétés & non pas des eſpèces diſtinctes & différentes.

ne trouvera guère que quarante eſpèces d'animaux propres & naturels aux terres du nouveau monde. La Nature vivante y eſt donc beaucoup moins agiſſante, beaucoup moins variée, & nous pouvons même dire beaucoup moins forte; car nous verrons, par l'énumération des animaux de l'Amérique, que non-ſeulement les eſpèces en ſont en petit nombre, mais qu'en général tous les animaux y ſont incomparablement plus petits que ceux de l'ancien continent, & qu'il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant, au rhinocéros, à l'hippopotame, au dromadaire, à la giraffe, au buffle, au lion, au tigre, &c. Le plus gros de tous les animaux de l'Amérique méridionale eſt le *tapir* ou *tapiierete* (c) du Breſil; cet animal, le plus grand de tous, cet éléphant du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois ou d'une très-petite mule; car on l'a com-

(c) *Tapiierète, Braſilienſ.* Piſon, *Hiſt. nat. p.* 101. Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* page 229. — *Maypoury Manipouris.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin.* pag. 161. — Le *Tapir* ou *Manipouris.* Briſſon, *Regn. animal. page* 119. Les Portugais l'appellent *Anta.*

paré à l'un & à l'autre de ces animaux, quoiqu'il ne leur reſſemble en rien, n'étant ni ſolipède, ni pied-fourchu, mais fiſſipède irrégulier, ayant quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derrière : il a le corps à peu près de la forme de celui d'un cochon, la tête cependant beaucoup plus groſſe à proportion, point de défenſes ou dents canines, la lèvre ſupérieure fort alongée & mobile à volonté. Le lama dont nous avons parlé, n'eſt pas ſi gros que le tapir, & ne paroît grand que par l'alongement du cou & la hauteur des jambes. Le pacos eſt encore de beaucoup plus petit.

Le cabiai *(d)* qui eſt après le tapir, le plus gros animal de l'Amérique méridionale, ne l'eſt cependant pas plus qu'un cochon de grandeur médiocre ; il diffère autant qu'aucun des précédens de tous les animaux de l'ancien continent ; car quoiqu'on l'ait appelé *cochon de marais (e)*

(d) Capybara Braſilienſibus. Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* page 230.

(e) Sus maximus paluſtris. Barrère, *Hiſt. Fr. équin.* p. 160. — Cochon d'eau. Voyages de Deſmarchais, *tome III, page 314.*

ou *cochon d'eau*, il diffère du cochon par des caractères essentiels & très-apparens ; il est fissipède, ayant, comme le tapir, quatre doigts aux pieds de devant & trois à ceux de derrière, il a les yeux grands, le museau gros & obtus, les oreilles petites, le poil court & point de queue. Le tajacou *(f)*, qui est encore plus petit que le cabiai & qui ressemble plus au cochon, sur-tout par l'extérieur, en diffère beaucoup par la conformation des parties intérieures, par la figure de l'estomac, par la forme des poumons, par la grosse glande & l'ouverture qu'il a sur le dos, &c. il est donc, comme nous l'avons dit, d'une espèce différente de celle du cochon, & ni le tajacou, ni le cabiai, ni le tapir, ne se trouvent nulle part dans l'ancien continent. Il en est de même du *tamandua-cuacu* ou *ouariri (g)*,

(f) Tajacu. Pison, *Hist. nat.* pag. 98. — *Tajacu, Caaigoara Brasiliensibus.* Marcgravii, *Hist. Brasil.* pag. 229. — *Coyametl.* Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* pag. 8.

(g) Tamandua cuacu sive major. Pison, *Hist. nat. pag.* 320. — Le Fourmiller-tamanoir. Brisson, *Regn. animal.* pag. 24.

& du *ouatiriou (h)*, que nous avons appelés *ſourmillers* ou *mangeurs de fourmis :* ces animaux dont les plus gros ſont d'une taille au-deſſous de la médiocre, paroiſſent être particuliers aux terres de l'Amérique méridionale ; ils ſont très-ſinguliers en ce qu'ils n'ont point de dents, qu'ils ont la langue cylindrique comme celle des oiſeaux qu'on appelle *pics*, l'ouverture de la bouche très-petite, avec laquelle ils ne peuvent ni mordre ni preſque ſaiſir ; ils tirent ſeulement leur langue, qui eſt très-longue, & la mettent à portée des fourmis, ils la retirent lorſqu'elle en eſt chargée, & ne peuvent ſe nourrir que par cette induſtrie.

Le *pareſſeux (i)*, que les naturels du Breſil appellent *ai* ou *hai*, à cauſe du cri plaintif *ai* qu'il ne ceſſe de faire entendre, nous paroît être auſſi un animal qui n'appartient qu'au nouveau continent. Il eſt encore beaucoup plus petit que les

(h) Tamandua minor flaveſcens. Ouatiriouacou. Barrère, *Hiſt. Fr. équin.* pag. 163.

(i) Ai ou *Pareſſeux.* Deſmarchais, *tome III, page 300.* — *Ouaikaré.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin. page. 174.*

précédens, n'ayant qu'environ deux pieds de longueur, & il eſt très-ſingulier, en ce qu'il marche plus lentement qu'une tortue, qu'il n'a que trois doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, que ſes jambes de devant ſont beaucoup plus longues que celles de derrière, qu'il a la queue très-courte & qu'il n'a point d'oreilles; d'ailleurs le pareſſeux & le tatou ſont les ſeuls parmi les quadrupèdes, qui n'ayant ni dents inciſives ni dents canines, ont ſeulement des dents molaires cylindriques & arrondies à l'extrémité, à peu près comme celles de quelques cétacées, tels que le cachalot.

Le cariacou de la Guiane, que nous avons eu vivant, eſt un animal de la nature & de la grandeur de nos plus grands chevreuils; le mâle porte un bois ſemblable à celui de nos chevreuils & qui tombe de même tous les ans; la femelle n'en a point : on l'appelle à Cayenne *biche des bois.* Il y a une autre eſpèce qu'ils appellent auſſi *petit cariacou*, ou *biche des marais* ou *des Palétuviers*, qui eſt conſidérablement plus petite que la première, & dans laquelle le mâle n'a

point de bois : j'ai ſoupçonné, à cauſe de la reſſemblance du nom, que le cariacou de Cayenne pouvoit être le *cuguacu (k)* ou *cougouacou-apara* du Breſil ; & ayant confronté les notices que Piſon & Marcgrave nous ont données du cougouacou, avec les caractères du cariacou, il nous a paru que c'étoit le même animal, qui cependant eſt aſſez différent de notre chevreuil pour qu'on doive le regarder comme faiſant une eſpèce différente.

Le tapir, le cabiai, le tajacou, le fourmiller, le pareſſeux, le cariacou, le lama, le pacos, le biſon, le puma, le jaguar, le couguar, le jaguarète, le chat-pard, &c. ſont donc les plus grands animaux du nouveau continent, les médiocres & les petits ſont les cuandus ou gouandous *(l)*,

(k) Cuguacu-ete. Cuguacu-apara. Piſon. *Hiſt. nat. pag. 97.* — Marcgr. *Hiſt. Braſil. pag. 235.* — Biche des Palétuviers. Biche des Bois. Barrère, *Hiſt. Fr. équin.* page 151.

(l) Cuandu Braſilienſibus. Piſon, *Hiſt. nat. pag. 99.* — Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* pag. 233. — *Gouandou.* Barrère, *Hiſt. Fr. équin. pag. 153.* — Chat-épineux, Deſmarchais, *tome III, page 303.* — Le Porc-épic d'Amérique. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 129.

les agoutis *(m)*, les coatis, les pacas *(n)*, les philandres *(o)*, les cochons d'Inde *(p)*, les aperea *(q)*, & les tatous *(r)*, que je crois tous originaires & propres au nouveau monde, quoique les Nomenclateurs les plus récens parlent d'une eſpèce de tatous des Indes orientales, & d'une autre eſpèce en Afrique. Comme c'eſt ſeulement ſur le témoignage de l'Auteur de la deſcription du Cabinet de Seba, que l'on a fait mention de ces tatous Africains & Orientaux, cela ne fait point une autorité ſuffiſante pour que nous puiſſions y

(m) Voyez dans ce volume l'article de l'*Agouti* & celui du *Coati*.

(n) Paca. Piſon, *Hiſt. nat.* pag. 101. *Paca Braſilienſibus*, Marcgr. *Hiſt. Braſil.* pag. 224. — *Ourana Pak.* Barrère, *Hiſt. Fr. équinox.* pag. 152.

(o) Cariguеya Braſilienſibus. Marcgravii, *Hiſt. Braſil.* pag. 222. — *Opoſſum.* Jean de Laët, *page 82.* — Le Philandre. Briſſon, *Regn. animal. page 286 & ſuivantes.*

(p) Voyez dans le ſecond volume de cette Hiſtoire naturelle l'article du *Cochon d'Inde.*

(q) Aperea Braſilienſibus. Marcgravii, *Hiſt. Braſil. pag. 223.* — Le Lapin du Breſil. Briſſon, *Regn. animal. pag. 146.*

(r) Tatou, Armadillo, Ayotochtli. Hernandès, *Hiſt. Mex. pag. 314.*

ajouter foi; car on ſait en général combien il arrive de ces petites erreurs, de ces quiproquo de noms & de pays lorſqu'on forme une collection d'Hiſtoire naturelle : on achette un animal ſous le nom de *chauve-ſouris de Ternate* ou d'*Amérique*, & un autre ſous celui de *tatou des Indes orientales* ; on les annonce enſuite ſous ces noms dans un ouvrage où l'on fait la deſcription de ce Cabinet, & de-là ces noms paſſent dans les liſtes de nos Nomenclateurs, tandis qu'en examinant de plus près, on trouve que ces chauve-ſouris de Ternate ou d'Amérique ſont des chauve-ſouris de France *(ſ)*, & que ces tatous des Indes ou d'Afrique pourroient bien être auſſi des tatous d'Amérique.

Juſqu'ici nous n'avons pas parlé des ſinges, parce que leur hiſtoire demande une diſcuſſion particulière. Comme le mot *ſinge* eſt un mot générique que

(ſ) Voyez au *ſecond volume* de cette Hiſtoire naturelle l'article des *Chauves-ſouris.* Voyez auſſi la deſcription du Cabinet de Seba, *vol. I, page 47,* où il donne les figures de l'armadille d'Afrique, & la *page 62*, où il donne celle de l'armadille Orientale.

'on applique à un grand nombre desɼ-
ɔèces différentes les unes des autres, il
ı'eſt pas étonnant que l'on ait dit qu'il
e trouvoit des ſinges en grande quantité
ſans les pays méridionaux de l'un & de
'autre continent; mais il s'agit de ſavoir
les animaux que l'on appelle *ſinges* en
Aſie & en Afrique, ſont les mêmes que les
nimaux auxquels on a donné ce même
ıom en Amérique; il s'agit même de voir
ɛ d'examiner ſi de plus de trente eſpèces
ſe ſinges que nous avons eu vivans, une
eule de ces eſpèces ſe trouve également
ſans les deux continens.

Le ſatyre *(t)* ou l'homme des bois, qui
ar ſa conformation paroît moins dif-
érer de l'homme que du ſinge, ne ſe
rouve qu'en Afrique ou dans l'Aſie
néridionale, & n'exiſte point en Amé-
ique.

Le gibbon *(u)* dont les jambes de devant

*(t) Satyrus Indicus, Ourang-outang Indis, & homo
lveſt. dict.* Charleton, *Exerc. pag. 16.* — L'homme
es bois. Briſſon. *Regn. animal. pag. 189.*

(u) Ce ſinge que nous avons vu vivant, & que
I. Dupleix avoit amené de Pondichery, n'eſt in-
iqué dans aucune nomenclature.

ou les bras ſont auſſi longs que tout le corps, y compris même les jambes de derrière, ſe trouve aux grandes Indes & point en Amérique. Ces deux eſpèces de ſinges, que nous avons eu vivans, n'ont point de queue.

Le ſinge *(x)* proprement dit, dont le poil eſt d'une couleur verdâtre mêlée d'un peu de jaune, & qui n'a point de queue, ſe trouve en Afrique & dans quelques autres endroits de l'ancien continent, mais point dans le nouveau. Il en eſt de même des ſinges cynocéphales, dont on connoît deux ou trois eſpèces: leur muſeau eſt moins court que celui des précédens, mais comme eux ils ſont ſans queue, ou du moins ils l'ont ſi courte qu'on a peine à la voir. Tous ces ſinges qui n'ont point de queue, ceux ſur-tout dont le muſeau eſt court, & dont la face approche par conſéquent beaucoup de celle de l'homme, ſont les vrais ſinges; & les cinq ou ſix eſpèces dont nous venons de parler, ſont toutes naturelles & particulières aux climats

(x) Simia ſimpliciter dicta. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 149.

chauds de l'ancien continent, & ne se trouvent nulle part dans le nouveau. On peut donc déjà dire qu'il n'y a point de vrais singes en Amérique.

Le babouin *(y)*, qui est un animal plus gros qu'un dogue, & dont le corps est raccourci, ramassé à peu près comme celui de l'hyæne, est fort différent des singes dont nous venons de parler; il a la queue très-courte & toujours droite, le museau alongé & large à l'extrémité, les fesses nues & de couleur de sang, les jambes fort courtes, les ongles forts & pointus. Cet animal qui est très-fort & très-méchant, ne se trouve que dans les déserts des parties méridionales de l'ancien continent, & point du tout dans ceux de l'Amérique.

Toutes les espèces de singes qui n'ont point de queue, ou qui n'ont qu'une queue très-courte, ne se trouvent donc que dans l'ancien continent; & parmi

(y) Papio. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 158.—*Babio.* Charleton *Exer.* pag. 16 — *Cebus-papio. Baboon.* *Hyæna gesneri.* Klein, *de quadrup.* pag. 89.—*Babouin.* Mémoires de Kolb, *tome III, pag. 55.*—*Babouin.* Brisson, *Regn. animal.* pag. 192.

les eſpèces qui ont de longues queues, preſque tous les grands ſe trouvent en Afrique ; il y en a peu qui ſoient même d'une taille médiocre en Amérique, mais les animaux qu'on a déſignés par le nom générique de *petits ſinges à longue queue*, y ſont en grand nombre ; ces eſpèces de petits ſinges à longue queue ſont les ſapajous, les ſagouins, les tamarins, &c. Nous verrons dans l'hiſtoire particulière que nous ferons de ces animaux, que tous ces ſinges d'Amérique ſont différens des ſinges de l'Afrique & de l'Aſie.

Les makis *(z)* dont nous connoiſſons trois ou quatre eſpèces ou variétés, & qui approchent aſſez des ſinges à longue queue, qui comme eux ont des mains, mais dont le muſeau eſt beaucoup plus alongé & plus pointu, ſont encore des animaux particuliers à l'ancien continent, & qui ne ſe ſont pas trouvés dans le nouveau. Ainſi tous les animaux de l'Afrique ou de l'Aſie méridionale qu'on a déſignés par le nom de *ſinges*, ne ſe

(z) Simia ſciurus lanuginoſus fuſcus, &c. Gazophil. Petiver. *Tab. 17, fig. V.* — *Proſimia fuſca.* Le maki. Briſſon, *Regn. animal. pag. 220 & ſuiv.*

rouvent pas plus en Amérique que les
:léphans, les rhinocéros ou les tigres.
Plus on fera de recherches & de com-
paraifons exactes à ce fujet, plus on fera
convaincu que les animaux des parties
méridionales de chacun des continens
n'exiftoient point dans l'autre, & que le
petit nombre de ceux qu'on y trouve
aujourd'hui ont été tranfportés par les
hommes, comme la brebis de Guinée
qui a été portée au Brefil; le cochon
d'Inde, qui au contraire a été porté du
Brefil en Guinée, & peut-être encore
quelques autres efpèces de petits animaux,
lefquels le voifinage & le commerce de
ces deux parties du monde ont favorifé le
tranfport. Il y a environ cinq cents lieues
de mer entre les côtes du Brefil & celles de
la Guinée, il y en a plus de deux mille
des côtes du Pérou à celles des Indes
orientales: tous ces animaux qui par leur
nature ne peuvent fupporter le climat
du nord, ceux même qui, pouvant le
fupporter, ne peuvent produire dans
ce même climat, font donc confinés de
deux ou trois côtés par des mers qu'ils
ne peuvent traverfer, & d'autre côté par

des terres trop froides qu'ils ne peuvent habiter ſans périr ; ainſi, l'on doit ceſſer d'être étonné de ce fait général, qui d'abord paroît très-ſingulier, & que perſonne avant nous n'avoit même ſoupçonné, ſavoir qu'aucun des animaux de la zone torride dans l'un des continens, ne s'eſt trouvé dans l'autre.



ANIMAUX

ANIMAUX communs aux deux Continens.

Nous avons vu par l'énumération précédente, que non-seulement les animaux des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie, manquent à l'Amérique, mais même que la plupart de ceux des climats tempérés de l'Europe y manquent également. Il n'en est pas ainsi des animaux qui peuvent aisément supporter le froid & se multiplier dans les climats du Nord; on en trouve plusieurs dans l'Amérique septentrionale, & quoique ce ne soit jamais sans quelque différence assez marquée, on ne peut cependant se refuser à les regarder comme les mêmes, & à croire qu'ils ont autrefois passé de l'un à l'autre continent par des terres du Nord, peut-être encore actuellement inconnues, ou plutôt anciennement submergées; & cette preuve, tirée de l'Histoire naturelle, démontre mieux la contiguité presque continue des deux continens vers

le Nord, que toutes les conjectures de la Géographie ſpéculative.

Les ours des Illinois de la Louiſiane, &c. paroiſſent être les mêmes que nos ours; ceux-là ſont ſeulement plus petits & plus noirs.

Le cerf du Canada, quoique plus petit que notre cerf, n'en diffère au reſte que par la plus grande hauteur du bois, le plus grand nombre d'andouillers & par la queue qu'il a plus longue.

Il en eſt de même du chevreuil, qui ſe trouve au midi du Canada & dans la Louiſiane, qui eſt auſſi plus petit, & qui a la queue plus longue que le chevreuil d'Europe; & encore de l'original qui eſt le même animal que l'élan, mais qui n'eſt pas ſi grand.

Le renne de Lapponie, le daim de Groenland & le karibou de Canada me paroiſſent ne faire qu'un ſeul & même animal. Le daim ou cerf de Groenland, décrit & deſſiné par Édouard *(a)*, reſſemble trop au renne pour qu'on puiſſe le regarder comme faiſant une eſpèce

(a) Voyez A Natural Hiſtory of birds By George Edwards. *London, 1743, pag. 51.*

différente; & à l'égard du karibou dont on ne trouve nulle part de description exacte, nous avons cependant jugé par toutes les indications que nous avons pu recueillir, que c'étoit le même animal que le renne. M. Brisson *(b)* a cru devoir en faire une espèce différente, & il rapporte le karibou au *cervus Burgundicus* de Jonston; mais ce *cervus Burgundicus* est un animal inconnu, & qui sûrement n'existe ni en Bourgogne ni en Europe : c'est simplement un nom que l'on aura donné à quelque tête de cerf ou de daim dont le bois étoit bizarre; ou bien il se pourroit que la tête du karibou qu'a vue M. Brisson, & dont le bois n'étoit composé de chaque côté que d'un seul mérain droit, long de dix pouces, avec un andouiller près de la base tourné en avant, soit en effet une tête de renne femelle, ou bien une jeune tête d'une première ou d'une seconde année : car on sait que dans le renne la femelle porte un bois comme le mâle, mais beaucoup plus petit, & que dans tous deux la direction des premiers andouillers est en

(b) Brisson, *Regn. animal. pag. 91.*

avant ; & enfin que dans cet animal l'étendue & les ramifications du bois, comme dans tous les autres qui en portent, ſuivent exactement la progreſſion des années.

Les lièvres, les écureuils, les hériſſons, les rats muſqués, les loutres, les marmottes, les rats, les muſaraignes, les chauve-ſouris, les taupes ſont auſſi des eſpèces qu'on pourroit regarder comme communes aux deux continens, quoique dans tous ces genres il n'y ait aucune eſpèce qui ſoit parfaitement ſemblable en Amérique à celles de l'Europe ; & l'on ſent qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de prononcer ſi ce ſont réellement des eſpèces différentes, ou ſeulement des variétés de la même eſpèce, qui ne ſont devenues conſtantes que par l'influence du climat.

Les caſtors de l'Europe paroiſſent être les mêmes que ceux du Canada ; ces animaux préfèrent les pays froids, mais ils peuvent auſſi ſubſiſter & ſe multiplier dans les pays tempérés, il y en a encore quelques-uns en France dans les îles du Rhône ; il y en avoit autrefois en bien

plus grand nombre, & il paroît qu'ils aiment encore moins les pays trop peuplés que les pays trop chauds : ils n'établissent leur société que dans des déserts éloignés de toute habitation ; & dans le Canada même, qu'on doit encore regarder comme un vaste désert ; ils se sont retirés fort loin des habitations de toute la Colonie.

Les loups & les renards sont aussi des animaux communs aux deux continens : on les trouve dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale ; mais avec des variétés ; il y a sur-tout des renards & des loups noirs, & tous y sont en général plus petits qu'en Europe, comme le sont aussi tous les autres animaux, tant ceux qui sont naturels au pays, que ceux qui y ont été transportés.

Quoique la belette & l'hermine fréquentent les pays froids en Europe, elles sont au moins très-rares en Amérique ; il n'en est pas absolument de même des martes, des fouines & des putois.

La marte du nord de l'Amérique paroît être la même que celle de notre nord ; le vison de Canada ressemble

beaucoup à la fouine, & le putois rayé de l'Amérique ſeptentrionale, n'eſt peut-être qu'une variété de l'eſpèce du putois de l'Europe.

Le lynx ou loup-cervier qu'on trouve en Amérique, comme en Europe, nous a paru le même animal; il habite les pays froids de préférence, mais il ne laiſſe pas de vivre & de multiplier ſous les climats tempérés, & il ſe tient ordinairement dans les forêts & ſur les montagnes.

Le phoca ou veau-marin paroît confiné dans les pays du nord, & ſe trouve également ſur les côtes de l'Europe & de l'Amérique ſeptentrionale.

Voilà tous les animaux, à très-peu près, qu'on peut regarder comme communs aux deux continens de l'ancien & du nouveau monde; & dans ce nombre qui, comme l'on voit, n'eſt pas conſidérable, on doit en retrancher peut-être encore plus d'un tiers, dont les eſpèces, quoiqu'aſſez ſemblables en apparence, peuvent cependant être réellement différentes. Mais en admettant même dans tous ces animaux l'identité d'eſpèce avec ceux d'Europe, on voit que le nombre

de ces eſpèces communes aux deux continens, eſt aſſez petit en comparaiſon de celui des eſpèces qui ſont propres & particulières à chacun des deux : on voit de plus qu'il n'y a de tous ces animaux que ceux qui habitent ou fréquentent les terres du Nord, qui ſoient communs aux deux mondes, & qu'aucun de ceux qui ne peuvent ſe multiplier que dans les pays chauds ou tempérés, ne ſe trouvent à la fois dans tous les deux.

Il ne paroît donc plus douteux que les deux continens ne ſoient ou n'aient été contigus vers le nord, & que les animaux qui leur ſont communs n'aient paſſé de l'un à l'autre par des terres qui nous ſont inconnues. On ſeroit fondé à croire, ſur-tout d'après les nouvelles découvertes des Ruſſes au nord de Kamtſchatka, que c'eſt avec l'Aſie que l'Amérique communique par des terres contiguës, & il ſemble au contraire que le nord d'Europe en ſoit & en ait été toujours ſéparé par des mers aſſez conſidérables pour qu'aucun animal quadrupède n'ait pu les franchir ; cependant les animaux du nord de l'Amérique ne

ſont pas préciſément ceux du nord de l'Aſie, ce ſont plutôt ceux du nord de l'Europe. Il en eſt de même des animaux des contrées tempérées : l'argali *(c)*, la zibeline, la taupe dorée de Sibérie, le muſc de la Chine ne ſe trouvent point à la baye d'Hudſon, ni dans aucune autre partie du nord-oueſt du nouveau continent ; on trouve au contraire dans les terres du nord-eſt de l'Amérique, non-ſeulement les animaux communs à celles du nord en Europe & en Aſie, mais auſſi ceux qui ſemblent être particuliers à l'Europe ſeule, comme l'élan, le renne, &c. néanmoins il faut avouer que les parties orientales du nord de l'Aſie ſont encore ſi peu connues qu'on ne peut pas aſſurer ſi les animaux du nord de l'Europe s'y trouvent ou ne s'y trouvent pas.

Nous avons remarqué comme une

(c) Argali, animal de Sibérie dont M. Gmelin donne une bonne deſcription dans le premier tome de ſes Voyages, *page 368*, & qu'il croit être le même que le *Muſimon* ou *Mouflon* des Anciens. Pline a parlé de cet animal, & Geſner en fait mention dans ſon Hiſtoire des quadrupèdes, *p. 934 & 935.*

chose très-singulière, que dans le nouveau continent les animaux des provinces méridionales sont très-petits en comparaison des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaison pour la grandeur de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion, du tigre, &c. tous animaux naturels & propres à l'ancien continent, & du tapir, du cabiai, du fourmiller, du lama, du puma, du jaguar, &c. qui sont les plus grands animaux du nouveau monde; les premiers sont quatre, six, huit & dix fois plus gros que les derniers. Une autre observation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'est que tous les animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les cochons, les chiens, &c. tous ces animaux, dis-je, y sont devenus plus petits; & que ceux qui n'y ont pas été transportés & qui y sont allés d'eux-mêmes, ceux en un mot, qui sont communs aux deux mondes, tels que les loups, les renards, les cerfs, les

chevreuils ; les élans sont aussi considérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, & cela sans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaison des élémens & des autres causes physiques, quelque chose de contraire à l'agrandissement de la Nature vivante dans ce nouveau monde : il y a des obstacles au développement & peut-être à la formation des grands germes, ceux même qui, par les douces influences d'un autre climat, ont reçu leur forme plénière & leur extension toute entière, se resserrent, se rapetissent sous ce ciel avare & dans cette terre vide, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant ; où loin d'user en maître de ce territoire comme de son domaine, il n'avoit nul empire ; où ne s'étant jamais soumis ni les animaux ni les élémens, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, & n'existoit pour la Nature que comme un être sans conséquence, une espèce d'automate impuissant, incapable de la réformer ou de la seconder ; elle l'avoit traité moins

en mère qu'en marâtre en lui refuſant le ſentiment d'amour & le deſir vif de ſe multiplier. Car, quoique le Sauvage du nouveau monde ſoit à peu près de même ſtature que l'homme de notre monde, cela ne ſuffit pas pour qu'il puiſſe faire une exception au fait général du rapetiſſement de la Nature vivante dans tout ce continent : le Sauvage eſt foible & petit par les organes de la génération ; il n'a ni poil, ni barbe & nulle ardeur pour ſa femelle ; quoique plus léger que l'Européen parce qu'il a plus d'habitude à courir, il eſt cependant beaucoup moins fort de corps ; il eſt auſſi bien moins ſenſible, & cependant plus craintif & plus lâche ; il n'a nulle vivacité, nulle activité dans l'ame ; celle du corps eſt moins un exercice, un mouvement volontaire qu'une néceſſité d'action cauſée par le beſoin ; ôtez-lui la faim & la ſoif, vous détruirez en même temps le principe actif de tous ſes mouvemens ; il demeurera ſtupidement en repos ſur ſes jambes ou couché pendant des jours entiers. Il ne faut pas aller chercher plus loin la cauſe de la vie diſperſée des Sauvages,

& de leur éloignement pour la société: la plus précieuse étincelle du feu de la Nature leur a été refusée; ils manquent d'ardeur pour leur femelle, & par conséquent d'amour pour leurs semblables; ne connoissant pas l'attachement le plus vif, le plus tendre de tous, leurs autres sentimens de ce genre sont froids & languissans; ils aiment foiblement leurs pères & leurs enfans; la société la plus intime de toutes, celle de la même famille, n'a donc chez eux que de foibles liens; la société d'une famille à l'autre n'en a point du tout: dès-lors nulle réunion, nulle république, nul état social. Le physique de l'amour fait chez eux le moral des mœurs; leur cœur est glacé, leur société froide & leur empire dur. Ils ne regardent leurs femmes que comme des servantes de peine ou des bêtes de somme qu'ils chargent, sans ménagement, du fardeau de leur chasse, & qu'ils forcent sans pitié, sans reconnoissance, à des ouvrages qui souvent sont au-dessus de leurs forces: ils n'ont que peu d'enfans; ils en ont peu de soin; tout se ressent de leur premier défaut;

ils ſont indifférens parce qu'ils ſont peu puiſſans, & cette indifférence pour le ſexe eſt la tache originelle qui flétrit la Nature, qui l'empêche de s'épanouir, & qui, détruiſant les germes de la vie, coupe en même temps la racine de la ſociété.

L'homme ne fait donc point d'exception ici. La Nature en lui refuſant les puiſſances de l'amour l'a plus maltraité & plus rapetiſſé qu'aucun des animaux; mais, avant d'expoſer les cauſes de cet effet général, nous ne devons pas diſſimuler que ſi la Nature a rapetiſſé dans le nouveau monde tous les animaux quadrupèdes, elle paroît avoir maintenu les reptiles & agrandi les inſectes: car quoiqu'au Sénégal il y ait encore de plus gros lézards & de plus longs ſerpens que dans l'Amérique méridionale, il n'y a pas à beaucoup près la même différence entre ces animaux qu'entre les quadrupèdes; le plus gros ſerpent du Sénégal n'eſt pas double de la grande couleuvre de Cayenne, au lieu qu'un éléphant eſt peut-être dix fois plus gros que le tapir qui, comme nous l'avons dit,

eſt le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale ; mais à l'égard des inſectes, on peut dire qu'ils ne ſont nulle part auſſi grands que dans le nouveau monde : les plus groſſes araignées, les plus grandes ſcarabées, les chenilles les plus longues, les papillons les plus étendus ſe trouvent au Breſil, à Cayenne & dans les autres provinces de l'Amérique méridionale ; ils l'emportent ſur preſque tous les inſectes de l'ancien monde, non-ſeulement par la grandeur du corps & des ailes, mais auſſi par la vivacité des couleurs, le mélange des nuances, la variété des formes, le nombre des eſpèces & la multiplication prodigieuſe des individus dans chacune. Les crapauds, les grenouilles & les autres bêtes de ce genre ſont auſſi très-groſſes en Amérique. Nous ne dirons rien des oiſeaux ni des poiſſons, parce que pouvant paſſer d'un monde à l'autre, il ſeroit preſqu'impoſſible de diſtinguer ceux qui appartiennent en propre à l'un ou à l'autre, au lieu que les inſectes & les reptiles ſont à peu près comme les quadrupèdes confinés chacun dans ſon continent.

Voyons donc pourquoi il ſe trouve de ſi grands reptiles, de ſi gros inſectes, de ſi petits quadrupèdes & des hommes ſi froids dans ce nouveau monde. Cela tient à la qualité de la terre, à la condition du ciel, au degré de chaleur, à celui d'humidité, à la ſituation, à l'élévation des montagnes, à la quantité des eaux courantes ou ſtagnantes, à l'étendue des forêts, & ſur-tout à l'état brut dans lequel on y voit la Nature. La chaleur eſt en général beaucoup moindre dans cette partie du monde, & l'humidité beaucoup plus grande ; ſi l'on compare le froid & le chaud dans tous les degrés de latitude, on trouvera qu'à Québec, c'eſt-à-dire, ſous celle de Paris, l'eau des fleuves gèle tous les ans de quelques pieds d'épaiſſeur, qu'une maſſe encore plus épaiſſe de neige y couvre la terre pendant pluſieurs mois, que l'air y eſt ſi froid que tous les oiſeaux fuient & diſparoiſſent pour tout l'hiver, &c. cette différence de température ſous la même latitude dans la zone tempérée, quoique très-grande, l'eſt peut-être encore moins que celle de la chaleur ſous

la zone torride : on brûle au Sénégal, & ſous la même ligne on jouit d'une douce température au Pérou ; il en eſt de même ſous toutes les autres latitudes qu'on voudra comparer. Le continent de l'Amérique eſt ſitué & formé de façon que tout concourt à diminuer l'action de la chaleur ; on y trouve les plus hautes montagnes, & par la même raiſon les plus grands fleuves du monde : ces hautes montagnes forment une chaîne qui ſemble borner vers l'oueſt le continent dans toute ſa longueur ; les plaines & les baſſes terres ſont toutes ſituées en deçà des montagnes, & s'étendent depuis leur pied juſqu'à la mer, qui de notre côté ſépare les continens : ainſi le vent d'eſt, qui, comme l'on ſait, eſt le vent conſtant & général entre les tropiques, n'arrive en Amérique qu'après avoir traverſé une très-vaſte étendue d'eau ſur laquelle il ſe rafraîchit ; & c'eſt par cette raiſon qu'il fait beaucoup moins chaud au Breſil, à Cayenne, &c. qu'au Sénégal, en Guinée, &c. où ce même vent d'eſt arrive chargé de la chaleur de toutes les terres & des ſables brûlans qu'il

ıarcourt en traverſant & l'Afrique & 'Aſie. Qu'on ſe rappelle ce que nous vons dit au ſujet de la différente couleur les hommes, & en particulier de celle les Nègres ; il paroît démontré que la einte plus ou moins forte du tanné, du run & du noir dépend entièrement de a ſituation du climat ; que les Nègres e Nigritie & ceux de la côte occidentale e l'Afrique ſont les plus noirs de tous, arce que ces contrées ſont ſituées de anière que la chaleur y eſt conſtamment lus grande que dans aucun autre endroit u globe, le vent d'eſt avant d'y arriver yant à traverſer des trajets de terres nmenſes ; qu'au contraire les Indiens éridionaux ne ſont que tannés ; & les raſiliens bruns, quoique ſous la même atitude que les Nègres, parce que la haleur de leur climat eſt moindre & noins conſtante, le vent d'eſt n'y arrivant qu'après s'être rafraîchi ſur les eaux & chargé de vapeurs humides. Les uages, qui interceptent la lumière & la haleur du ſoleil, les pluies qui rafraîhiſſent l'air & la ſurface de la terre ſont ériodiques & durent pluſieurs mois à

Cayenne & dans les autres contrées de l'Amérique méridionale. Cette première cause rend donc toutes les côtes orientales de l'Amérique beaucoup plus tempérées que l'Afrique & l'Asie; & lorsqu'après être arrivé frais sur ces côtes, le vent d'est commence à reprendre un degré plus vif de chaleur en traversant les plaines de l'Amérique, il est tout-à-coup arrêté, refroidi par cette chaîne de montagnes énormes dont est composée toute la partie occidentale du nouveau continent, en sorte qu'il fait encore moins chaud sous la Ligne au Pérou qu'au Bresil & à Cayenne, &c. à cause de l'élévation prodigieuse des terres; aussi les naturels du Pérou, du Chili, &c. ne sont que d'un brun rouge & tanné moins foncé que celui des Brasiliens. Supprimons pour un instant la chaîne des Cordillères, ou plutôt rabaissons ces montagnes au niveau des plaines adjacentes, la chaleur eût été excessive vers ces terres occidentales, & l'on eût trouvé les hommes noirs au Pérou & au Chili tels qu'on les trouve sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Ainſi, par la ſeule diſpoſition des terres
: ce nouveau continent, la chaleur y
roit déjà beaucoup moindre que dans
ncien ; & en même temps nous allons
ir que l'humidité y eſt beaucoup plus
ande. Les montagnes étant les plus
utes de la terre & ſe trouvant oppoſées
: face à la direction du vent d'eſt,
rêtent, condenſent toutes les vapeurs
: l'air, & produiſent par conſéquent
ıe quantité infinie de ſources vives,
ıi par leur réunion forment bientôt des
:uves les plus grands de la terre : il y
donc beaucoup plus d'eaux courantes
ıns le nouveau continent que dans l'an-
ɜn, proportionnellement à l'eſpace ;
cette quantité d'eau ſe trouve encore
odigieuſement augmentée par le défaut
écoulement : les hommes n'ayant ni
ɔrné les torrens, ni dirigé les fleuves,
ſéché les marais, les eaux ſtagnantes
ıuvrent des terres immenſes, augmen-
nt encore l'humidité de l'air & en
minuent la chaleur ; d'ailleurs la terre
ant par-tout en friche & couverte dans
ute ſon étendue d'herbes groſſières,
ɔaiſſes & touffues, elle ne s'échauffe,

ne se sèche jamais ; la transpiration d
tant de végétaux, pressés les uns contr
les autres, ne produit que des exhalaisor
humides & mal saines ; la Nature, caché
sous ses vieux vêtemens, ne montra ja
mais de parure nouvelle dans ces triste
contrées, n'étant ni caressée ni cultivé
par l'homme, jamais elle n'avoit ouver
son sein bienfaisant ; jamais la terre n'avo
vu sa surface dorée de ces riches ép
qui font notre opulence & sa féconditi
Dans cet état d'abandon, tout languit
tout se corrompt, tout s'étouffe ; l'air &
la terre, surchargée de vapeurs humide
& nuisibles, ne peuvent s'épurer ni pro
fiter des influences de l'astre de la vie ; l
soleil darde inutilement ses rayons les plu
vifs sur cette masse froide, elle est hor
d'état de répondre à son ardeur ; elle n
produira que des êtres humides, de
plantes, des reptiles, des insectes, & n
pourra nourrir que des hommes froids &
des animaux foibles.

C'est donc principalement parce qu'i
y avoit peu d'hommes en Amérique
& parce que la plupart de ces hommes
menant la vie des animaux, laissoient la

ature brute & négligeoient la terre, i'elle eſt demeurée froide, impuiſſante produire les principes actifs, à déve-pper les germes des plus grands qua-upèdes auxquels il faut, pour croître ſe multiplier, toute la chaleur, toute ctivité que le ſoleil peut donner à la :re amoureuſe; & c'eſt par la raiſon ntraire que les inſectes, les reptiles toutes les eſpèces d'animaux qui ſe înent dans la fange, dont le ſang eſt l'eau, & qui pullulent par la pour-ure, ſont plus nombreuſes & plus andes dans toutes les terres baſſes, mides & marécageuſes de ce nouveau ntinent.

Lorſqu'on réfléchit ſur ces différences narquées qui ſe trouvent entre l'ancien le nouveau monde, on ſeroit tenté de ɔire que celui-ci eſt en effet bien plus uveau, & qu'il a demeuré plus long-nps que le reſte du globe ſous les ıx de la mer; car, à l'exception des ormes montagnes qui le bornent vers ueſt, & qui paroiſſent être des mo-mens de la plus haute antiquité du ɔbe, toutes les parties baſſes de ce

continent semblent être des terreins nou-
vellement élevés & formés par le dépô
des fleuves & le limon des eaux ; on
trouve en effet, en plusieurs endroits
sous la première couche de la terre v
gétale, les coquilles & les madrépor
de la mer, formant déjà des bancs, d
masses de pierre à chaux, mais d'ord
naire moins dures & moins compact
que nos pierres de taille qui sont d
même nature. Si ce continent est réell
ment aussi ancien que l'autre, pourqu
y a-t-on trouvé si peu d'hommes
pourquoi y étoient-ils presque tous sa
vages & dispersés ? pourquoi ceux q
s'étoient réunis en société, les Mexicai
& les Péruviens ne comptoient-ils q
deux ou trois cents ans depuis le premi
homme qui les avoit rassemblés ? pou
quoi ignoroient-ils encore l'art de tra
mettre à la postérité des faits par d
signes durables, puisqu'ils avoient dé
trouvé celui de se communiquer d
loin leurs idées, & de s'écrire en noua
des cordons ? pourquoi ne s'étoient-
pas soumis les animaux, & ne se se
voient-ils que du lama & du paços q

'étoient pas, comme nos animaux do-
aeſtiques, réſidens, fidèles & dociles ?
.eurs arts étoient naiſſans comme leur
ɔciété, leurs talens imparfaits, leurs
lées non développées, leurs organes
ıdes & leur langue barbare ; qu'on
ɛtte les yeux ſur la liſte des animaux *(d)*,

(d) Pelon ichiatl oquitli. — Le lama.

Tapiierette au Breſil, *maypoury* ou *manipouris* à la
uiane. — Le tapir.

Tamandua-guacu au Breſil, *ouariri* à la Guiane.
– Le tamanoir.

Ouatiriouaou à la Guiane. — Le fourmiller.

Ouaikaré à la Guiane, *ai* ou *hai* au Breſil. — Le
ıreſſeux.

Aiotochtli au Mexique, *tatu* ou *tatupeba* au
reſil, *chirquinchum* à la nouvelle Eſpagne. — Le
.tou.

Tatu-ete au Breſil, *tatou-kabaſſou* à la Guiane.
— Le tatouet.

Macatlchichiltic ou *temamaçama*, animal qui reſ-
:mble à quelques égards à la gazelle, & qui n'a
ıs encore d'autre nom que celui de *gazelle de la nou-
·lle Eſpagne.*

Jiya ou *carigueibeju*, animal qui reſſemble aſſez à la
›utre, & que par cette raiſon l'on a nommé *loutre du
reſil.*

Quauhtla coymatl ou *quapizotl* au Mexique, ou
ıaigoara au Breſil. — *Le tajacu* ou *tajacou.*

leurs noms sónt presque tous si difficiles à prononcer, qu'il est étonnant que les Européens aient pris la peine de les écrire.

Tout semble donc indiquer que les Américains étoient des hommes nouveaux, ou pour mieux dire des hommes si

Tlacoozclotl ou *tlalocelotl.* — Le chat-pard.

Cabionura ou *capybara.* — Le cabiai.

Tlatlauhqui occlotl au Mexique, *Janowara* ou *jaguara* au Bresil. — Le jaguar.

Cuguacu arana ou *cuguacu ara*, ou *cougouacou ara* — Le couguar.

Tlaquatzin au Mexique, *aouaré* à la Guiane, *carigueya* au Bresil. — Le philandre.

Hoitzlaquatzin, animal qui ressemble au porc-épic & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *porc épic de la nouvelle Espagne.*

Cuandu ou *gouandou*, animal qui ressemble encor au porc-épic, que l'on a nommé *porc-épic du Bresil* & qui peut-être est le même que le précédent.

Tepe maxtlaton au Mexique, *maraguao* ou *maracai* au Bresil. — Le marac. Cet animal a la peau marquée comme celle d'une panthère; il est de la forme & de la grosseur d'un chat; on l'a appelé mal-à-propos *chat tigre* ou *chat sauvage tigré*, puisque sa robe est marquée comme celle de la panthère & non pas comme celle du tigre.

Quauhtechalletl thliltic ou *tlilocotequillin*, anima qui

ſi anciennement dépayſés, qu'ils avoient perdu toute notion, toute idée de ce monde dont ils étoient iſſus. Tout ſemble s'accorder auſſi pour prouver que la plus grande partie des continens de l'Amérique étoit une terre nouvelle, encore hors de la main de l'homme, & dans laquelle la Nature n'avoit pas eu le temps d'établir tous ſes plans, ni celui de ſe développer dans toute ſon étendue; que les hommes y ſont froids & les animaux petits, parce que l'ardeur des uns & la grandeur des autres dépendent de la ſalubrité & de la chaleur de l'air; & que dans quelques ſiècles, lorſqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé

qui reſſemble à l'écureuil, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui d'*écureuil noir.*

Quimichpatlan ou *aſſapanick*, animal qui reſſemble à l'écureuil volant, & qui peut-être eſt le même.

Yzquiepatl. — La *mouffette.* C'eſt un animal qu'on a appelé *petit renard*, *renard d'Inde*, *blaireau de Surinam*, mais qui n'eſt ni renard ni blaireau; comme il répand une odeur empeſtée & qui ſuffoque même à une aſſez grande diſtance, nous l'appellerons *mouffette.*

Xoloitzcuintli ou *cuetlachtli*, animal qui a quelque reſſemblance avec le loup, & qui n'a pas encore d'autre nom que celui de *loup du Mexique*, &c.

les fleuves & contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus ſaine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déjà l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées. Cependant, nous ne voulons pas en conclure qu'il y naîtra pour lors des animaux plus grands : jamais le tapir & le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame ; mais au moins les animaux qu'on y tranſportera ne diminueront pas de grandeur, comme ils l'ont fait dans les premiers temps : peu à peu l'homme remplira le vide de ces terres immenſes qui n'étoient qu'un déſert lorſqu'on les découvrit.

Les premiers hiſtoriens qui ont écrit les conquêtes des Eſpagnols ont, pour augmenter la gloire de leurs armes, prodigieuſement exagéré le nombre de leurs ennemis : ces hiſtoriens pourront-ils perſuader à un homme ſenſé, qu'il y avoit des millions d'hommes à Saint-Domingue & à Cuba, lorſqu'ils diſent en même temps qu'il n'y avoit parmi tous ces hommes ni monarchie, ni république, ni preſque aucune ſociété ; & quand on

ſait d'ailleurs que dans ces deux grandes îles voiſines l'une de l'autre, & en même temps peu éloignées de la terre ferme du continent, il n'y avoit en tout que cinq eſpèces d'animaux quadrupèdes, dont la plus grande étoit à peu près de la groſſeur d'un écureuil ou d'un lapin. Rien ne prouve mieux que ce fait, combien la Nature étoit vide & déſerte dans cette terre nouvelle. « On ne trouva dans l'île de Saint-Domingue, dit « de Laët, que fort peu d'eſpèces d'ani- « maux à quatre pieds, comme le *hutias* « qui eſt un petit animal peu différent de « nos lapins, mais un peu plus petit, avec « les oreilles plus courtes & la queue « comme une taupe ... Le *chemi* qui eſt « preſque de la même forme, mais un peu « plus grand que le *hutias* .... Le *mohui* « un peu plus petit que le *hutias*.... Le *cori* « pareil en grandeur au lapin, ayant la « gueule comme une taupe, ſans queue, « les jambes courtes; il y en a de blancs & « de noirs, & plus ſouvent mêlés des deux: « c'eſt un animal domeſtique & grande- « ment privé.... De plus une petite eſpèce « de *chiens* qui étoient abſolument muets; «

aujourd'hui il y a fort peu de tous ces animaux, parce que les chiens d'Europe les ont détruit *(e)*. « Il n'y avoit, » dit Acoſta, aux îles de Saint-Domingue & de Cuba, non plus qu'aux » Antilles, preſque aucuns animaux du » nouveau continent de l'Amérique, & » pas un ſeul des animaux ſemblables à » ceux d'Europe *(f)*.... Tout ce qu'il » y a aux Antilles, dit le Père du Tertre, » de moutons, de chèvres, de chevaux, » de bœufs, d'ânes, tant dans la Guadeloupe que dans les autres îles habitées » par les François, a été apporté par eux, » les Eſpagnols n'y en mirent aucun, » comme ils ont fait dans les autres îles, » d'autant que les Antilles étant dans ce » temps toutes couvertes de bois, le bétail n'y auroit pu ſubſiſter ſans herbages *(g)* ».

(e) Voyez l'Hiſtoire du nouveau Monde, par Jean de Laët, *Leyde, 1640, liv. I, chap. IV, page 5.* Voyez auſſi l'Hiſtoire de l'île Saint-Domingue, par le P. Charlevoix. *Paris, 1730, tome I, page 35.*

(f) Voyez l'Hiſtoire naturelle des Indes, par Joſeph Acoſta, traduction de Renaud. *Paris, 1600, page 144 & ſuivantes.*

(g) Voyez l'Hiſtoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 289*

M. Fabry, que j'ai déjà eu occasion de citer dans cet ouvrage, qui avoit erré pendant quinze mois dans les terres de l'ouest de l'Amérique, au-delà du fleuve Missisipi, m'a assuré qu'il avoit fait souvent trois & quatre cents lieues sans rencontrer un seul homme. Nos Officiers qui ont été de Québec à la belle rivière d'Ohio, & de cette rivière à la Louisiane, conviennent tous qu'on pourroit souvent faire cent & deux cents lieues dans la profondeur des terres sans rencontrer une seule famille de Sauvages : tous ces témoignages indiquent assez jusqu'à quel point la Nature est déserte dans les contrées même de ce nouveau continent, où la température est la plus agréable ; mais ce qu'ils nous apprennent de plus particulier & de plus utile pour notre objet, c'est à nous défier du témoignage postérieur des Descripteurs de Cabinets ou des Nomenclateurs, qui peuplent ce nouveau monde d'animaux, lesquels ne se trouvent que dans l'ancien, & qui en désignent d'autres comme originaires de

& *suiv* où l'on doit observer qu'il y a plusieurs choses empruntées de Joseph Acosta.

certaines contrées, où cependant jamais ils n'ont exiſté. Par exemple, il eſt clair & certain qu'il n'y avoit originairement dans l'île Saint-Domingue aucun animal quadrupède plus fort qu'un lapin; il eſt encore certain que, quand il y en auroit eu, les chiens Européens, devenus ſauvages & méchans comme des loups, les auroient détruits : cependant on a appelé *chat-tigre* ou *chat-tigré (h)* de Saint-Domingue le *marac* ou *maracaia* du Breſil, qui ne ſe trouve que dans la terre ferme du continent. On a dit que le *lézard écailleux* ou *diable de Java* ſe trouvoit en Amérique, & que les Braſiliens l'appeloient *tatoë (i)*, tandis qu'il ne ſe trouve qu'aux Indes orientales: on a prétendu que la civette *(k)*, qui eſt un animal des parties méridionales de l'ancien continent, ſe trouvoit auſſi dans le nouveau, & ſur-tout à la nouvelle Eſpagne, ſans faire attention que les civettes étant des animaux utiles, & qu'on

(h) Felis Silveſtris; *Tigrinus en Hiſpaniola.* Seba *vol. I, pag. 77.*

(i) Seba, *vol. I, page 88.*

(k) Briſſon, *Regn. animal. pag. 258.*

élève en plusieurs endroits de l'Afrique, du Levant & des Indes comme des animaux domestiques pour en recueillir le parfum dont il se fait un grand commerce ; les Espagnols n'auroient pas manqué d'en tirer le même avantage & de faire le même commerce, si la civette se fût en effet trouvée dans la nouvelle Espagne.

De la même manière que les Nomenclateurs ont quelquefois peuplé mal-à-propos le nouveau monde d'animaux qui ne se trouvent que dans l'ancien continent, ils ont aussi transporté dans celui-ci ceux de l'autre ; ils ont mis des philandres aux Indes orientales, d'autres à Amboine *(l)*, des paresseux à Ceylan *(m)*, & cependant les philandres & les paresseux sont des animaux d'Amérique si remarquables, l'un par l'espèce de sac qu'il a sous le ventre & dans lequel il porte ses petits, l'autre par l'excessive lenteur de sa démarche & de tous ses mouvemens, qu'il ne seroit pas possible, s'ils eussent existé aux Indes orientales,

(l) Seba, *vol. I, pages 61 & 64.*
(m) Idem, ibid. page 54.

que les Voyageurs n'en euſſent fait mention. Seba s'appuie du témoignage de *François Valentin*, au ſujet du philandre des Indes orientales, mais cette autorité devient, pour ainſi dire, nulle, puiſque ce François Valentin connoiſſoit ſi peu les animaux & les poiſſons d'Amboine, ou que ſes deſcriptions ſont ſi mauvaiſes, qu'Artedi lui en fait le reproche, & déclare qu'il n'eſt pas poſſible de les reconnoître aux notices qu'il en donne.

Au reſte, nous ne prétendons pas aſſurer affirmativement & généralement, que de tous les animaux qui habitent les climats les plus chauds de l'un ou de l'autre continent, aucun ne ſe trouve dans tous les deux à la fois; il faudroit, pour en être phyſiquement certain, les avoir tous vus; nous prétendons ſeulement en être moralement ſûrs, puiſque cela eſt évident pour tous les grands animaux, leſquels ſeuls ont été remarqués & bien déſignés par les Voyageurs; que cela eſt encore aſſez clair pour la plupart des petits, & qu'il en reſte peu ſur leſquels nous ne puiſſions prononcer. D'ailleurs

quand il se trouveroit à cet égard quelques exceptions évidentes (ce que j'ai bien de la peine à imaginer), elles ne porteroient jamais que sur un très-petit nombre d'animaux, & ne détruiroient pas la loi générale que je viens d'établir, & qui me paroît être la seule boussole qui puisse nous guider dans la connoissance des Animaux. Cette loi qui se réduit à les juger autant par le climat & par le naturel, que par la figure & la conformation, se trouvera très-rarement en défaut, & nous fera prévenir ou reconnoître beaucoup d'erreurs. Supposons, par exemple, qu'il soit question d'un animal d'Arabie, tel que l'hyæne; nous pourrons assurer, sans crainte de nous tromper, qu'il ne se trouve point en Lapponie, & nous ne dirons pas, comme quelques-uns de nos Naturalistes, que l'hyæne *(n)* & le glouton sont le même animal. Nous ne dirons pas, avec Kolbe *(o)*,

(n) Voyez le Règne animal, par M. Brisson, *page 234.*

(o) Voyez la description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe. *Amsterdam, 1741, tome III, page 62.*

que le renard croiſé, qui habite les parties les plus boréales de l'ancien & du nouveau continent, ſe trouve en même temps au cap de Bonne-eſpérance, & nous trouverons que l'animal dont il parle n'eſt point un renard, mais un chacal. Nous reconnoîtrons que l'animal du cap de Bonne-eſpérance, que le même auteur déſigne par le nom de *cochon de terre*, & qui vit de fourmis, ne doit pas être confondu avec les fourmillers d'Amérique, & qu'en effet cet animal du Cap eſt vraiſemblablement le lézard écailleux *(p)*, qui n'a de commun avec les fourmillers, que de manger des fourmis. De même s'il eût fait attention que l'élan eſt un animal du nord *(q)*, il n'eut pas appelé de ce nom un animal d'Afrique, qui n'eſt qu'une gazelle. Le phoca qui n'habite que les rivages des mers ſeptentrionales, ne doit pas ſe trouver au cap de Bonne-eſpérance *(r)*.

(p) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam, 1741, tome III, page 43.*

(q) Idem, ibid. page 128. Voyez auſſi le Règne animal, &c.

(r) Voyez le Règne animal, par M. Briſſon,

La genette qui eſt un animal de l'Eſpagne, de l'Aſie mineure, &c. & qui ne ſe trouve que dans l'ancien continent, ne doit pas être indiquée par le nom de *coati*, qui eſt Américain, comme on le trouve dans M. Klein *(ſ)*. L'*yſquiepatl* du Mexique, animal qui répand une odeur empeſtée, & que par cette raiſon nous appellerons *mouffette*, ne doit pas être pris pour un petit renard ou pour un blaireau *(t)*. Le coati-mondi d'Amérique ne doit pas être confondu, comme l'a fait Aldrovande *(u)*, avec le blaireau-cochon, dont on n'a jamais parlé que comme d'un animal d'Europe. Mais je n'ai pas entrepris d'indiquer ici toutes les erreurs de la nomenclature des quadrupèdes ; je veux ſeulement prouver qu'il y en auroit moins, ſi l'on eût fait quelque attention à la différence des climats ; ſi l'on eût

page 230, où il eſt dit d'après Kolbe, que le phoca s'appelle *Chien-marin* par les habitans du cap de Bonne-eſpérance.

(ſ) Vide Klein, *de quadrup.* pag. 63.

(t) Vide Seba, *vol. I, page 68* ; & le Règne animal de M. Briſſon, *page 255*.

(u) Vide Aldrovand. *quadrup. digit.* pag. 267.

aſſez étudié l'hiſtoire des Animaux pour reconnoître, comme nous l'avons fait les premiers, que ceux des parties méridionales de chaque continent ne ſe trouvent pas dans tous les deux à la fois; & enfin ſi l'on ſe fût en même temps abſtenu de faire des noms génériques, qui confondent enſemble une grande quantité d'eſpèces, non-ſeulement différentes, mais ſouvent très-éloignées les unes des autres.

Le vrai travail d'un Nomenclateur ne conſiſte point ici à faire des recherches pour alonger ſa liſte, mais des comparaiſons raiſonnées pour la raccourcir. Rien n'eſt plus aiſé que de prendre dans tous les Auteurs qui ont écrit des Animaux, les noms & les phraſes pour en faire une table, qui deviendra d'autant plus longue, qu'on examinera moins: rien n'eſt plus difficile que de les comparer avec aſſez de diſcernement pour réduire cette table à ſa juſte dimenſion. Je le répète, il n'y a pas dans toute la terre habitable & connue deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes, en y comprenant même les ſinges pour quarante; il ne s'agit donc que de leur aſſigner à chacun leur nom,

& il ne faudra pour posséder parfaitement cette nomenclature, qu'un très-médiocre usage de sa mémoire, puisqu'il ne s'agira que de retenir ces deux cents noms. A quoi sert-il donc d'avoir fait pour les quadrupèdes des classes, des genres, des méthodes en un mot, qui ne sont que des échaffaudages qu'on a imaginés pour aider la mémoire dans la connoissance des plantes, dont le nombre est en effet trop grand, les différences trop petites, les espèces trop peu constantes, & le détail trop minutieux & trop indifférent pour ne pas les considérer par blocs, & en faire des tas ou des genres, en mettant ensemble celles qui paroissent se ressembler le plus ? Car, comme dans toutes les productions de l'esprit, ce qui est absolument inutile est toujours mal imaginé & devient souvent nuisible ; il est arrivé qu'au lieu d'une liste de deux cents noms, à quoi se réduit toute la nomenclature des quadrupèdes, on a fait des Dictionnaires d'un si grand nombre de termes & de phrases, qu'il faut plus de travail pour les débrouiller, qu'il n'en faut pour les composer.

Pourquoi faire du jargon & des phraſes lorſqu'on peut parler clair, en ne prononçant qu'un nom ſimple ? pourquoi changer toutes les acceptions des termes, ſous le prétexte de faire des claſſes & des genres ? pourquoi lorſque l'on fait un genre d'une douzaine d'animaux, par exemple, ſous le nom de *genre du lapin ;* le lapin même ne s'y trouve-t-il pas, & qu'il faut l'aller chercher dans le genre du lièvre *(x)* ? N'eſt-il pas abſurde, diſons mieux, il n'eſt que ridicule de faire des claſſes où l'on raſſemble les genres les plus éloignés, par exemple, de mettre enſemble dans la première l'homme *(y)* & la chauve-ſouris, dans la ſeconde l'éléphant & le lézard écailleux, dans la troiſième le lion & le furet, dans la quatrième le cochon & la taupe, dans la cinquième le rhinocéros & le rat, &c. Ces idées mal conçues ne peuvent ſe ſoutenir ; auſſi les ouvrages qui les contiennent ſont-ils ſucceſſivement détruits par leurs propres auteurs ; une édition contredit

(x) Vide Briſſon, *Regn. animal.* pag. 140 & 142.

(y) Vide Linnæi, *Syſt. nat.* Holmiæ, 1758, tome I, pag. 18 & 19.

l'autre, & le tout n'a de mérite que pour des écoliers ou des enfans, toujours dupes du myſtère, à qui l'air méthodique paroît ſcientifique, & qui ont enfin d'autant plus de reſpect pour leur maître, qu'il a plus d'art à leur préſenter les choſes les plus claires & les plus aiſées, ſous un point de vue le plus obſcur & le plus difficile.

En comparant la quatrième édition de l'ouvrage de M. Linnæus, avec la dixième que nous venons de citer, l'homme *(z)* n'eſt pas dans la première claſſe ou dans le premier ordre avec la chauve-ſouris, mais avec le lézard écailleux, l'éléphant, le cochon, le rhinocéros, au lieu de ſe trouver le premier avec le lézard écailleux, le ſecond avec la taupe, & le troiſième avec le rat, ſe trouvent tous trois enſemble *(a)* avec la muſaraigne, au lieu de cinq ordres ou claſſes principales *(b)*, *antropomorpha*, *feræ*, *glires*, *jumenta*, *pecora*, auxquelles il

(z) Vide idem, ibid. *edit. IV. Pariſiis*, *1744*, pag. 64.

(a) Idem, ibid. *pag. 69*.

(b) Idem, ibid. *pag. 63 & ſequent.*

avoit réduit tous les quadrupèdes, l'Auteur, dans cette dernière édition, en a fait ſept *(c)*, *primates*, *brutæ*, *feræ*, *beſtiæ*, *glires*, *pecora*, *belluæ*. On peut juger par ces changemens eſſentiels & très-généraux, de tous ceux qui ſe trouvent dans les genres; & combien les eſpèces, qui ſont cependant les ſeules choſes réelles, y ſont balottées, tranſportées & mal miſes enſemble. Il y a maintenant deux eſpèces d'hommes, l'homme de jour & l'homme de nuit *(d)*, *homo diurnus ſapiens*; *homo nocturnus troglodites*; ce ſont *(e)*, dit l'auteur, deux eſpèces très-diſtinctes, & il faut bien ſe garder de croire que ce n'eſt qu'une variété. N'eſt-ce pas ajouter des fables à des abſurdités? & peut-on préſenter le réſultat des contes de bonnes-femmes ou les

(c) Vide Linnæi, *Syſt. nat.* edit. x. Holmiæ, 1758, *pag. 16 & 17.*

(d) Idem, ibid. *page 20 & 24.*

(e) Speciem troglodite ab homine ſapiente diſtinctiſſimam, nec noſtri generis illam nec ſanguinis eſſe, ſtatura quamvis ſimillimam dubium non eſt, ne itaque varietatem credas quam vel ſola membrana nictitans abſolute negat. Linnæi, *Syſt, nat.* edit. x, pag. 24.

viſions menſongères de quelques voyageurs ſuſpects, comme faiſant partie principale du ſyſtême de la Nature? de plus, ne vaudroit-il pas mieux ſe taire ur les choſes qu'on ignore que d'établir des caractères eſſentiels & des différences générales ſur des erreurs groſſières, en aſſurant, par exemple, que dans tous es *animaux à mamelles*, la femme ſeue *(f)* a un clitoris; tandis que nous ſavons par la diſſection que nous avons vu aire de plus de cent eſpèces d'animaux, que le clitoris ne manque à aucune femelle. Mais j'abandonne cette critique, qui cependant pourroit être beaucoup plus ongue, parce qu'elle ne fait point ici non principal objet; j'en ai dit aſſez pour que l'on ſoit en garde contre les erreurs, tant générales que particulières, qui ne ſe trouvent nulle part en auſſi grand nombre que dans ces ouvrages de nomenclature, parce que voulant y tout comprendre, on eſt forcé d'y réunir out ce que l'on ne ſait pas au peu qu'on ait.

En tirant des conſéquences générales

(f) Linnæi, *Syſt. nat.* edit. x. pag. 24 & 25.

de tout ce que nous avons dit, nous trouverons que l'homme eſt le ſeul des êtres vivans dont la nature ſoit aſſez forte, aſſez étendue, aſſez flexible pour pouvoir ſubſiſter, ſe multiplier par-tout, & ſe prêter aux influences de tous les climats de la terre; nous verrons évidemment qu'aucun des animaux n'a obtenu ce grand privilége, que loin de pouvoir ſe multiplier par-tout, la plupart ſont bornés & confinés dans de certains climats, & même dans des contrées particulières. L'homme eſt en tout l'ouvrage du ciel; les animaux ne ſont à beaucoup d'égards que des productions de la terre: ceux d'un continent ne ſe trouvent pas dans l'autre; ceux qui s'y trouvent ſont altérés, rapetiſſés, changés ſouvent au point d'être méconnoiſſables: en faut-il plus pour être convaincu que l'empreinte de leur forme n'eſt pas inaltérable; que leur nature, beaucoup moins conſtante que celle de l'homme, peut ſe varier & même ſe changer abſolument avec le temps; que par la même raiſon les eſpèces les moins parfaites, les plus délicates, les plus peſantes, les moins

agiſſantes, les moins armées, &c. ont déjà diſparu ou diſparoîtront? leur état, leur vie, leur être dépend de la forme que l'homme donne ou laiſſe à la ſurface de la terre.

Le prodigieux *mahmout*, animal quadrupède, dont nous avons ſouvent conſidéré les oſſemens énormes avec étonnement, & que nous avons jugé ſix fois au moins plus grand que le plus fort éléphant, n'exiſte plus nulle part; & cependant on a trouvé de ſes dépouilles en pluſieurs endroits éloignés les uns des autres, comme en Irlande, en Sibérie, à la Louiſiane, &c. Cette eſpèce étoit certainement la première, la plus grande, la plus forte de tous les quadrupèdes: puiſqu'elle a diſparu, combien d'autres plus petits, plus foibles & moins remarquables ont dû périr auſſi ſans nous avoir laiſſé ni témoignages ni renſeignemens ſur leur exiſtence paſſée? combien d'autres eſpèces s'étant dénaturées, c'eſt-à-dire perfectionnées ou dégradées par les grandes viciſſitudes de la terre & des eaux, par l'abandon ou la culture de la Nature, par la longue influence d'un

climat devenu contraire ou favorable, ne ſont plus les mêmes qu'elles étoient autrefois ? & cependant les animaux quadrupèdes ſont, après l'homme, les êtres dont la nature eſt la plus fixe & la forme la plus conſtante : celle des oiſeaux & des poiſſons varie davantage ; celle des inſectes, encore plus, & ſi l'on deſcend juſqu'aux plantes que l'on ne doit point exclure de la Nature vivante ; on ſera ſurpris de la promptitude avec laquelle les eſpèces varient, & de la facilité qu'elles ont à ſe dénaturer en prenant de nouvelles formes.

Il ne ſeroit donc pas impoſſible, que, même ſans intervertir l'ordre de la Nature, tous ces animaux du nouveau monde ne fuſſent dans le fond les mêmes que ceux de l'ancien, deſquels ils auroient autrefois tiré leur origine ; on pourroit dire qu'en ayant été ſéparés dans la ſuite par des mers immenſes, ou par des terres impraticables, ils auront avec le temps reçu toutes les impreſſions, ſubi tous les effets d'un climat devenu nouveau lui-même & qui auroit auſſi changé de qualité par les cauſes mêmes qui ont produit la

ſéparation ; que par conſéquent ils ſe ſeront avec le temps rapetiſſés, déna-turés, &c. Mais cela ne doit pas nous empêcher de les regarder aujourd'hui comme des animaux d'eſpèces différentes : de quelque cauſe que vienne cette diffé-ence, qu'elle ait été produite par le emps, le climat & la terre, ou qu'elle oit de même date que la création, elle 'en eſt pas moins réelle : la Nature, je 'avoue, eſt dans un mouvement de lux continuel ; mais c'eſt aſſez pour 'homme de la ſaiſir dans l'inſtant de ſon iècle, & de jeter quelques regards en rrière & en avant, pour tâcher d'entre-oir ce que jadis elle pouvoit être, & ce ue dans la ſuite elle pourroit devenir.

Et à l'égard de l'utilité particulière que ous pouvons tirer de ces recherches ſur a comparaiſon des animaux, on ſent ien, qu'indépendamment des corrections e la nomenclature, dont nous avons onné quelques exemples, nos connoiſ-ances ſur les animaux en ſeront plus éten-ues, moins imparfaites & plus ſûres ; que ous riſquerons moins d'attribuer à un nimal d'Amérique, ce qui n'appartient

qu'à celui des Indes orientales, qui porte le même nom; qu'en parlant des animaux étrangers ſur les notices des voyageurs, nous ſaurons mieux diſtinguer les noms & les faits, & les rapporter aux vraies eſpèces; qu'enfin l'hiſtoire des animaux que nous ſommes chargés d'écrire en ſera moins fautive, & peut-être plus lumineuſe & plus complette.



LE TIGRE (a).

DANS la claſſe des Animaux carnaſſiers, le Lion eſt le premier, le Tigre eſt le ſecond; & comme le premier, même dans un mauvais genre, eſt toujours

(a) Le Tigre, le vrai tigre, le tigre des Indes rientales; en Latin, *Tigris;* en Italien, *Tigra;* en llemand, *Tigerthier;* en Anglois, *Tiger.*

Tigris Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 936.

Tigris. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 165.

Tigris maculis oblongis. Linnæi, *Syſtem. natur.* lit. IV, pag. 64. *Nota.* Qu'il eſt ici ſeul de ſon :nre avec la panthère . . . . *Felis caudâ elongatâ aculis-virgatis. Idem, ibidem,* edit. VI, pag. 4. *Nota.* ue du genre du tigre il a paſſé dans celui du chat, qu'il eſt dans ce même genre avec le lion, la inthère, le chat-pard, le chat, le chat-cervier & :ux eſpèces de lynx . . . . *Felis caudâ elongatâ, corporis aculis omnibus virgatis.* Linnæi, *Syſt. Nat* edit. X, g. 41. *Nota.* Qu'il ſe trouve ici avec le lion, la nthère, le jaguar, le chat-pard, le chat, le lynx, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu l'autre lynx non plus ıe le chat-cervier.

Tigris. Klein, *de quadrup.* pag. 78.

Felis flava, maculis longis nigris, variegata . . . . gris. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 268.

le plus grand & souvent le meilleur; le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force: le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion: celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang, sa fureur n'a d'autre intervalle que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit & déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vien

vient d'exercer, & non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme, il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps, l'épaisse & grande crinière qui couvre ses épaules & ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière & majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté & de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, & qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, & déchirer

leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros ; on prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier *(b)*, & qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement : il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs ; car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume ; & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir

(b) Vide Jac. Bontii, *Hist. Natur. Ind. or.* Amst. 1658, *page 54.* Voyez aussi le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. *Amst. 1702, tome VII, page 278 & suivantes.* Voyages de Schoutten aux Indes orientales.

plusieurs fois chaque jour : c'est-là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres ; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres ; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre ; & lorsqu'il leur fend & déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, & pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelques gros animaux comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété ; pour les dépecer à son aise, il les emporte dans les bois *(c)*, en les traînant avec tant de légèreté, que la vîtesse de sa course paroît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne. Ceci seul suffiroit pour faire juger de sa force ; mais pour en donner une idée plus juste, arrêtons-nous un instant sur les dimensions & les proportions du corps de cet animal terrible.

(c) Vide Jac. Bontii, *Hist. Nat. Ind. or.* Amst. 1658, *pag. 53.*

Quelques voyageurs l'ont comparé, pour la grandeur, à un cheval *(d)*, d'autres à un buffle *(e)*, d'autres ont seulement dit qu'il étoit beaucoup plus grand que le lion *(f)*. Mais nous pouvons citer des témoignages plus récens & qui méritent une entière confiance. M. de la Lande-Magon nous a fait assurer qu'il avoit vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds, en y comprenant sans doute la longueur de la queue; si nous la supposons de quatre ou cinq pieds, ce tigre avoit au moins dix pieds de longueur. Il est vrai que celui dont nous avons la dépouille au Cabinet du Roi, n'a qu'environ sept pieds de longueur depuis l'ex-

(d) Voy. les Voyages de Dellon, *p. 104 & suiv.*

(e) Les tigres des Indes, dit la Boullaye-le-Gouz, sont prodigieusement grands; j'en ai vu des peaux plus longues & plus larges que celles des bœufs; ils s'adonnent quelquefois à manger les hommes, & en plusieurs endroits des Indes il n'y va point de voyageurs sans être bien armés, parce que cet animal étant de la figure d'un chat, il se hausse sur les pieds de derrière pour sauter sur celui qu'il veut assaillir. *Voyages de la Boullaye-le-Gouz.* Paris, 1657. *pages 246 & 247.*

(f) Vide Prosper Alp. *hist. nat Ægypt.* Lugd. Bat. 1735, *pag. 237.* — Et Wotton, *pag. 65.*

trémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; mais il avoit été pris, amené tout jeune, & ensuite toujours enfermé dans une loge étroite à la Ménagerie, où le défaut de mouvement & le manque d'espace, l'ennui de la prison, la contrainte du corps, la nourriture peu convenable ont abrégé sa vie & retardé le développement, ou même réduit l'accroissement du corps. Nous avons vu dans l'histoire du cerf *(g)*, que ces animaux pris jeunes & renfermés dans des parcs trop peu spacieux, non-seulement ne prennent pas leur croissance entière, mais même se déforment & deviennent rachitiques & bassets, avec les jambes torses. Nous savons d'ailleurs par les dissections que nous avons faites d'animaux de toute espèce élevés & nourris dans des ménageries, qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entière ; que leur corps & leurs membres qui ne peuvent s'exercer, restent au-dessous des dimensions de la Nature ; que les parties dont l'usage leur est absolument interdit, comme celles de la génération, sont si

(g) Voyez le *second volume* de cette Histoire Naturelle, article du *Cerf*.

petites & ſi peu développées dans tous ces animaux captifs & célibataires, qu'on a de la peine à les trouver, & que ſouvent elles nous ont paru preſqu'entièrement oblitérées. La ſeule différence du climat pourroit encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice & la captivité : aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids, y fût-il même très-libre & très-largement nourri ; & comme la reproduction n'eſt qu'une ſuite naturelle de la pleine nutrition, il eſt évident que la première ne pouvant s'opérer, la ſeconde ne ſe fait pas complètement, & que dans ces animaux, le froid ſeul ſuffit pour reſtreindre la puiſſance du moule intérieur, & diminuer les facultés actives du développement, puiſqu'il détruit celles de la reproduction.

Il n'eſt donc pas étonnant que ce tigre dont le ſquelette & la peau nous ſont venus de la Ménagerie du Roi, ne ſoit pas parvenu à ſa juſte grandeur ; cependant la ſeule vue de cette peau bourée donne encore l'idée d'un animal formidable ; & l'examen du ſquelette ne permet

pas d'en douter. L'on voit ſur les os des jambes des rugoſités qui marquent des attaches de muſcles encore plus fortes que celles du lion; ces os ſont auſſi ſolides, mais plus courts, & comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le tigre n'eſt pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainſi cette vîteſſe terrible dont parle Pline, & que le nom *(r)* même du tigre paroît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une courſe ſuivie; il eſt évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher *(ſ)* ni courir auſſi vîte que ceux

(r) Tigris vocabulum eſt linguæ Armeniæ, nam ibi & ſagitta & quod vehementiſſimum flumen, dicitur tigris. Varro, *de lingua latina.* — *Perſæ & Medi ſagittam* tigrim *nuncupant.* Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. *936.*

(ſ) Ce que dit Pline, que cet animal eſt d'une vîteſſe terrible, eſt une erreur, dit Bontius; car au contraire il eſt lent à courir, & c'eſt à cauſe de cela qu'il attaque plus volontiers les hommes que les animaux qui courent bien, comme les cerfs, les ſangliers, les buffles, les bœufs ſauvages, qu'il n'attaque tous qu'en ſe mettant en embuſcade; il ſe jette impétueuſement ſur leur tête, & terraſſe d'un ſeul coup de patte les animaux les plus forts. Bont. *p. 53 & 54.*

qui les ont proportionnellement plus longues : mais cette vîteſſe terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire ſans effort ; car en lui ſuppoſant, proportion gardée, autant de force & de ſoupleſſe qu'au chat qui lui reſſemble beaucoup par la conformation, & qui dans l'inſtant d'un clin d'œil, fait un ſaut de pluſieurs pieds d'étendue ; on ſentira que le tigre, dont le corps eſt dix fois plus long, peut dans un inſtant preſque auſſi court faire un bond de pluſieurs toiſes. Ce n'eſt donc point la célérité de ſa courſe, mais la vîteſſe du ſaut que Pline a voulu déſigner, & qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'en éviter l'effet.

Le tigre eſt peut-être le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe fléchir le naturel ; ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens ; la douce habitude qui peut tout, ne peut rien ſur cette nature de fer ; le

Il eſt, comme l'on voit, fort aiſé de concilier ces faits avec les expreſſions de Pline.

temps loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage, il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit à la vue de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ſes regards avides, qu'il menace par des frémiſſemens affreux mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance ſouvent malgré les chaînes & les grilles qui briſent ſa fureur ſans pouvoir la calmer.

Pour achever de donner une idée de la force *(t)* de ce cruel animal, nous croyons devoir citer ici ce que le Père Tachard, témoin oculaire, rapporte d'un combat du tigre contre des éléphans. « On avoit élevé, dit cet auteur *(u)* une haute paliſſade de bambous d'environ « cent pas en carré : au milieu de l'enceinte « étoient entrés trois éléphans deſtinés «

(t) Indi tigrim elephanto robuſtiorem multo exiſtimant.—Nearchus ſcribit Indos referre tigrim eſſe maximi equi magnitudine, velocitate & viribus beſtias omnes ſuperare, elephantum etiam, inſidientem in caput ejus, facile ſuffocare. Geſn. *hiſt. quadrup.* pag. 937.

(u) Premier voyage de Siam, par le P. Tachard, *Paris, 1686, page 292 & ſuivantes.*

» pour combattre le tigre. Ils avoient une
» espèce de grand plastron, en forme de
» masque, qui leur couvroit la tête & une
» partie de la trompe. Dès que nous fumes
» arrivés sur le lieu, on fit sortir de la loge
» qui étoit dans un enfoncement, un tigre
» d'une figure & d'une couleur qui pa-
» rurent nouvelles aux François qui assis-
» toient à ce combat; car outre qu'il étoit
» bien plus grand, bien plus gros & d'une
» taille moins effilée que ceux que nous
» avions vus en France, sa peau n'étoit
» pas mouchetée de même; mais au lieu
» de toutes ces taches semées sans ordre,
» il avoit de longues & larges bandes en
» forme de cercle; ces bandes prenant
» sur le dos se rejoignoient par-dessous le
» ventre, & continuant le long de la queue,
» y faisoient comme des anneaux blancs
» & noirs placés alternativement dont elle
» étoit toute couverte. La tête n'avoit rien
» d'extraordinaire, non plus que les jam-
» bes, hors qu'elles étoient plus grandes
» & plus grosses que celles des tigres com-
» muns, quoique celui-ci ne fût qu'un
» jeune tigre qui avoit encore à croître,
» car M. Constance nous a dit qu'il y en

avoit dans le royaume de plus gros trois «
fois que celui-là ; & qu'un jour étant «
à la chaſſe avec le Roi, il en vit un de «
fort près qui étoit grand comme un «
mulet. Il y en a auſſi de petits dans le «
pays, ſemblables à ceux qu'on apporte «
d'Afrique en Europe, & on nous en «
montra un le même jour à Louvo. «

On ne lâcha pas d'abord le tigre «
qui devoit combattre, mais on le tint «
attaché par deux cordes, de ſorte que «
n'ayant pas la liberté de s'élancer, le «
premier éléphant qui l'approcha lui «
donna deux ou trois coups de ſa trompe «
ſur le dos : ce choc fut ſi rude que le «
tigre en fut renverſé & demeura quel- «
que temps étendu ſur la place ſans mou- «
vement, comme s'il eût été mort ; «
cependant dès qu'on l'eût délié, quoi- «
que cette première attaque eût bien «
rabattu de ſa furie, il fit un cri horrible «
& voulut ſe jeter ſur la trompe de l'élé- «
phant qui s'avançoit pour le frapper ; «
mais celui-ci la repliant adroitement, la «
mit à couvert par ſes défenſes, qu'il «
préſenta en même temps & dont il «
atteignit le tigre ſi à propos qu'il lui «

» fit faire un grand saut en l'air; cet » animal en fut si étourdi qu'il n'osa plus » approcher. Il fit plusieurs tours le long » de la palissade, s'élançant quelquefois » vers les personnes qui paroissoient vers » les galeries : on poussa ensuite trois » éléphans contre lui, qui lui donnèrent » tour à tour de si rudes coups qu'il fit » encore une fois le mort, & ne pensa » plus qu'à éviter leur rencontre : ils l'eus- » sent tué sans doute, si l'on n'eût fait finir le combat ». Il est clair par la description même du Père Tachard, que ce tigre qu'il a vu combattre des éléphans, est le vrai tigre; qu'il parut aux François un animal nouveau, parce que probablement, ils n'avoient vu en France dans les Ménageries que des Panthères ou des Léopards d'Afrique, ou bien des Jaguars d'Amérique, & que les petits tigres qu'il vit à Louvo n'étoient de même que des Panthères. On sent aussi par ce simple récit, quelle doit être la force & la fureur de cet animal; puisque celui-ci, quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout son accroissement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens,

quoique ſeul contre trois, étoit encore aſſez redoutable aux coloſſes qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plaſtron dans toutes les parties de leur corps, que la Nature n'a pas cuiraſſées comme les autres d'une enveloppe impénétrable.

Le tigre dont le Père Gouie *(x)* a communiqué à l'Académie des Sciences une deſcription anatomique, faite par les Pères Jéſuites à la Chine, paroît être de l'eſpèce du vrai tigre, auſſi-bien que celui que les Portugais ont appelé *tigre*

(x) On ne connoît guère en Europe que les tigres dont la peau eſt mouchetée de taches; mais dans la Tartarie & dans la Chine, on en connoît auſſi dont la peau eſt rayée de bandes noires; & même en ces pays-là, on prétend que ce ſont deux eſpèces différentes, quoiqu'ils ne paroiſſent pas avoir d'autres différences que celle-là. Le tigre rayé que les Jéſuites de la Chine diſſéquèrent, & qui avoit été tué à la chaſſe par l'Empereur, avec quatre autres, ne peſoit que deux cents ſoixante-cinq livres, auſſi n'étoit-il pas des plus grands: un des autres peſoit quatre cents livres. Celui qui fut diſſéqué avoit un tiers de l'eſtomac plein de vers, & l'on ne pouvoit pas dire qu'il fût corrompu. Quelqu'un qui étoit préſent, dit qu'on avoit trouvé la même choſe à un autre tigre qu'il avoit vu ouvrir à Macao. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1699, page 51.*

royal, duquel M. Perrault *(y)* fait mention dans ſes Mémoires ſur les animaux, & dont il dit que la deſcription a été faite à Siam. Dellon *(z)*, dans ſes voyages, dit expreſſément que le Malabar eſt le pays des Indes où il y a le plus de tigres, qu'il y en a de pluſieurs eſpèces, mais que le plus grand de tous, celui que les Portugais appellent *Tigre royal*, eſt extrêmement rare, qu'il eſt grand comme un cheval, &c.

Le tigre royal ne paroît donc pas faire une eſpèce particuliere & différente de celle du vrai tigre; il ne ſe trouve qu'aux Indes orientales, & non pas au Breſil, comme l'ont écrit quelques-uns de nos naturaliſtes *(a)*. Je ſuis même porté à croire que le vrai tigre ne ſe trouve qu'en Aſie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique dans l'intérieur des terres; car la plupart des voyageurs qui ont fréquenté les côtes de l'Afrique, parlent à la vérité des tigres, & diſent même qu'ils

(y) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux *partie II, page 287.*

(z) Voyage de Dellon, *page 104.*

(a) Briſſon, *Regn. animal.* pag. 269.

y ſont très-communs; néanmoins, il eſt aiſé de voir par les notices mêmes qu'ils donnent de ces animaux, que ce ne ſont pas des vrais tigres, mais des léopards, des panthères ou des onces, &c. Le Docteur Shaw *(b)*, dit expreſſément qu'aux royaumes de Tunis & d'Alger, le lion & la panthère tiennent le premier rang entre les bêtes féroces; mais que le tigre ne ſe trouve pas dans cette partie de la Barbarie: cela paroît vrai, car ce furent des Ambaſſadeurs Indiens *(c)*, & non pas des Africains, qui préſentèrent à Auguſte, dans le temps qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains; & ce fut auſſi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il vouloit atteler à ſon char pour contrefaire le dieu Bacchus.

L'eſpèce du tigre a donc toujours été plus rare & beaucoup moins répandue que celle du lion: cependant la tigreſſe produit, comme la lionne, quatre ou

(b) Voyage de Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 315.*

(c) Voyez la deſcription des îles de l'Archipel, par Dapper. *Amſterdam, 1703, page 206.*

cinq petits ; elle eſt furieuſe en tout temps ; mais ſa rage devient extrême lorſqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls, elle ſuit les raviſſeurs, qui ſe trouvant preſſés ſont obligés de lui relâcher un de ſes petits ; elle s'arrête, le ſaiſit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques inſtans après & les pourſuit juſqu'aux portes des villes ou juſqu'à leurs vaiſſeaux : & lorſqu'elle a perdu tout eſpoir de recouvrer ſa perte, des cris forcenés & lugubres, des hurlemens affreux expriment ſa douleur cruelle & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

Le tigre fait mouvoir la peau de ſa face, grince des dents, frémit, rougit comme fait le lion ; mais ſon rugiſſement eſt différent ; quelques voyageurs *(d)* l'ont comparé au cri de certains grands oiſeaux. *Tigrides indomitæ rancant, rugiuntque Leones. (Autor Philomelæ)*. Ce mot *Rancant* n'a point d'équivalent en françois ; ne pourrions-nous pas lui en donner un, & dire, les tigres *rauquent* &

(d) Second voyage de Siam, par le P. Tachard. *Paris, 1689, page 248.*

les lions rugiſſent ; car le ſon de la voix du tigre eſt en effet très-rauque *(e)*?

La peau de ces animaux eſt aſſez eſtimée, ſur-tout à la Chine ; les Mandarins militaires en couvrent leurs chaiſes *(f)* dans les marches publiques, ils en font auſſi des couvertures de couſſins pour l'hiver ; en Europe, ces peaux quoique rares ne ſont pas d'un grand prix. On fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée & du Sénégal que nos fourreurs appellent *Tigre*. Au reſte, c'eſt la ſeule petite utilité qu'on puiſſe tirer de cet animal très-nuiſible, dont on a prétendu que la ſueur *(g)* étoit un venin & le poil de la mouſtache un poiſon *(h)* ſûr pour les hommes &

(e) Les tigres de l'eſt de l'Aſie ſont d'une groſſeur & d'une légèreté ſurprenante ; ils ont ordinairement le poil d'un roux-fauve . . . . Ils rugiſſent comme les lions ; leur cri ſeul pénètre d'horreur. *Voyages de Coreal. Paris, 1722, tome I, page 173.*

(f) Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, page 602.*

(g) Hiſtoire Naturelle de Siam, par Gervaiſe. *Paris, 1688, page 36.*

(h) La Chine illuſtrée, par Kircher, traduction de Dalquier. *Amſt. 1670, pages 110 & 111.*

pour les animaux ; mais c'est assez du mal très-réel qu'il fait de son vivant, sans chercher encore des qualités imaginaires & des poisons dans sa dépouille ; d'autant que les Indiens mangent de sa chair & ne la trouvent, ni mal saine ni mauvaise ; & que si le poil de sa moustache pris en pillule, tue, c'est qu'étant dur & roide, une telle pillule fait dans l'estomac le même effet qu'un paquet de petites éguilles.





B. dir.

LE TIGRE.

LA PANTHÈRE, L'ONCE ET LE LÉOPARD.

POUR me faire mieux entendre, pour éviter le faux emploi des noms, détruire les équivoques & prévenir les doutes; j'obſerverai d'abord, qu'avec les tigres dont nous venons de donner l'hiſtoire, il ſe trouve encore dans l'ancien continent, c'eſt-à-dire, en Aſie & en Afrique, trois autres eſpèces d'animaux de ce genre, toutes trois différentes du tigre, & toutes trois différentes entr'elles. Ces trois eſpèces ſont la *Panthère*, l'*Once* & le *Léopard*, leſquelles non-ſeulement ont été priſes les unes pour les autres par les Naturaliſtes, mais même ont été confondues avec les eſpèces du même genre qui ſe ſont trouvées en Amérique. Je mets à part pour le moment préſent ces eſpèces que l'on a appelées indiſtinctement *tigres*, *panthères*, *léopards*, dans le nouveau monde, pour ne parler que de celles de l'ancien continent, & afin de

ne pas confondre les choſes, & d'expoſer plus nettement les objets qui y ſont relatifs.

La première eſpèce de ce genre & qui ſe trouve dans l'ancien continent, eſt la grande panthère que nous appellerons ſimplement *Panthère*, qui étoit connue des Grecs ſous le nom de *Pardalis*, des anciens Latins ſous celui de *Panthera*, enſuite ſous le nom de *Pardus*, & des Latins modernes ſous celui de *Leopardus*. Le corps de cet animal, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, a cinq ou ſix pieds de longueur en le meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, laquelle eſt longue de plus de deux pieds; ſa peau eſt pour le fond du poil d'un fauve plus ou moins foncé ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre ſous le ventre; elle eſt marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roſe; ces anneaux ſont bien ſéparés les uns des autres ſur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou pluſieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau; ces mêmes anneaux,

dont les uns ſont ovales & les autres circulaires ont ſouvent plus de trois pouces de diamètre, il n'y a que des taches pleines ſur la tête, ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les jambes.

La ſeconde eſpèce eſt la petite panthère d'Oppien *(a)*, à laquelle les Anciens n'ont pas donné de nom particulier; mais que les Voyageurs modernes ont appelé *Once*, du nom corrompu *Lynx* ou *Lunx*. Nous conſerverons à cet animal le nom d'*Once*, qui nous paroît bien appliqué, parce qu'en effet il a quelque rapport avec le lynx; il eſt beaucoup plus petit que la Panthère, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur, ce qui eſt à peu près la taille du lynx; il a le poil plus long que la panthère, la queue beaucoup plus longue, de trois pieds de longueur & quelquefois davantage, quoique le corps de l'once ſoit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la panthère, dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds & demi tout au plus; le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le

(a) Oppianus, *de venatione*, lib. III.

dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre, au lieu que le dos & les côtés du corps de la panthère ſont toujours d'un fauve plus ou moins foncé ; les taches ſont à peu près de la même forme & de la même grandeur dans l'une & dans l'autre.

La troiſième eſpèce, dont les Anciens ne font aucune mention, eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays méridionaux que les Anciens n'avoient pas découverts : nous l'appellerons *léopard*, qui eſt le nom qu'on a mal-à-propos appliqué à la grande panthère, & que nous emploierons, comme l'ont fait pluſieurs Voyageurs, pour déſigner l'animal du Sénégal, dont il eſt ici queſtion. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère, n'ayant guère plus de quatre pieds de longueur ; la queue a deux pieds ou deux pieds & demi ; le fond du poil, ſur le dos & ſur les côtés du corps, eſt d'une couleur fauve plus ou moins foncée, le deſſous du ventre eſt blanchâtre, les taches ſont en anneaux ou en roſe, mais ces anneaux ſont beaucoup plus petits que ceux de

a panthère ou de l'once, & la plupart ont composés de quatre ou cinq petites aches pleines : il y a aussi de ces taches leines disposées irrégulièrement.

Ces trois animaux sont, comme l'on roit, très-différens les uns des autres, & ont chacun de leur espèce : les marhands fourreurs appellent les peaux de a première espèce, *peaux de panthère ;* insi nous n'aurons pas changé ce nom uisqu'il est en usage; ils appellent celles le la seconde espèce, *peaux de tigres l'Afrique*, ce nom est équivoque & ous avons adopté celui d'*once ;* enfin, ls appellent improprement *peaux de tigre*, elles de l'animal que nous appelons ici *éopard*.

Oppien *(b)* connoissoit nos deux prenières espèces, c'est-à-dire, la panthère & l'once; il a dit le premier, qu'il y avoit leux espèces de panthère; les unes plus grandes & plus grosses, les autres plus etites, & cependant semblables par la orme du corps, par la variété & la disosition des taches, mais qui différoient ar la longueur de la queue que les

(b) Oppianus, *de venatione*, lib. III.

petites ont beaucoup plus longues que le
grandes. Les Arabes ont indiqué la grand
panthère par le nom *al Nemer* (*Nemer* e
retranchant l'article), & la petite par l
nom *al Phet* ou *al Fhed* (*Phet* ou *Fhe*
en retranchant l'article); ce dernier nom
quoiqu'un peu corrompu se reconno
dans celui de *Faadh*, qui est le nor
actuel de cet animal en Barbarie. « L
» Faadh, dit le D. Shaw *(c)*, ressemble a
» léopard (il veut dire la panthère), en c
» qu'il est tacheté comme lui; mais il e
» diffère à d'autres égards, il a la pea
» plus obscure & plus grossière, & n'e
pas si farouche. » Nous apprenons d'a
leurs par un passage d'Albert, commen
par Gesner *(d)*, que le *Phet* ou *Fhed* *(e*
des Arabes s'est appellé en Italien & dan
quelques autres langues de l'Europe
Leunza ou *Lonza*. On ne peut donc p

(c) Voyages de Shaw. *La Haye, 1743*, tome I
page 26. . . . . *Nota.* Qu'en Anglois l'*a* se pronon
comme *ai*, & que le Docteur Shaw en écriva
Faadh, prononçoit *Faidh*, ce qui approche enco
plus de *Fhed*.

(d) Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 825.

(e) *Alphed id est Leopardus minor.* Albertus.

doute

douter, en rapprochant ces indications, que la petite panthère d'Oppien, le *Phet* ou le *Phed* des Arabes, le *Faadh* de la Barbarie, l'*Onze* ou l'*Once* des Européens ne ſoient le même animal. Il y a grande apparence auſſi que c'eſt le *Pard* ou *Pardus* des Anciens, & la *Panthera* de Pline; puiſqu'il dit, que le fond *(f)* de ſon poil eſt blanc, au lieu que celui de la grande panthère eſt, comme nous l'avons dit, d'une couleur fauve plus ou moins foncée: d'ailleurs, il eſt très-probable que la petite panthère s'eſt appelée ſimplement *Pard* ou *Pardus*, & qu'on eſt venu enſuite à nommer la grande panthère, *Léopard* ou *Leopardus*, parce qu'on a imaginé que c'étoit une eſpèce métive qui s'étoit agrandie par le ſecours & le mélange de celle du lion; mais comme ce préjugé n'eſt nullement fondé, nous avons préféré le nom ancien & primitif de *Panthère*, au nom compoſé & plus nouveau, *Léopard*, que nous avons appliqué à un animal nouveau qui n'avoit encore que des noms équivoques.

(f) Pantheris in candido *breves macularum oculi.* Plin. *Hiſt. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

Ainsi, l'once diffère de la panthère ; en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi & d'une couleur grise ou blanchâtre, & le léopard diffère de la panthère & de l'once en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé avec des taches plus petites, & la plupart disposées par groupes, comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.

Pline *(g)*, & plusieurs autres après lui, ont écrit que dans les panthères, la femelle avoit la robe plus blanche que le mâle : cela pourroit être vrai de l'once; mais nous n'avons pas observé cette différence dans les panthères de la ménagerie de Versailles qui ont été dessinées vivantes; s'il y a donc quelque différence dans la couleur du poil entre le mâle & la femelle de la panthère, il faut que cette différence ne soit pas bien constante ni bien sensible. On trouve à la vérité des nuances plus ou moins fortes dans plusieurs peaux de ces animaux que nous

(g) Plinii, *Hist. Nat.* lib. VIII, cap. XVII.

ıvons comparées ; mais nous croyons ןue cela dépend plutôt de la différence łe l'âge ou du climat que de celle des exes.

Les animaux que M.[rs] de l'Académie les Sciences ont décrits *(h)*, & disséqués ous le nom de *Tigres*, & l'animal décrit ›ar Caïus dans Gesner *(i)*, sous le nom l'*Uncia*, sont de même espèce que ıotre léopard ; on ne peut en douter, n comparant la figure & la description ue nous en donnons ici avec celles de ͻaïus & celles de M. Perrault : il dit à la érité que les animaux décrits & disséqués ar M.[rs] de l'Académie des Sciences, sous : nom de *Tigres*, ne sont pas l'once de ͻaïus *(k)*, les seules raisons qu'il en donne,

(h) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, ırtie *III*, *page 3*.

(i) Gesner, *Hist. quadrup.* page 825.

(k) Nous observerons que les éditeurs de la troi-:me partie des Mémoires pour servir à l'Histoire :s animaux, ont laissé passer dans l'impression une ute qu'il est d'autant plus nécessaire de corriger, ı'elle est plus répétée. On a écrit par-tout *Ours* au :u d'*Once* ; il est dit, *page 5*, *ligne 28*, l'ours décrit ır Caïus dans Gesner. — *Page 8*, l'ours que aïus a décrit. — *Page 18*, *ligne 11*, l'ours & le

ſont, que celui-ci eſt plus petit & qu'il n'a pas le deſſous du corps blanc : cependant, ſi M. Perrault eût comparé la deſcription entière de Caïus avec les ſujets qu'il avoit ſous les yeux, je ſuis perſuadé qu'il auroit reconnu qu'ils ne différoient en rien de l'once de Caïus. Comme il pourroit reſter ſur cela des doutes, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de rapporter ici les parties eſſentielles de cette deſcription de Caïus, qui, quoique faite ſur un animal mort, me paroît fort exacte *(l)*. On y obſervera, que Caïus

léopard. — *Page 18*, deſcription très-exacte qu'il donnée d'un Ours. Il eſt évident qu'il faut ſubſtitu dans ces quatre endroits le mot *Once* à celui d'*Our.* puiſque l'animal dont il eſt queſtion, a été déc par Caïus ſous le nom d'*Uncia* dans Geſner. *Hi quadrup. page 825.*

(l) Uncia fera eſt ſæviſſima, canis villatici magn tudine, facie & aure Leonina : corpore, cauda, pede ungue felis, aſpectu truci : dente tam robuſto & acut ut vel ligna dividat : ungue ita pollet, ut eodem cont nitentes in adverſum, retineat : colore per ſumma corpo palleſcentis ochræ, per ima cineris, aſperſo undique m cula nigra & frequenti ; cauda reliquo corpore aliquan obſcuriori & grandiori macula. Auris intus pallet ſi nigro, foris nigricat ſine pallore, ſi unam flavam obſcuram maculam è medio eximas . . . . Reliquum cap

ſans donner préciſément la longueur du corps de l'animal qu'il décrit, dit qu'il eſt plus grand qu'un chien de berger & auſſi gros qu'un dogue, quoique plus bas de jambes ; je ne vois donc pas

totum eſt maculoſum frequentiſſima macula nigra, (ut & reliquum corpus) niſi ea parte quæ inter naſum & oculum eſt, qua nullæ ſunt, niſi utrinque duæ, & eæ parvæ : quemadmodum & ceteræ omnes in extremis & imis partibus, reliquis ſunt minores : maculæ in ſummis quidem crurum partibus & in cauda, nigriores ſunt & ſingulares, per latera vero compoſitæ, quaſi ſingulæ maculæ ex quatuor fierent. *Ordo nullus eſt in maculis niſi in labro* ſuperiori, ubi ordines quinque ſunt. *In primo & ſuperiori duæ diſcretæ : in ſecundo ſex conjunctæ, ut lineæ eſſe videantur. Hi duo ordines liberi ſunt, nec inter ſe commiſti. In tertio ordine octo conjunctæ ſunt, ſed cum quarto ubi finit commiſcentur...... Naſus nigreſcit, linea per longitudinem perque ſummam tantum ſuperficiem inducta leniter ; oculi glauci ſunt...... vivit ex carne : fœmina mare crudelior eſt & minor, utriuſque ſexus una ad nos* ex Mauritania eſt advecta nave. Naſcuntur in Libya. *Si quod illis coeundi ſtatum tempus eſt, hic menſis junius eſt : nam hoc mas fœminam ſupervenit..... Iſta animalia tam ferocia ſunt, ut cuſtos cum primo vellet de loco in locum movere, cogebatur fuſte in caput acto (ut aiunt) ſemi-mortua reddere..... Quod ſcribunt eſſe cane longius, id mihi non videtur : nam ſunt apud nos multi canes villatici, qui longitudine æquent : pecuario tamen & major eſt & longior, ut & villatico humilior.* Caïus *apud* Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 825 & 826.

pourquoi M. Perrault dit que l'once de Caïus étoit bien plus petit que les tigres diſſéqués par M.rs de l'Académie des Sciences. Ces tigres n'avoient que quatre pieds de longueur en les meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue ; le léopard que nous décrivons ici, & qui eſt certainement le même animal que les tigres de M. Perrault, n'a auſſi qu'environ quatre pieds, & ſi l'on meſure un dogue, ſurtout un dogue de forte race, on trouvera qu'il excède ſouvent ces dimenſions. Ainſi, les tigres décrits par M.rs de l'Académie des Sciences ne différoient pas aſſez de l'*Uncia* de Caïus par la grandeur, pour que M. Perrault fût fondé à conclure de cette ſeule différence, que ce ne pouvoit être le même animal. La ſeconde diſconvenance, c'eſt celle de la couleur du poil ſur le ventre ; M. Perrault dit qu'il eſt blanc, & Caïus qu'il eſt cendré, c'eſt-à-dire, blanchâtre : ainſi ces deux caractères, par leſquels M. Perrault a jugé que les tigres diſſéqués par M.rs de l'Académie, n'étoient pas l'once de Caïus, auroient dû le porter

à prononcer le contraire, ſur-tout s'il eût fait attention que tout le reſte de la deſcription s'accorde parfaitement. On ne peut donc pas ſe refuſer à regarder les tigres de M.rs de l'Académie, l'*Uncia* de Caïus, & notre *Léopard*, comme le même animal, & je ne conçois pas pourquoi quelques-uns de nos Naturaliſtes ont pris ces tigres de M. Perrault, pour des animaux d'Amérique, & les ont confondus avec le jaguar.

Nous nous croyons donc certains que les tigres de M. Perrault, l'*uncia* de Caïus & notre léopard, ſont le même animal : nous nous croyons également aſſurés que notre panthère eſt le même animal que la panthère des Anciens ; elle en diffère à la vérité par la grandeur, mais elle lui reſſemble par tous les autres caractères ; & comme nous l'avons déjà dit, pluſieurs fois, on ne doit pas être étonné qu'un animal élevé dans une ménagerie ne prenne pas ſon accroiſſement entier, & qu'il reſte au-deſſous des dimenſions de la Nature. Cette différence de grandeur nous a tenu nous-mêmes aſſez long-temps dans la perplexité ; mais après l'examen

le plus long, & nous pouvons dire le plus ſcrupuleux, après la comparaiſon exacte & immédiate des grandes peaux de la panthère, qui ſe trouvent chez les Fourreurs avec celle de notre panthère, il ne nous a plus été permis de douter, & nous avons vu clairement que ce n'étoient pas des animaux différens. La panthère que nous décrivons ici & deux autres de la même eſpèce, qui étoient en même temps à la ménagerie du Roi, ſont venues de la Barbarie : la régence d'Alger fit préſent à Sa Majeſté des deux premières, il y a dix ou douze ans ; la troiſième a été achetée pour le Roi, d'un Juif d'Alger.

Une autre obſervation que nous ne pouvons nous diſpenſer de faire, c'eſt que des trois animaux dont nous donnons ici la deſcription ſous les noms de *Panthère*, d'*Once* & de *Léopard*, aucun ne peut ſe rapporter à l'animal que les Naturaliſtes ont indiqué par le nom de *pardus* ou de *leopardus*. Le *pardus* de M. Linnæus & le léopard de M. Briſſon, qui paroiſſent être le même animal, ſont déſignés par les phraſes ſuivantes :

Pardus, felis caudâ elongatâ, corporis maculis superioribus orbiculatis, inferioribus, virgatis. Syst. nat. edit. x, pag. 41.... Le léopard, *Felis ex albo flavicans, maculis nigris in dorso orbiculatis, in ventre longis, variegata.* Regn. anim. pag. 272. Ce caractère des taches longues sur le ventre, ou alongées en forme de verges sur les parties inférieures du corps, n'appartient ni à la panthère, ni à l'once, ni au léopard, desquels il est ici question. Cependant il paroît que c'est de la panthère des Anciens; du *panthera, pardalis, pardus, leopardus* de Gesner; du *pardus, panthera* de Prosper Alpini; du *panthera, varia, Affricana* de Pline; de la panthère, en un mot, qui se trouve en Afrique *(m)* & aux Indes orientales que ces Auteurs ont entendu parler, & qu'ils ont désignée par les phrases que nous venons de citer. Or, je le répète, aucun des trois animaux que nous décrivons ici, quoique tous trois d'espèce différente, n'ont ce caractère de taches longues & en forme de verges sur les parties inférieures, & en même temps nous pouvons assurer par

(m) Brisson, *Regn. animal*, page 273.

les recherches que nous avons faites ; que ces trois espèces & peut-être une quatrième dont nous parlerons dans la suite, & qui n'a pas plus que les trois premières, ce caractère des taches longues sur le ventre, sont les seules de ce genre qui se trouvent en Asie & en Afrique ; en sorte, que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme douteux ce caractère, qui fait le fondement des phrases indicatives de ces Nomenclateurs. C'est tout le contraire dans ces trois animaux, & peut-être dans tous ceux du même genre ; car non-seulement ceux de l'Afrique & de l'Asie, mais ceux même de l'Amérique, lorsqu'ils ont des taches longues en forme de verges ou des traînées, les ont toujours sur les parties supérieures du corps, sur le garrot, sur le cou, sur le dos & jamais sur les parties inférieures.

Nous remarquerons encore, que l'animal dont on a donné la description dans la troisième partie des Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, sous le nom de *panthère (n)*, est un animal

(n) Mém. pour servir à l'hist. des anim. *part. III, p. 3.*

différent de la panthère, de l'once & du léopard, dont nous traitons ici.

Enfin nous obſerverons qu'il ne faut pas confondre, en liſant les Anciens, le *panther* avec la *panthère*. La panthère eſt l'animal dont il eſt ici queſtion; le panther du Scholiaſte d'Homère & des autres Auteurs, eſt une eſpèce de loup timide que nous croyons être le chacal; comme nous l'expliquerons lorſque nous donnerons l'hiſtoire de cet animal : au reſte le mot *pardalis*, eſt l'ancien nom grec de la panthère, il ſe donnoit indiſtinctement au mâle & à la femelle. Le mot *pardus* eſt moins ancien, Lucain & Pline, ſont les premiers qui l'aient employé, celui de *leopardus*, eſt encore plus nouveau, puiſqu'il paroît que c'eſt Jule Capitolin qui s'en eſt ſervi le premier ou l'un des premiers : & à l'égard du nom même de *panthera*, c'eſt un mot que les anciens Latins ont dérivé du grec, mais que les Grecs n'ont jamais employé.

Après avoir diſſipé, autant qu'il eſt en nous, les ténèbres dont la nomenclature ne ceſſe d'obſcurcir la Nature;

après avoir expoſé, pour prévenir toute équivoque, les figures exactes des trois animaux dont nous traitons ici ; paſſons à ce qui les concerne chacun en particulier.

La panthère que nous avons vue vivante, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens bruſques, & les cris ſemblables à celui d'un dogue en colère ; elle a même la voix plus forte & plus rauque que le chien irrité, elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, ſemée de taches noires arrondies en anneaux, ou réunies en forme de roſes, le poil court, la queue marquée de grandes taches noires au-deſſus & d'anneaux noirs & blancs vers l'extrémité. La panthère eſt de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

Les relations des Voyageurs s'accordent avec les témoignages des Anciens au ſujet de la grande & de la petite panthère, c'eſt-à-dire, de notre panthère & de notre once. Il paroît qu'il exiſte

aujourd'hui, comme du temps d'Oppien, dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer méditerranée, & dans les parties de l'Aſie, qui étoient connues des Anciens, deux eſpèces de panthères, la plus grande a été appelée *panthère* ou *léopard* & la plus petite *once*, par la plupart des Voyageurs. Ils conviennent tous que l'once s'apprivoiſe aiſément, qu'on le dreſſe à la chaſſe *(o)*, & qu'on s'en ſert à

(o) Les Perſans ont une certaine bête appelée *Once*, qui a la peau tachetée comme un tigre, mais qui eſt fort douce & fort privée. Un Cavalier la porte en trouſſe à cheval, & ayant aperçu la gazelle, il fait deſcendre l'once, qui eſt ſi légère qu'en trois ſauts elle ſaute au cou de la gazelle, quoiqu'elle coure d'une vîteſſe incroyable. La gazelle eſt une eſpèce de petit chevreuil, dont le pays eſt rempli; l'once l'étrangle auſſitôt avec ſes dents aiguës; mais ſi par malheur elle manque ſon coup & que la gazelle lui échappe, elle demeure ſur la place honteuſe & confuſe, & dans ce moment un enfant la pourroit prendre ſans qu'elle ſe défendît. *Voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome II, page 26*..... Pour les grandes chaſſes on ſe ſert de bêtes feroces dreſſées à chaſſer, lions, léopards, tigres, panthères, onces; les Perſans appellent ces dernières bêtes *Youzze*. Elles ne font point de mal aux hommes; un Cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, & ſe tient ſur la route des bêtes qu'on relance & qu'on

cet usage en Perse & dans plusieurs autres provinces de l'Asie ; qu'il y a des onces assez petits pour qu'un Cavalier puisse les porter en croupe, qu'ils sont assez doux pour se laisser manier & caresser avec la

lui fait passer devant elle le plus près qu'on peut ; quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal, & lui tourne la tête du côté de la bête relancée ; s'il l'aperçoit, il fait un cri, s'élance à grands sauts, se jette dessus la bête & la terrasse ; s'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire, & pour le consoler on le caresse... J'ai vu cette sorte de chasse en Hircanie, l'an 1666 ...... Il y a de ces bêtes dressées qui font la chasse finement, se traînant sur le ventre le long des haies & des buissons jusqu'à ce qu'elles soient proches de la proie, & alors elles s'élancent dessus. *Voyages de Charain en Perse, &c. Amsterdam, 1711, tome II, pages 32 & 33* ; Voyez aussi le *Voyage autour du monde de Gemelli Careri. Paris, 1619, tome II, pages 96 & 212*, où cependant l'auteur paroît avoir emprunté plusieurs choses de Chardin ...... *Quo tempore perveni Alexandriam duos pardos... Vidi apud Antonium Calepium .... Usque adeò cicures erant & mansueti, ut semper in lectulis decumbentes dormiebant .... Carne eos nutriebat : sæpe à nobis cum pardo ibatur ad venandas gazellas, & pugnam inter ipsos pulcherrimam quæ fiebat admirabamur, præsertim gazellæ artificium cum pardo cornibus durissimis armatæ pugnando, sed eam tam multo fatigatam atque ex pugna admodum defessam interimebat. Cairi postea vidimus quandam mulierem quinque catulos recentes à panthera effusos, ex*

main. La panthère paroît être d'une nature plus fière & moins flexible ; on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise, jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, & lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse *(p)* il faut beaucoup de soins pour

Arabe coemisse eosque ut feles aluisse .... Erant omnino visu pulcherrimi, albicabant colore maculis parvis rotundis toto corpore evariati .... Parum quidem differentiæ inter pardum quidem & pantheram observavimus intercedere, panthera quidem major & toto corpore est & capite atque multo ferocior. Prosp. Alpin. *Hist. Ægypt.* part. I, Lugd Bat. 1735, pag. 238 .... *Accepi à quodam oculato teste in aula regis Galliarum, leopardos duorum generum ali ; magnitudine tantum differentes, majores vituli corpulentia esse, humiliores, oblongiores ; alteros minores ad canis molem accedere, & unum ex minoribus aliquando ad spectaculum regi exhibendum, à bestiario aut venatore, equo insidente à tergo super stragulo aut pulvino vehi, alligatum catena & lepore objecto dimitti quem ille saltibus aliquot bene magnis assecutus jugulet.* Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 831..... Émanuel, roi de Portugal, envoya à Léon X, une panthère dressée à la chasse. *Histoire des conquêtes des Portugais, par le P. Lafiteau Paris, 1733 ; tome I, page 525.* Cette panthère étoit une once, car l'auteur dit aussi qu'on se sert en Perse de l'once ou panthère pour chasser les gazelles ; qu'on fait venir ces animaux d'Arabie, & qu'ils sont assez privés pour qu'on puisse les porter en croupe à cheval.

(p) *Tigres ex Ethiopia in Ægyptum convectas vidimus, etsi nullo modo cicuratæ hæ mansuefiant, neque*

la dresser, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mène sur une charrette enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre

unquam ferinam naturam relinquant; sunt leænis quam similes & forma & colore albicante, rotundis maculis fulvescentibus evariatæ sed leænis longe majores sunt. Prosp. Alpin. *Hist. Ægypt. pag. 237*..... Quand on a découvert quelques gazelles, on tâche de les faire apercevoir au léopard, que l'on tient enchaîné sur une petite charrette; cet animal rusé ne se met pas incontinent à courir après, comme on pourroit l'imaginer, mais il s'en va tournant, se cachant & se courbant pour les approcher de près & les surprendre; & comme il est capable de faire cinq ou six sauts ou bonds d'une vîtesse incroyable, quand il se sent à portée, il s'élance dessus, les étrangle & se soûle de leur sang, du cœur & de leur foie; & s'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il en demeure là; aussi seroit-ce en vain qu'il prétendroit de les prendre à la course, parce qu'elles courent bien mieux & plus long-temps que lui : le maître ou gouverneur vient ensuite bien doucement autour de lui, le flattant & lui jetant des morceaux de chair, & en l'amusant ainsi, il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux, l'enchaîne & le remet sur la charrette. *Voyage de Bernier dans le Mogol. Amsterdam, 1710, tome II, page 243 & suivantes.* Il paroît que c'est de la grande panthère dont il s'agit ici, parce qu'on n'est pas obligé de prendre tant de précautions avec l'once.

ſauts, la terraſſe & l'étrangle : mais ſi elle manque ſon coup, elle devient furieuſe & ſe jette quelquefois ſur ſon maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, dont il lui en jette un pour calmer ſa fureur.

Au reſte, l'eſpèce de l'once paroît être plus nombreuſe & plus répandue que celle de la panthère ; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie & dans toutes les parties méridionales de l'Aſie, à l'exception peut-être de l'Égypte *(q)* ; elle s'eſt même étendue juſqu'à la Chine, où on l'appelle *Hinen-pao (r)*.

Ce qui fait qu'on ſe ſert de l'once pour la chaſſe dans les climats chauds de

(q) Il n'y a point de lions, ni de tigres, ni de léopards en Égypte. *Deſcription de l'Égypte, par Maſcrier. La Haye, 1740, tome II, page 125.*

(r) Hinen-pao. C'eſt une eſpèce de léopard ou de panthère que l'on voit dans la province de Pekin ; il n'eſt pas ſi féroce que les tigres ordinaires. Les Chinois en font grand cas. *Relation de la Chine, par Thévenot. Paris, 1696, page 19.*

l'Asie, c'est que les chiens y sont très-rares *(s)*; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, & encore perdent-ils en peu de temps leur voix & leur instinct; d'ailleurs ni la panthère, ni l'once, ni le léopard ne peuvent souffrir les chiens, ils semblent les chercher & les attaquer de préférence sur toutes les autres bêtes *(t)*. En Europe, nos chiens de chasse n'ont pas d'autres ennemis que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de panthères, de léopards & d'onces, qui tous sont plus forts & plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'once n'a pas l'odorat aussi fin que le chien, il ne suit pas les bêtes à la

(s) Comme les Maures, à Surate & sur les côtes de Malabar, n'ont point de chiens pour chasser les gazelles & les daims, ils tâchent de suppléer à ce défaut par le moyen des léopards apprivoisés qu'ils dressent à cet exercice. Ces animaux se jettent adroitement sur la proie, & quand ils l'ont attrapée ils ne la quittent point & s'y tiennent fermement attachés. *Voyage de Jean Ovington. Paris, 1725, tome I, p. 278.*

(t) Les léopards sont ennemis mortels des chiens, & ils en dévorent autant qu'ils peuvent en rencontrer. *Voyage de le Maire, 1695, page 99.*

piste, il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie; il ne chasse qu'à vue, & ne fait, pour ainsi dire, que s'élancer & se jeter sur le gibier; il saute si légèrement, qu'il franchit aisément un fossé ou une muraille de plusieurs pieds; souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage & se laisse tomber dessus, cette manière d'attraper la proie est commune à la panthère, au léopard & à l'once.

Le léopard *(u)* a les mêmes mœurs &

(u) Le léopard de Guinée est d'ordinaire de la hauteur & de la grosseur d'un gros chien de boucher; il est féroce, sauvage & incapable d'être apprivoisé; il se jette avec furie sur toutes sortes d'animaux, même sur les hommes, ce que ne font pas les lions & les tigres de cette côte de Guinée, à moins qu'ils ne soient extrêmement pressés de la faim. Il a quelque chose du lion & quelque chose du grand chat sauvage; sa peau est toute mouchetée de taches rondes, noires de différentes teintes sur un fond grisâtre; il a la tête médiocrement grosse, le museau court, la gueule large, bien armée de dents dont les femmes du pays se font des colliers. Il a la langue pour le moins aussi rude que celle du lion. Ses yeux sont vifs & dans un mouvement continuel, son regard cruel; il ne respire que le carnage: ses oreilles rondes & assez courtes sont toujours droites; il a le cou gros & court, les cuisses épaisses, les pieds larges, cinq doigts

le même naturel que la panthère, & je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'once; ni que les Nègres du Sénégal ou de Guinée, où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. Communément, il est plus grand que l'once & plus petit que la panthère; il a la queue plus courte que l'once, quoiqu'elle soit longue de deux pieds ou deux pieds & demi.

à ceux de devant, & quatre à ceux de derrière, les uns & les autres armés de griffes fortes, aiguës & tranchantes; il les ferme comme les doigts de la main, & lâche rarement sa proie qu'il déchire avec les ongles autant qu'avec les dents : quoiqu'il soit fort carnassier & qu'il mange beaucoup, il est toujours maigre; il peuple beaucoup, mais il a pour ennemi le tigre, qui étant plus fort & plus alerte en détruit un grand nombre. Les Nègres prennent le tigre, le léopard, le lion dans des fosses profondes recouvertes de roseaux & d'un peu de terre sur laquelle ils mettent quelques bêtes mortes pour appât. *Voyages de Desmarchais, tome I, page 202* . . . . . Le tigre du Sénégal est plus furieux que le lion; sa hauteur & sa longueur est presque comme celle d'un levrier : il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Les Nègres le tuent avec leurs zagayes & leurs flèches, afin d'en avoir la peau : quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend tant qu'il a un reste de vie, & il en tue toujours quelques-uns. *Voyage de le Maire. Paris, 1665, page 99.*

Ce léopard du Sénégal ou de Guinée, auquel nous avons appliqué particulièrement le nom de *léopard*, est probablement l'animal que l'on appelle à Congo *engoi (x)* ; c'est peut-être aussi l'*antamba* de Madagascar *(y)*; nous rapportons ces noms, parce qu'il seroit utile pour la connoissance des animaux, qu'on eût la liste de leurs noms dans les langues des pays qu'ils habitent.

L'espèce du léopard paroît être sujette à plus de variétés que celle de la panthère & de l'once : nous avons vu un grand nombre de peaux de ce léopard qui ne laissent pas de différer les unes des autres, soit par les nuances du fond du poil, soit par celle des taches dont les anneaux

(x) Les tigres de Congo s'appellent *Engoi*, dans le pays. *Voyage de François Drack. Paris, 1641, page 105* . . . . . Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes. *Amst. 1702, tome IV, page 326.*

(y) L'antamba de Madagascar est une bête grande comme un chien, qui a la tête ronde ; & au rapport des Nègres, elle a la ressemblance d'un léopard : elle dévore les hommes & le bétail, & ne se trouve que dans les endroits les plus déserts de l'île. *Voyage de Madagascar, par Flaccourt. Paris, 1661, tome I, page 154.*

ou roſes ſont plus marqués & plus terminés dans les unes que dans les autres ; mais ces anneaux ſont toujours de beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once. Dans toutes les peaux du léopard, les taches ſont chacune à peu près de la même grandeur, de la même figure, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles diffèrent, étant moins fortement exprimées dans les unes de ces peaux & beaucoup plus fortement dans les autres. La couleur du fond du poil ne diffère qu'en ce qu'elles ſont d'un fauve plus ou moins foncé ; mais comme toutes ces peaux ſont à très-peu près de la même grandeur, tant pour le corps que pour la queue, il eſt très-vraiſemblable qu'elles appartiennent toutes à la même eſpèce d'animal, & non pas à des animaux d'eſpèce différente.

La panthère, l'once & le léopard n'habitent que l'Afrique & les climats les plus chauds de l'Aſie ; ils ne ſe ſont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées. Ariſtote parle de la panthère comme d'un animal de l'Afrique & de l'Aſie, & il dit expreſ-

ſément qu'il n'y en a point en Europe. Ainſi ces animaux, qui ſont, pour ainſi dire, confinés dans la zone torride de l'ancien continent, n'ont pu paſſer dans le nouveau par les terres du Nord, & l'on verra par la deſcription que nous allons donner des animaux de ce genre qui ſe trouvent en Amérique, que ce ſont des eſpèces différentes que l'on n'auroit pas dû confondre avec celles de l'Afrique & de l'Aſie, comme l'ont fait la plupart des Auteurs qui ont écrit la nomenclature.

Ces animaux en général ſe plaiſent dans les forêts touffues, & fréquentent ſouvent les bords des fleuves & les environs des habitations iſolées, où ils cherchent à ſurprendre les animaux domeſtiques & les bêtes ſauvages qui viennent chercher les eaux. Ils ſe jettent rarement ſur les hommes, quand même ils ſeroient provoqués; ils grimpent aiſément ſur les arbres, où ils ſuivent les chats ſauvages & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils ſoient ordinairement fort maigres, les Voyageurs

prétendent que leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger; les Indiens & les Nègres la trouvent bonne, mais il eſt vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme ſi c'étoit un mets délicieux : à l'égard de leurs peaux, elles ſont toutes précieuſes & font de très-belles fourrures; la plus belle & la plus chère, eſt celle du léopard; une ſeule de ces peaux coûte huit ou dix louis lorſque le fauve en eſt vif & brillant & que les taches en ſont bien noires & bien terminées.

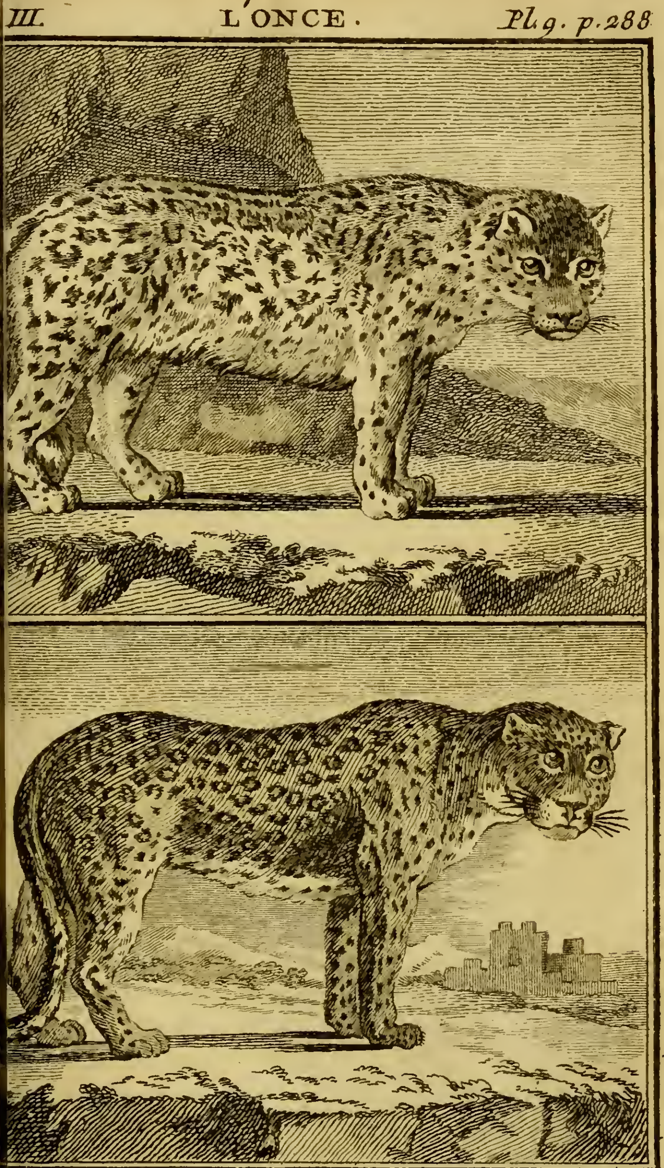


LE JAGUAR.



B. dir.

LA PANTHÈRE FEMELLE.



LE LÉOPARD.

LE JAGUAR (a).

LE Jaguar reſſemble à l'Once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont ſa robe eſt ſemée, & même par le naturel ; il eſt moins fier & moins féroce que le léopard & la panthère. Il a le fond du poil d'un

(a) Le *Jaguar* ou *Jaguara*, nom de cet animal au Breſil, que nous avons adopte pour le diſtinguer du tigre, de la panthère, de l'once & du léopard avec leſquels on l'a ſouvent confondu : les premiers hiſtoriens du nouveau monde appeloient cet animal *Janou-are* ou *Janouar* ; ce ſont Piſon & Marcgrave qui, les premiers, ont écrit *Jaguara* au lieu de *Janouara*. Les Mexicains l'appeloient *Tlatlauhqui occlotl*, ſelon Hernandès, *page 498*. Les Portugais l'ont appelé *Onça*, parce qu'en effet il reſſemble à l'once à quelques égards.

Jaguara. Piſon. *Hiſt. Nat.* pag. 103.

Jaguara Braſilienſibus. Marcgravius, *Hiſt. Braſil.* pag. 235.

Pardus an lynx Braſilienſis jaguara dicta Marcgravii. Ray. *Synopſ. quadrup.* pag. 168.

Tigris Americana Jaguara Braſilienſis. Klein, *de quadrup.* pag. 80.

Tigre de la Guiane. *Voyage de Deſmarchais, tome III, page 299.*

beau fauve comme le léopard, & non pas gris comme l'once; il a la queue plus courte que l'un & l'autre, le poil plus long que la panthère & plus court que l'once; il l'a crêpé lorsqu'il est jeune, & lisse lorsqu'il devient adulte. Nous n'avons pas vu cet animal vivant, mais on nous l'a envoyé bien entier & bien conservé dans une liqueur préparée, & c'est sur ce sujet que nous en avons fait le dessin & la description : il avoit été pris tout petit, & élevé dans la maison jusqu'à l'âge de deux ans, qu'on le fit tuer pour nous l'envoyer *(b)*; il n'avoit

(b) Cet animal nous a été envoyé sous le nom de *Chat-tigre*, par M. Pagès Médecin du Roi au cap, dans l'ile Saint-Domingue. Il me marque, par la lettre qui étoit jointe à cet envoi, que cet animal étoit arrivé à Saint-Domingue par un vaisseau Espagnol qui l'avoit amené de la grande terre où il est très-commun : il ajoute qu'il avoit deux ans quand il l'a fait tuer, qu'il n'étoit pas si gros, & qu'il s'est renflé dans l'esprit de tafia; qu'il buvoit, mangeoit & faisoit le même cri qu'un chat qui n'est pas privé; qu'il miauloit, & qu'il mangeoit plus volontiers encore le poisson que la viande. Pison & Marcgrave disent de même que les jaguars du Bresil aiment beaucoup le poisson. Le nom de *Chat-tigre* que lui donne M. Pagès, ne nous a pas empêchés de le reconnoître pour le jaguar, parce que ce nom du Bresil n'est

donc pas encore acquis toute l'étendue de ses dimensions naturelles ; mais il n'en est pas moins évident par la seule inspection de cet animal, âgé de deux ans, qu'il est à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, lorsqu'il a pris son accroissement entier. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel, c'est en un mot le tigre du nouveau monde, dans lequel la Nature semble avoir rapetissé tous les genres d'animaux quadrupèdes. Le jaguar vit de proie comme le tigre, mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé, & même lorsqu'il est repu, il perd tout courage & toute vivacité, un chien seul suffit pour lui donner la chasse ; il se ressent en tout de l'indolence du climat ; il n'est léger, agile,

pas en usage parmi les François des Colonies, & qu'ils appellent indistinctement *Chats-tigres* les chat-pards & les tigres. Le chat-tigre, dit Dampier, *tome III, page 306*, qui est très-commun dans la baie de Campèche, a les jambes courtes & le corps ramassé comme un mâtin ; mais par la tête, le poil & la manière de guetter sa proie, il ressemble au tigre.

alerte que quand la faim le preſſe *(c)*. Les Sauvages, naturellement poltrons, ne laiſſent pas de redouter ſa rencontre ; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence, que quand il les trouve endormis avec des Européens, il reſpecte ceux-ci, & ne ſe jette que ſur eux *(d)*.

(c) Il y a des tigres au Breſil, leſquels étant agités par la rage de famine, ſont courageux, mais étant repus deviennent ſi lâches qu'ils s'adonnent incontinent à fuir de peur des chiens. *Deſcription des Indes orientales, par Herrera. Amſt. 1722, page 252.* — Il y a une grande quantité de tigres au Breſil, que la faim rend très-légers & très à craindre ; mais étant raſſaſiés, ce qui eſt admirable, ils ſont ſi poltrons & ſi peſans que le moindre chien de berger leur donne la fuite. *Hiſtoire des Indes par Maffée. Paris, 1665, page 69.* — Il y a des tigres autour de Porto-bello, dont les environs ſont aſſez déſerts, apparemment que ce ſont des tigres de petite eſpèce, puiſqu'un homme ſeul en vient à bout avec une lance ou une autre arme blanche, & lui coupe les pattes l'une après l'autre quand l'animal ſe dreſſe pour l'attaquer. *Voyage de Don Juan & Don Antoine de Ulloa. Extrait de la Bibliothèque raiſonnée, tome XLIV, page 413.*

(d) J'ai ouï quelquefois conter que ces tigres étoient animés contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloient point les Eſpagnols, ou bien peu ; qu'ils alloient quelquefois prendre ou choiſir un Indien endormi au milieu des

On conte la même chose du léopard *(e)*, on dit qu'il préfère les hommes noirs aux blancs, qu'il semble les connoître à l'odeur, & qu'il les choisit la nuit comme le jour.

Les Auteurs qui ont écrit l'histoire du nouveau monde, ont presque tous fait mention de cet animal; les uns sous le nom de *tigre* ou de *léopard*, les autres sous les noms propres qu'il portoit au Bresil, au Mexique, &c. Les premiers qui en aient donné une description détaillée, sont Pison & Marcgrave; ils l'ont appelé *jaguara* au lieu de *janouara*, qui étoit son nom en langue Brasilienne *(f)*, ils

Espagnols, & qu'ils l'emportoient. *Histoire Naturelle des Indes, par Joseph Acosta. Paris, 1600, page 190.*

(e) La province de Bamba au royaume de Congo a des tigres qui n'attaquent jamais les hommes blancs; mais qui se ruent souvent sur les noirs, tellement que quelquefois trouvant deux hommes, l'un blanc, & l'autre noir qui dorment l'un près de l'autre, ces animaux vont de furie contre le noir sans offenser le blanc en aucune sorte. *Voyage autour du monde, par Drack. Paris, 1641, page 105.*

(f) Il y a au Bresil une bête ravissante que les Sauvages appellent *Janou-ara*, laquelle est presque aussi haute de jambes qu'un lévrier, mais ayant de grands

ont aussi indiqué un autre animal du même genre & peut-être de la même espèce sous le nom de *jaguarete*. Nous l'avons distingué du jaguar dans notre énumération, comme l'ont fait ces deux Auteurs, parce qu'il y a quelque apparence que ce peuvent être des animaux d'espèce différente; cependant comme nous n'avons vu que l'un de ces deux animaux, nous ne pouvons pas décider si ce sont en effet deux espèces distinctes, ou si ce n'est qu'une variété de la même espèce. Pison & Marcgrave disent que le jaguarète diffère du jaguar en ce qu'il a le poil court, plus lustré & d'une couleur toute différente, étant noir, semé de taches encore plus noires. Mais au reste, il ressemble si fort au jaguar

poils autour du menton, (il entend les poils de la moustache) la peau fort belle & bigarée comme celle d'un once, elle lui ressemble aussi bien fort en tout le reste. *Voyage par Jean de Lery. Paris, 1578, page 162.* — Le Janouar est une espèce d'once grande comme un dogue d'Angleterre, ayant la peau fort riche & toute marquetée. *Mission des Capucins, par le Père d'Abbeville. Paris, 1614, page 251.* — Le janoura du Bresil ne vit que de proie; il est de la taille d'un levrier, il a la peau tachetée. *Voyage de Coréal, tome I, page 173.*

par la forme du corps, par le naturel & par les habitudes, qu'il ſe pourroit que ce ne fût qu'une variété de la même eſpèce ; d'autant plus qu'on a dû remarquer, par le témoignage même de Piſon, que dans le jaguar, la couleur du fond du poil & celle des taches dont il eſt marqué, varient dans les différens individus de cette même eſpèce. Il dit que les uns ſont marqués de taches noires, & les autres de taches rouſſes ou jaunes; & à l'égard de la différence totale de la couleur, c'eſt-à-dire, du blanc, du gris, ou du fauve au noir, on la trouve dans pluſieurs autres eſpèces d'animaux, il y a des loups noirs, des renards noirs, des écureuils noirs, &c. Et ſi ces variations de la Nature ſont plus rares dans les animaux ſauvages que dans les animaux domeſtiques, c'eſt que le nombre des haſards, qui peuvent les produire, eſt moins grand dans les premiers, dont la vie étant plus uniforme, la nourriture moins variée, la liberté plus grande que dans les derniers, leur nature doit être plus conſtante, c'eſt-à-dire, moins ſujette aux changemens & à ces variations

qu'on doit regarder comme accidentelles, quand elles ne tombent que ſur la couleur du poil.

Le jaguar ſe trouve au Breſil, au Paraguay *(g)*, au Tucumam *(h)*, à la Guiane *(i)*, au pays des Amazones *(k)*, au Mexique *(l)*, & dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique ; il eſt cependant plus rare à Cayenne que le couguar, qu'ils ont appelé *tigre rouge* ; & le jaguar eſt maintenant moins commun au Breſil, qui paroît être ſon pays natal, qu'il ne

(g) Hiſtoire du Paraguay, par le Père Charlevoix, *tome I, pages 31 & 171. Voyez auſſi* idem, *tome IV, page 95.*

(h) Voyez *idem, ibidem.*

(i) Voyage de la France équinoxiale, par Binet, *Paris, 1664, page 343 ;* & Deſmarchais, *tome III, page 299.*

(k) On trouve le janouar dans les terres du Maragnon. *Hiſtoire de la miſſion des Capucins dans l'île du Maragnon, par le P. d'Abbeville. Paris, 1614, page 251.*

(l) On voit dans les montagnes du Mexique un animal féroce qu'on appelle un *Once*, qui eſt de la forme & de la taille d'un Loup-cervier, mais qui a des ſerres, & dont la tête reſſemble davantage à celle d'un tigre. *Voyage de Voodes Rogers, traduit de l'Anglois. Amſt. 1710, tome II, page 42.*

l'étoit autrefois : on a mis ſa tête à prix ; on en a beaucoup détruit, & il s'eſt retiré loin *(m)* des côtes dans la profondeur des terres. Le juaguarète a toujours été plus rare, ou du moins il s'éloigne encore plus des lieux habités *(n)*, & le petit nombre des Voyageurs qui en ont fait mention, paroiſſent n'en parler que d'après Marcgrave & Piſon.

(m) Voyage de Dampier. *Rouen, 1715, tome IV, page 69.*

(n) Voyage de Deſmarchais, *tome III, page 300.*



LE COUGUAR (a).

LE Couguar a la taille aussi longue, mais moins étoffée que le Jaguar ; il est plus levreté, plus effilé & plus haut sur ses jambes ; il a la tête petite, la queue longue, le poil court & de couleur presqu'uniforme, d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres, sur-tout au-dessus du dos ; il n'est marqué ni de bandes longues comme le tigre, ni

(a) Le *Couguar*, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré par contraction de son nom Brasilien *Cuguacu ara*, que l'on prononce *Couguacouare*. On l'appelle *Tigre rouge*, à la Guiane.

Cuguacu ara. Pison, *Hist. Nat.* pag. 105.

Cuguacu arana. Marcgravii, *Hist. Nat.* pag. 245.

Cuguacu arana Brasiliensibus. Ray, *Synops. quadrup.* pag. 169.

Tigris fulvus. Barrère, *Hist. Franc. equin.* p. 166.

Felis ex flavo rufescens, mento & infimo ventre albicantibus ...... Tigris fulva. Le tigre rouge. Brisson, *Regn. animal.* pag. 272.

Tigre, en Amérique, dont la peau est brune sans être mouchetée. *Voyages de M. de la Condamine sur la rivière des Amazones. Paris, 1745, page 162.*

de taches rondes & pleines comme le léopard, ni de taches en anneaux ou en roses comme l'once & la panthère; il a le menton blanchâtre, ainsi que la gorge & toutes les parties inférieures du corps. Quoique plus foible, il est aussi féroce & peut-être plus cruel que le jaguar; il paroît être encore plus acharné sur sa proie *(b)*, il la dévore sans la dépecer; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite & ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

Cet animal est assez commun à la Guiane; autrefois on l'a vu arriver à la nage & en nombre dans l'île de Cayenne *(c)*, pour attaquer & dévaster les troupeaux: c'étoit dans les commencemens un fléau pour la Colonie, mais peu à peu on l'a chassé, détruit & relégué loin des habitations. On le trouve au Bresil, au Paraguay, au pays des Amazones, &

(b) Cuguacu arana, Tigre rouge, ou plutôt bay rouge, qui est le plus goulu & le plus carnassier de tous. Barrère, *Hist. de la France équin. page 166.*

(c) Voyage de Desmarchais, *page 300.* — La Colonie de Cayenne n'eut pas de plus grand fléau à essuyer que celui des tigres. *Voyage de Voodes Rogers. Amsterdam, 1710, tome III, page 28.*

il y a grande apparence que l'animal qui nous est indiqué dans quelques relations, sous le nom d'*Ocorome (d)* dans le pays des Moxes au Pérou, est le même que le couguar, aussi-bien que celui du pays des Iroquois *(e)*, qu'on a regardé comme un tigre, quoiqu'il ne soit point moucheté comme la panthère, ni marqué de bandes longues comme le tigre.

Le couguar, par la légèreté de son corps & la plus grande longueur de ses jambes, doit mieux courir que le jaguar & grimper aussi plus aisément sur les arbres; ils sont tous deux également paresseux & poltrons dès qu'ils sont rassasiés; ils

(d) L'ocorome, du pays des Moxes au Pérou, est de la grandeur d'un grand chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. *Lettres édifiantes, dixième recueil. Paris, 1715.* — Second volume des Voyages de Coréal. *Paris, 1722, page 352.*

(e) On trouve au pays des Iroquois, des Tigres de couleur de petit-gris qui ne sont point mouchetés; ils ont la queue fort longue, & donnent la chasse au porc-épic. Les Iroquois les tuent plus souvent sur les arbres qu'à terre. . . . Quelques-uns ont le poil rougeâtre; tous l'ont très-fin, & leurs peaux sont de très-bonnes fourrures. *Hist. de la nouvelle France, par le P. Charlevoix. Paris, 1744, tome I, page 272.*

n'attaquent preſque jamais les hommes, à moins qu'ils ne les trouvent endormis. Lorſqu'on veut paſſer la nuit ou s'arrêter dans les bois, il ſuffit d'allumer du feu *(f)* pour les empêcher d'approcher. Ils ſe plaiſent à l'ombre dans les grandes forêts; ils ſe cachent dans un fort ou même ſur un arbre touffu, d'où ils s'élancent ſur les animaux qui paſſent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie & qu'ils s'abreuvent plus ſouvent de ſang que d'eau, on prétend que leur chair eſt très-bonne à manger : Piſon dit expreſſément qu'elle eſt auſſi bonne que celle du veau *(g)*; d'autres la comparent à celle du mou-

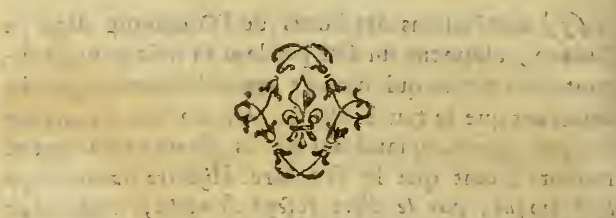
(f) Les Indiens des bords de l'Orénoque dans la Guiane, allument du feu pendant la nuit pour épouvanter les tigres qui n'oſent approcher du lieu où ils ſont tant que le feu brûle. . . . On n'a rien à craindre de ces tigres, quand même ils ſeroient en grand nombre, tant que le feu dure. *Hiſtoire naturelle de l'Orénoque, par le Père Joſeph Jumilla, traduite de l'Eſpagnol. Avignon, 1758, tome II, page 3.*

(g) Nec eſt, quod aliquis putet à Barbaris tantum expeti carnem horum rapacium animalium : illæ enim quæ ruſeſcentibus & flaveſcentibus maculis ſunt, ab omnibus paſſim Europæis incolis, inſtar vitulinæ, eſtimantur. Piſon, *Hiſt. nat.* pag. 103.

ton *(h)* : j'ai bien de la peine à croire que ce soit en effet une viande de bon goût, j'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Desmarchais *(i)*, qui dit que ce qu'il y a de mieux dans ces animaux, c'est la peau dont on fait des housses de cheval, & qu'on est peu friand de leur chair, qui d'ordinaire est maigre & d'un fumet peu agréable.

(h) Les Tigres du pays des Iroquois sont bons, au jugement même des François qui en estiment la chair autant que celle du mouton. *Histoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix. Paris, 1744, tome I, page 272.*

(i) Voyages de Desmarchais. *Paris, 1730, tome III, pages 299 & 300.*





B. dir.

LE COUGUAR.

LE LYNX

OU

LOUP-CERVIER (a).

MESSIEURS de l'Académie des Sciences nous ont donné une très-bonne description du *Lynx* ou *Loup-*

(a) Le Lynx *ou* Loup-cervier. Λύγξ. Æliani. *Chaus, lupus cervarius.* Plinii. *Raphius* vel *rufus* apud Gallos *Plinio teste*; en Italien, *Lupo cerveiro, Luppo gatto;* en Espagnol, *Lynce;* en Allemand, *Luchs;* en Polonois, *Rys, Ostrowidz;* en Anglois, *Ounce,* selon Ray; *Luzarne,* selon Caïus; en Suédois, *Warglo,* selon Linnæus.

Lupus cervarius, lynx, Chaus raphius. Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 678.

Lynx. Aldrov. *de quadrup. dig. vivip.* p. 90. & 92.

Lynx. Ray, *Synopf. quadrup.* pag. 166.

Felis caudâ truncatâ, corpore rufescente maculato. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 64, & edit. VI, pag. 4 — *Felis caudâ abreviatâ, apice atrâ auriculis apice barbatis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 43.

Lynx. Jonston, *de quadrup.* pag. 83.

Loup-cervier. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie I, page 127.*

Lynx. Aldrovandi, Klein, *de quadrup.* pag. 77.
Felis auricularum apicibus pilis longissimis præditis,

cervier (b), & ils ont diſcuté, en Critiques éclairés, les faits & les noms qui ont rapport à cet animal dans les écrits des Anciens : ils font voir que le lynx d'Ælien eſt le même animal que celui qu'ils ont décrit & diſſéqué ſous le nom de *Loup-cervier ;* & ils cenſurent, avec raiſon, ceux qui l'ont pris pour le *Thos* d'Ariſtote. Cette diſcuſſion eſt mêlée d'obſervations & de réflexions qui ſont intéreſſantes & ſolides. En général la deſcription de cet animal eſt une des mieux faites de tout l'ouvrage ; on ne peut même les blâmer de ce qu'après avoir prouvé que cet animal eſt le *Lynx* d'Ælien & non pas le *Thos* d'Ariſtote, ils ne lui aient pas conſervé ſon vrai nom *Lynx*, & qu'ils lui aient donné en françois le même nom que Gaza a donné en latin au *Thos* d'Ariſtote : Gaza eſt en effet le premier qui, dans ſa traduction de l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote, ait traduit par θῶς *Lupus-cervarius ;* ils auroient dû ſeulement avertir que

caudâ brevi. — *Lynx.* Le Loup-cervier. Briſſon, *Regn. animal.* page 275.

(b) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux, *partie I, page 127 & ſuivantes.*

par le nom de *Loup-cervier*, ils n'entendoient pas le *Lupus-cervarius* de Gaza ou le *Thos* d'Ariſtote, mais le *Lupus-cervarius* ou le *Chaus* de Pline. Il nous a auſſi paru qu'après avoir très-bien indiqué, d'après Oppien, qu'il y avoit deux eſpèces ou deux races de loups-cerviers, les uns plus grands qui chaſſent & attaquent les daims & les cerfs, les autres plus petits qui ne chaſſent guère qu'au lièvre ; ils ont mis enſemble deux eſpèces réellement différentes; ſavoir, le lynx marqué de taches qui ſe trouvent communément dans les pays ſeptentrionaux, & le lynx du Levant ou de la Barbarie dont le poil eſt ſans taches & de couleur uniforme. Nous avons vu ces deux animaux vivans; ils ſe reſſemblent à bien des égards, ils ont tous deux un long pinceau de poil noir au bout des oreilles : ce caractère particulier par lequel Ælien a le premier indiqué le lynx, n'appartient en effet qu'à ces deux animaux; & c'eſt probablement ce qui a déterminé M.rs de l'Académie à les regarder tous deux comme ne faiſant qu'un. Mais indépendamment de la différence de la couleur

& des taches du poil, on verra que très-vraisémblablement ce sont deux animaux d'espèces différentes.

M. Klein *(c)* dit que les plus beaux lynx sont en Afrique & en Asie, principalement en Perse ; qu'il en a vu un à Dresde qui venoit d'Afrique, qui étoit bien moucheté & qui étoit haut sur ses jambes ; que ceux d'Europe, & notamment ceux qui viennent de Prusse & des autres pays septentrionaux sont moins beaux ; qu'ils n'ont que peu ou point de blanc, qu'ils sont plutôt roux avec des taches brouillées ou cumulées *(maculis confluentibus, &c.)* Sans vouloir nier absolument ce que dit ici M. Klein, j'avoue que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, que le lynx habitât les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie. Kolbe *(d)* est le seul qui dise qu'il est commun au cap de Bonne-espérance, & qu'il ressemble parfaitement à celui du Brandebourg en Allemagne ; mais j'ai reconnu tant d'autres méprises dans les Mémoires de cet Auteur, que je n'ajoute presque aucune foi à son

(c) Klein, *de quadrup.* page 77.
(d) Mém. de Kolbe. *Amst. 1741, tome III, p. 63.*

témoignage, à moins qu'il ne s'accorde avec celui des autres. Or, tous les Voyageurs diſent avoir vu des *Lynx* ou *Loups-cerviers* à peau tachée dans le nord de l'Allemagne, en Lithuanie, en Moſcovie, en Sibérie, au Canada & dans les autres parties ſeptentrionales de l'un & de l'autre continent ; mais aucun, du moins de tous ceux que j'ai lûs, ne dit avoir rencontré cet animal dans les climats chauds de l'Afrique & de l'Aſie : le lynx du Levant, de la Barbarie, de l'Arabie & des autres pays chauds, ſont, comme nous l'avons dit ci-deſſus, d'une couleur uniforme & ſans taches ; ce ne ſont donc pas ceux dont parle M. Klein, qui, ſelon lui, ſont bien mouchetés, ni ceux de Kolbe, qui reſſemblent, dit-il, parfaitement à ceux du Brandebourg. Il ſeroit difficile de concilier ces témoignages avec ce que nous ſavons d'ailleurs : le lynx eſt certainement un animal plus commun dans les pays froids que dans les pays tempérés, & il eſt au moins très-rare dans les pays chauds. Il étoit à la vérité connu

des Grecs *(e)* & des Latins, mais cela ne ſuppoſe pas qu'il vînt d'Afrique ou des provinces méridionales de l'Aſie ; Pline dit au contraire que les premiers qu'on vit à Rome du temps de Pompée, avoient été envoyés des Gaules. Maintenant, il n'y en a plus en France, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les Pyrénées & les Alpes ; mais auſſi ſous le nom de Gaules, les Romains comprenoient beaucoup de pays ſeptentrionaux, & d'ailleurs tout le monde ſait qu'aujourd'hui la France eſt bien moins froide que ne l'étoit la Gaule. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie *(f)* ſous le nom de *loup-cervier*, & de Canada *(g)* ſous celui de *chat-cervier*;

(e) Les Grecs qui dans leurs fictions, ne laiſſoient pas de conſerver les vraiſemblances, & ſur-tout les circonſtances des temps & des lieux, ont dit que c'étoit un Roi de *Scythie* qui avoit été changé en lynx, ce qui paroît indiquer que le lynx étoit un animal de Scythie.

(f) On trouve en Ruſſie beaucoup de loups-cerviers qui ont la peau belle, quoiqu'ils ne valent pas ceux de Sibérie. *Nouveau Mémoire ſur la grande Ruſſie. Paris, 1725, tome II, page 73.*

(g) Le Loup-cervier de l'Amérique ſeptentrionale

parce que ces animaux étant comme tous les autres plus petits dans le nouveau que dans l'ancien continent, on les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, & au chat ſauvage en Amérique *(h)*.

Ce qui paroît avoir déçu M. Klein, & qui pourroit encore en tromper beaucoup d'autres moins habiles que lui; c'eſt 1.° que les Anciens ont dit que l'Inde avoit fourni des lynx au dieu

eſt une eſpèce de chat, mais bien plus gros; il monte auſſi ſur les arbres, vit d'animaux qu'il attrape; le poil en eſt grand, d'un gris-blanc, c'eſt une bonne fourrure; la chair en eſt blanche & très-bonne à manger. *Deſcription des côtes de l'Amérique ſeptentrionale. Paris, 1672, tome II, page 441.*

(h) Il y a dans les bois du Canada, beaucoup de loups ou plutôt des chats-cerviers, car ils n'ont du loup qu'une eſpèce de hurlement, en tout le reſte ils ſont, dit M. Sarraſin, *ex genere felino.* Ce ſont de vrais chaſſeurs qui ne vivent que du gibier qu'ils peuvent attraper & qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands arbres; leur chair eſt blanche & bonne à manger; leur poil & leur peau ſont fort connus en France, c'eſt une des plus belles fourrures de ce pays & qui entre le plus dans le commerce. *Hiſtoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix, tome III, page 333.*

Bacchus *(i)*; 2.° que Pline a mis des lynx en Éthiopie *(k)*, & a dit qu'on en préparoit le cuir & les ongles à *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho* ou *Zerpanto*, île de la Méditerranée, entre Rhodes & Candie; 2.° que Gesner *(l)* a fait un article particulier du lynx d'Asie ou d'Afrique, lequel article contient l'extrait d'une lettre d'un Baron de Balicze; *Vous n'avez pas*

(i) Victa racemifero lyncas dedit India Baccho. Ovid. Métamorph.

(k) Plinii, *Hist. nat. lib. VIII, cap. XXI; & lib. XXVIII, cap. VIII.* — On observera que Pline ne parle ici que du *lynx* & non pas du *lupus cervarius;* que toutes les vertus & propriétés du poil, des ongles, de l'urine, &c. n'ont rapport qu'à l'animal qu'il appelle *lynx*, & qu'il cite comme un animal extraordinaire, un monstre d'Éthiopie; & qu'il n'est pas ici question du loup-cervier, puisqu'il assure positivement que celui-ci avoit été envoyé des Gaules aux spectacles de Rome. La seule chose qui pourroit faire soupçonner que le *Chaüs* ou *lupus-cervarius* de Pline ne seroit pas notre loup-cervier, c'est qu'il dit qu'il a la figure du loup & les taches de la panthère; mais ce doute s'évanouira lorsqu'on considérera toutes les circonstances, & qu'on se rappellera d'ailleurs que de tous les animaux de proie qui se trouvent dans les pays septentrionaux, le loup-cervier est le seul dont la robe soit tachée comme celle de la panthère.

(l) Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 683.

fait mention, dit-il à Gesner, *dans votre livre des animaux, du lynx Indien ou Africain; comme Pline en a parlé, l'autorité de ce grand homme m'a engagé à vous envoyer le dessin de cet animal, afin que vous en parliez.... Il a été dessiné à Constantinople, il est fort différent du loup-cervier d'Allemagne, il est beaucoup plus grand, il a le poil beaucoup plus rude & plus court*, &c. Gesner, sans faire d'autres réflexions sur cette lettre se contente d'en rapporter la substance, & de dire par une parenthèse que le dessin de l'animal ne lui est pas parvenu.

Pour que l'on ne tombe plus dans la même méprise, nous observerons, 1.° que les Poëtes & les Peintres ont attelé le char de Bacchus de tigres, de panthères & de lynx, selon leur caprice, ou plutôt parce que toutes ces bêtes féroces, à peau tachée, étoient également consacrées à ce Dieu; 2.° que c'est le mot *lynx* qui fait ici toute l'équivoque, puisqu'il est évident, en comparant Pline avec lui-même *(m)*, que l'animal qu'il appelle

(m) Pompeii magni primum ludi ostenderunt Chaum, quem Galli Rhaphium vocabant, effigie lupi, pardorum

Lynx, & qu'il dit être en Éthiopie, n'est nullement celui qu'il appelle *Chaus* ou *Lupus-cervarius* qui venoit des pays septentrionaux; que c'est par ce même nom mal appliqué, que le baron de Balicze a été trompé, quoiqu'il regarde le lynx Indien comme un animal différent du *Luchs* d'Allemagne, c'est-à-dire, de notre lynx ou loup-cervier: ce lynx Indien ou Africain, qu'il dit être beaucoup plus grand & mieux taché que notre loup-cervier, pourroit bien n'être qu'une sorte de panthère. Quoi qu'il en

maculis. Plinii, lib. VIII, cap. XIX. — *Sunt in eo genere (scilicet luporum, qui cervarii vocantur, qualem è Gallia in Pompeii magni harena spectatum diximus.* Plinii, lib. VIII, cap. XXII. — *Lyncas vulgo frequentes & sphingas, fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monstra similia.* Plinii, lib. VIII, cap. XXI. — Il est clair en comparant ces trois passages, que le *Chaus* & le *lupus cervarius* sont le même animal, & que le *lynx* en est un autre. La seule chose qu'on puisse reprocher ici à Pline, c'est que, trompé apparemment par le nom, il dit que cet animal a la figure du loup *(effigie lupi)*. Le loup-cervier est comme le loup commun, un animal de proie, il en approche encore par la grandeur du corps, il a comme lui une espèce de hurlement ou de cri prolongé, mais pour tout le reste il en diffère absolument.

soit

ſoit de cette dernière conjecture, il paroît que le lynx loup-cervier, dont il eſt ici queſtion, ne ſe trouve point dans les contrées méridionales, mais ſeulement dans les pays ſeptentrionaux de l'ancien & du nouveau continent. Olaüs *(n)* dit qu'il eſt commun dans les forêts du nord de l'Europe : Oléarius *(o)* aſſure la même choſe en parlant de la Moſcovie : Roſinus Lintilius dit que les lynx ſont communs en Curlande, en Lithuanie, & que ceux de la Caſſubie (province de la Poméranie) ſont plus petits *(p)* & moins tachés que ceux de la Pologne & de Lithuanie : enfin, Paul Jove ajoute à ces témoignages, que les plus belles peaux de loup-cervier viennent de la Sibérie *(q)*, & qu'on en fait un grand commerce à Uſtivaga, ville diſtante de ſix cents milles de Moſcou.

Cet animal qui, comme l'on voit,

(n) Hiſt. de gentibus ſeptent. ab Olao magno. Antuerpiæ, 1558, lib. XVIII, pag. 139.

(o) Relation d'Adam Oléarius, *tome I, page 121.*

(p) Auctuarium hiſt. nat. Poloniæ Gabriele Rzaczynski. Gedani, 1742.

(q) Vide Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 96.

habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un continent à l'autre par les terres du Nord; aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale. Les Voyageurs *(r)* l'ont indiqué d'une manière à ne s'y pas méprendre, & d'ailleurs on sait que la peau de cet animal fait un objet de commerce de l'Amérique en Europe. Ces loups-cerviers de Canada sont seulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits & plus blancs que ceux d'Europe; & c'est cette différence de grandeur qui les a fait appeler

(r) On voit encore chez les Gaspésiens trois sortes de loups. Le loup-cervier est d'un poil argenté, il a deux cornichons à la tête (il veut dire aux oreilles) qui sont de poil tout noir. La viande en est assez bonne, quoiqu'elle sente un peu trop le sauvageon : cet animal est plus affreux à voir que cruel; la peau en est très-bonne pour en faire des fourrures. *Nouvelle relation de la Gaspésie, par le Père Chrétien Leclerq. Paris, 1691, page 448.*—Au pays des Hurons les loups-cerviers sont plus fréquens que les loups communs, qui y sont assez rares. *Voyage de Sagar Théodat. Paris, 1632, page 307.* — En Amérique se voient bêtes ravissantes comme léopards & loups-cerviers, mais de lions nullement. *Singularités de la France antarctique, par Thevet. Paris, 1558, page 103.*

chats-cerviers, & qui a induit les Nomenclateurs *(ſ)* à les regarder comme des animaux d'eſpèce différente *(t)*. Sans vouloir prononcer déciſivement ſur cette queſtion, il nous a paru que le chat-cervier de Canada & le loup-cervier de Moſcovie ſont de la même eſpèce, 1.° parce que la différence de grandeur n'eſt

(ſ) M. Linnæus, qui demeure à Upſal & qui doit connoître cet animal, puiſqu'il ſe trouve en Suède & dans les pays circonvoiſins, avoit d'abord diſtingué le loup-cervier du chat-cervier. Il nommoit le premier, *felis caudâ truncatâ, corpore rufeſcente maculato*. Syſt. nat. *edit. IV, pag. 64; & edit. VI, pag. 4*. Il nommoit le ſecond, *felis caudâ truncatâ, corpore albo maculato*. Syſt. nat. *Idem, ibidem*. Il nomme même en ſuédois le premier *Warglo*, & le ſecond *Kattlo*. Fauna Suec. *pag. 2*. Mais dans ſa dernière édition il ne diſtingue plus ces animaux, & il ne fait mention que d'une ſeule eſpèce qu'il indique par la phraſe ſuivante, *felis caudâ abbreviatâ, apice atrâ auriculis apice barbatis*, & dont il donne une courte & bonne deſcription. Il paroît donc que cet Auteur, qui d'abord diſtinguoit le loup-cervier du chat-cervier, eſt venu à penſer comme nous, que tous deux n'étoient que le même animal.

(t) Felis alba maculis nigris variegata, caudâ brevi.. Catus cervarius, le chat-cervier. — *Felis auricularum apicibus pilis longiſſimis preditis, caudâ brevi.. Lynx*, le loup-cervier. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 274 & 275.

pas fort considérable, & qu'elle est à peu près relativement la même que celle qui se trouve entre les animaux communs aux deux continens. Les loups, les renards, &c. étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du lynx ou loup-cervier; 2.° parce que dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, & que les Auteurs *(u)* font mention de deux espèces, l'une plus petite & l'autre plus grande; 3.° enfin parce que ces animaux affectent les mêmes climats & étant du même naturel, de la même figure, & ne différant entr'eux que par la grandeur du corps & quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paroissent pas suffisans pour les séparer & prononcer qu'ils soient de deux espèces différentes.

Le lynx dont les Anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avoit la

(u) Lynces ambæ (magnæ & parvæ) corporis figurâ similes sunt, & similiter utrisque oculi suaviter fulgent, facies utrisque alacris perlucet, parvum utrisque caput; &c. Oppianus.

merveilleuſe propriété de devenir un corps ſolide, une pierre précieuſe appelée *Lapis lyncurius*, eſt un animal fabuleux, auſſi-bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des Naturaliſtes, attribuer à celui-ci, qui eſt un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'exiſtence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire; puiſqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, & qu'il le met à la tête des ſphynx, des pégaſes, des licornes & des autres prodiges ou monſtres qu'enfante l'Éthiopie.

Notre lynx ne voit point au travers les murailles, mais il eſt vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable & gai; ſon urine ne fait pas des pierres précieuſes, mais ſeulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il reſſemble beaucoup, & dont il a les mœurs & même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une eſpèce de hurlement qui, ſe faiſant entendre de loin, a dû tromper

les chasseurs, & leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier*, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée. Le lynx est moins gros que le loup *(x)*, & plus bas sur ses jambes; il est communément de la grandeur d'un renard : il diffère de la panthère & de l'once par les caractères suivans ; il a le poil plus long, les taches moins vives & mal terminées, les oreilles bien plus grandes & surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs ; la queue beaucoup plus courte & noire à l'extrémité, le tour des yeux blancs, & l'air de la face plus agréable & moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il ne court pas de suite comme le loup, il marche & saute comme le chat : il vit de chasse & poursuit son

(x) Lynces nostræ lupis minores sunt, tergo maculosæ. Stumphius.

gibier jusqu'à la cime des arbres ; les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper ; il saisit aussi les oiseaux ; il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage & s'élance dessus, il les prend à la gorge ; & lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il lui suce le sang & lui ouvre la tête pour manger la cervelle, après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre ; rarement il retourne à sa première proie, & c'est ce qui a fait dire, que de tous les animaux, le lynx étoit celui qui avoit le moins de mémoire. Son poil change de couleur suivant les climats & la saison, les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures & plus fournies que celles de l'été : sa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger *(y)*.

(y) Rzaczynski. *auct. hist. nat. Pol.* pag. 315.



LE CARACAL (a).

QUOIQUE le Caracal reſſemble au Lynx par la grandeur & la forme du corps, par l'air de la tête, & qu'il ait comme lui le caractère ſingulier &, pour ainſi dire, unique d'un long pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles; nous avons préſumé par les diſconvenances qui ſe trouvent entre ces deux animaux, qu'ils étoient d'eſpèces différentes. Le caracal n'eſt point moucheté comme le lynx, il a le poil plus rude & plus court,

(a) Le *Caracal*, nom que nous avons donné à cet animal, & que nous avons tiré de ſon nom en langue Turque, *Karrah-kulak* ou *Karacoulac*; en Arabe, *Gat el challah*; en Perſe, *Siyah-gush*, ce qui dans ces trois langues veut dire *Chat aux oreilles noires*.

Siyah-gush. Charleton, *Exercitationes*. Oxoniæ, 1677, pag. 21, 22 & 23.

Siyah-gush. Auricula atra. Scheich ſaadi *in libro* Guliſtan *ſeu* roſario *ſexcentis circiter ab hinc annis conſcripto quem perſice & latine edidit.* Georg. Gentius. *Ubi vide apologum* Leonis *&* auriculæ atræ, *pag.* 81.

Le Pourvoyeur du Lion, ſelon pluſieurs Voyageurs.

Le Guide du Lion, ſelon d'autres Voyageurs.

la queue beaucoup plus longue & d'une couleur uniforme, le muſeau plus alongé, la mine beaucoup moins douce & le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés; le caracal ne ſe trouve que dans les climats les plus chauds : c'eſt autant par cette différence du naturel & du climat, que nous les avons jugés de deux eſpèces différentes, que par l'inſpection & par la comparaiſon des deux animaux que nous avons vus vivans, & qui, comme tous ceux que nous avons donnés juſqu'ici, ont été deſſinés & décrits d'après nature.

Cet animal eſt commun en Barbarie, en Arabie & dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère & l'once; comme eux il vit de proie, mais étant plus petit & bien plus foible, il a plus de peine à ſe procurer ſa ſubſiſtance; il n'a, pour ainſi dire, que ce que les autres lui laiſſent, & ſouvent il eſt forcé à ſe contenter de leurs reſtes: il s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ſes cruautés lors même qu'elle eſt pleinement raſſaſiée; mais il ſuit le lion qui,

dès qu'il est repu, ne fait de mal à personne; le caracal profite des débris de sa table, quelquefois même il l'accompagne d'assez près, parce que grimpant légèrement sur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourroit l'y suivre comme fait la panthère. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal, qu'il étoit le guide *(b)*, ou le pourvoyeur du lion; que celui-ci dont l'odorat n'est pas fin, s'en servoit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit ensuite avec lui la dépouille *(c)*.

(b) Les Karacoulacs sont des animaux un peu plus grands que des chats, & faits de même; ils ont les oreilles longues de près de demi-pied & noires; & c'est d'où ils tirent leur nom qui signifie *oreille noire*. Ils servent de Chiaoux aux lions (comme disent les gens du pays), car ils vont devant eux quelques pas, & sont comme leur guide pour les conduire aux lieux où il y a de quoi manger, & pour récompense ils en ont leur part : quand cet animal appelle le lion, il semble que ce soit la voix d'une personne qui en appelle une autre, quoique pourtant la voix en soit plus claire. *Voyage de Thévenot. Paris, 1664, tome II, pages 114 & 115.*

(c) Je vis dans une cage de fer un animal que les Arabes nomment le *Guide du Lion*. Il est très-ressemblant au chat, c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Chat de Syrie*, & j'en ai vu un autre à Florence

Le caracal eſt de la grandeur d'un renard, mais il eſt beaucoup plus féroce

appelé de ce nom : il eſt aſſez farouche ; ſi quelqu'un tâche de retirer la viande qu'il lui a préſentée, il ſe met en une grande furie, & ſi on ne l'appaiſe, il s'élance infailliblement ſur lui. Il a de petits flocons de poil au ſommet des oreilles, & il eſt appelé le *guide du Lion*, parce que, à ce qu'on dit, le lion n'a pas l'odorat bien fin ; ſi bien que ſe joignant à cet animal qui l'a très-aigu, il ſuit par ce moyen la proie, & l'ayant priſe il en donne une partie à ſon conducteur. *Voyage d'Orient du Père Philippe, Carme-déchauſſé. Lyon, 1669. liv II, pages 76 & 77.* — Le *Gat el challah* des Arabes que les Perſans appellent *Siyah-gush*, & les Turcs *Karrah-kulak*, c'eſt-à-dire, le *Chat noir* ou le *Chat aux oreilles noires*, comme ſon nom porte dans ces trois langues, eſt de la grandeur d'un gros chat. Il a le corps d'un brun tirant ſur le rouge, le ventre d'une couleur plus claire & quelquefois tacheté, le muſeau noir & les oreilles d'un gris foncé, dont les bouts ſont garnis d'une petite touffe de poil noir & roide comme celle du lynx. La figure de cet animal, donnée par Charleton, eſt très-différente du *Siyah-gush* de Barbarie qui a la tête plus ronde avec les lèvres noires, mais du reſte il reſſemble entièrement à un chat. *Voyage de Shaw. La Haye, 1743, tome I, pages 320 & 321.* *NOTA*. La figure donnée par Charleton pèche en ce que le poil n'y eſt pas exprimé, & que la tête eſt, pour ainſi dire, chauve, ce qui lui ôte de la rondeur ; mais il n'en eſt pas moins vrai que le *Siyah-gush* de Charleton & celui de Barbarie, dont parle ici le Docteur Shaw, ſont tous deux des animaux de la même eſpèce que notre Caracal.

& plus fort; on l'a vu assaillir, déchirer & mettre à mort en peu d'instans un chien d'assez grande taille qui, combattant pour sa vie, se défendoit de toutes ses forces : il ne s'apprivoise que très-difficilement, cependant lorsqu'il est pris jeune & ensuite élevé avec soin, on peut le dresser à la chasse qu'il aime naturellement & à laquelle il réussit très-bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui soient inférieurs & qui ne puissent lui résister; autrement il se rebute & refuse le service dès qu'il y a du danger : on s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins & même les grands oiseaux, qu'il surprend & saisit avec une adresse singulière.





B. dir.

LE CARACAL.

L'HYÆNE (a).

ARISTOTE nous a laiſſé deux notices au ſujet de l'Hyæne *(b)*, qui ſeules ſuffiroient pour faire reconnoître cet animal & pour le diſtinguer de tous les autres ; néanmoins les Voyageurs & les Naturaliſtes l'ont confondu avec quatre autres animaux, dont les eſpèces ſont

(a) L'Hyæne. *Zabo*, en Arabie ; *Dubbah*, en Barbarie ; *Kaſtaar* ou *Caſtar*, en Perſe.

Hyæna. Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXXII.

Taxus porcinus ſeu hyæna veterum. Kœmpfer, *amænitates*, pag. 411.

Hyæna. Canis caudâ rectâ annulatâ, pilis cervicis erectis, auriculis nudis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 40. *Nota.* Que ce caractère de la queue annelée, qui a auſſi été donné par Kœmpfer, n'eſt ni bien ſenſible ni conſtant ; l'hyæne que nous avons vue, a tous les caractères que M. Linnæus donne à cet animal, à l'exception de celui de la queue qui n'avoit pas des anneaux bien marqués, mais ſeulement quelques teintes de brun ſur un fond gris, qui formoient plutôt des ondes que des anneaux.

(b) Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VI, cap. XXXII ; & lib. VIII, cap. V.

toutes quatre différentes entre elles & différentes de celle de l'hyæne. Ces animaux ſont le chacal, le glouton, la civette & le babouin, qui tous quatre ſont carnaſſiers & féroces comme l'hyæne, & qui ont chacun quelques petites convenances & quelques rapports particuliers avec elle, leſquels ont donné lieu à la mépriſe & à l'erreur. Le chacal ſe trouve à peu près dans le même pays, il approche comme l'hyæne de la forme du loup; comme elle, il vit de cadavres & fouille les ſépultures pour en tirer les corps: c'en eſt aſſez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité, la même faim pour la chair corrompue, le même inſtinct pour déterrer les morts, & quoiqu'il ſoit d'un climat fort différent de celui de l'hyæne & d'une figure auſſi très-différente, cette ſeule convenance de nature a ſuffi pour que les auteurs les aient confondus. La civette ſe trouve auſſi dans le même pays que l'hyæne, elle a comme elle de longs poils le long du dos & une ouverture ou fente particulière; caractères ſinguliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux,

& qui ont fait croire à Bellon que la civette étoit l'hyæne des Anciens. Et à l'égard du babouin, qui reſſemble encore moins à l'hyæne que les trois autres, puiſqu'il a des mains & des pieds comme l'homme ou le ſinge; il n'a été pris pour elle qu'à cauſe de la reſſemblance du nom : l'hyæne s'appelle *dubbah* en Barbarie, ſelon le docteur Shaw; & le babouin ſe nomme *dabuh*, ſelon Marmol & Léon l'Africain; & comme le babouin eſt du même climat, qu'il gratte auſſi la terre & qu'il eſt à peu près de la forme de l'hyæne, ces convenances ont trompé les Voyageurs & enſuite les Naturaliſtes qui ont copié les Voyageurs; ceux même qui ont diſtingué nettement ces deux animaux, n'ont pas laiſſé de conſerver à l'hyæne le nom *dabuh*, qui eſt celui du babouin. L'hyæne n'eſt donc pas le *dabuh* des Arabes, ni le *jeſef* ou *ſeſef* des Africains, comme le diſent nos Naturaliſtes *(c)*; & il ne faut pas non plus la confondre avec le *deeb* de Barbarie. Mais afin de prévenir pour jamais cette

(c) Charleton, *Exercit. pag.* 14.—Briſſon, *Regn. animal.* pag. 234.

confuſion de noms, nous allons donner en peu de mots le précis des recherches que nous avons faites au ſujet de ces animaux.

Ariſtote donne deux noms à l'hyæne, communément il l'appelle *hyæna* & quelquefois *glanus :* pour être aſſuré que ces deux noms ne déſignent que le même animal, il ſuffit de comparer les paſſages *(d)* où il en eſt queſtion. Les Anciens latins

(d) Hyæna colore lupi prope eſt, ſed hirſutior ; & jubâ per totum dorſum prædita eſt. Quod autem de ea fertur, genitale ſimul & maris & fœminæ eamdem habere, commentitium eſt : ſed virile ſimiliter, atque in lupis, & canibus habetur. Quod vero fœmineum eſſe videtur, ſub caudâ poſitum eſt, figurâ ſimile genitali fœminæ, ſed ſine ullo meatu. Sub hoc meatus excrementorum eſt. Quin etiam fœmina hyæna præter ſuum illud etiam ſimile, ut mas habet ſub caudâ ſine ullo meatu, à quo excrementorum meatus eſt, atque ſub eo genitale verum continetur. Vulvam etiam hyæna fœmina, ut ceteræ hujuſce modi fœminæ animantes habet. Sed raro hyæna fœmina capitur, jam inter undecim numero, unam tantum cepiſſe venator retulit quidam Lib. VI, cap. XXXII. — *Quam autem alii hyænam appellant, corpore non minore, quam lupus eſt, jubâ quâ equus, ſed ſetâ duriore, longioreque, & per totum dorſum porrecta. Molitur hæc inſidias homini, canes etiam vomitionem hominis imitando capit & ſepulchra effodit humanæ avida carnis, ac eruit.* Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VIII, cap. V.

ont conſervé le nom d'*hyæna* & n'ont point adopté celui de *glanus ;* on trouve ſeulement dans les latins modernes le mot de *ganus* ou *gannus (e)*, & celui de *belbus (f)* pour indiquer l'hyæne. Selon Raſis *(g)*, les Arabes ont appellé l'hyæne *kabo* ou *zabo ,* noms qui paroiſſent dérivés du mot *zeeb*, qui dans leur langue eſt le nom du *loup*. En Barbarie, l'hyæne porte le nom de *dubbah*, comme on peut le voir par la courte deſcription que le D. Shaw *(h)* nous a donnée de cet animal.

(e) Geſner. *Hiſt. quadrup.* pag. 555.

(f) Belbi, id eſt, hyæna, decem fuerunt ſub Gordiano Romæ. Julius Capitolinus. Idem, ibidem.

(g) Geſner. *Hiſt. quadrup.* 555.

(h) Aux royaumes de Tunis & d'Alger le dubbah eſt de la grandeur du loup . . . . . . Il a le cou ſi exceſſivement roide, que lorſqu'il veut regarder derrière lui, ou ſeulement de côté, il eſt obligé de tourner tout le corps comme les cochons, les taiſſons & les crocodiles. Sa couleur eſt d'un brun-ſombre tirant ſur le rouge, avec quelques raies d'un brun encore plus obſcur ; le poil de la nuque du cou eſt preſque de la grandeur d'une paume, mais moins rude que les ſoies de cochon. Il a les pieds grands & bien armés, dont il ſe ſert pour remuer la terre & en tirer les rejetons du palmier & d'autres racines, & quelquefois des corps morts . . . . . Après le lion &

En Turquie, l'hyæne se nomme *zirtlaat*, selon Nieremberg *(i)*; & en Perse *kastaar*, suivant Kœmpfer *(k)*; & *castar*, selon Pietro

la panthère, le dubbah est le plus féroce & le plus cruel de tous les animaux de la Barbarie. Comme cette bête est pourvue d'une crinière, qu'elle a de la peine à tourner la tête & qu'elle fouille dans les sépulcres, il y a toute apparence que c'est l'hyæne des Anciens. *Voyage de Shaw, tome I, pag. 320.*

(i) Eufeb. Nieremberg. *Hist. nat.* Antuerpiæ, 1635, pag. 181.

(k) Kastaar, id est, taxus porcinus, sive hyæna veterum (Vid. in Tab. §. 4. N.° 4.) *animal est porci, seu scrophæ grandioris, magnitudinem ejusdemque formam corporis obtinens, si caput, caudam & pedes excipio. Pilis vestitur longis, incanis, in orâ dorsi, porcino more, longioribus, pene spithamalibus, apicibus nigris; caput habet lupino non dissimile, rostro nigro, fronte longiori, oculis rostro propinquioribus nigris & volubilibus, auribus nudis, fuscis & acuminatis; caudâ donatur prælongâ, villis densis longioribus vestita, circulisque nigricantibus ad decorem intercepta. Crura in orbem quodam modo variegata, posteriora prioribus sunt longiora; pedes in quaternos ungues divisi, quos lupino more contrahit. Corpus habet striis à dorso ventre tenus pictum paucis, latis & inæqualibus, alternatim fuscis & nigris.... Mira vi terram effodit cavernisque abditum se illatebrare amat, diu sine cibo vivit, & raptu victum quærit..... Ferox & carnivora bestia, quippe in humana sæviens cadavera, quæ noctu ex tumulis impigre effodit, &c.* Kœmpfer, *amænitates*, pag. 411 & 412

della Valle *(l)* ; ce ſont-là les ſeuls noms qu'on doive appliquer à l'hyæne, puiſque ce ſont les ſeuls ſous leſquels on puiſſe la reconnoître clairement : il nous paroît cependant très-vraiſemblable, quoique moins évident, que le *lycaon* & la *crocute* des Indes & de l'Éthiopie dont parlent les Anciens, ne ſont pas autres que l'hyæne. Porphyre *(m)* dit expreſſément que la *crocute* des Indes eſt l'hyæne des Grecs ; & en effet tout ce que ceux-ci ont écrit, & même tout ce qu'ils ont dit de fabuleux au ſujet du *lycaon* & de la *crocute*, convient à l'hyæne, ſur laquelle ils ont auſſi

(l) Je vis à Schiras un certain animal vivant, que les Perſans nomment en leur langue *Caſtar*, auſſi puiſſant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encore, à ce que je crois, dans ſa perfection ; il avoit la grandeur, la forme & la couleur d'un tigre (il entend la panthère), & la tête avec le muſeau effilé d'un pourceau. L'on dit qu'il ſe nourriſſoit de chair humaine, & qu'il fouilloit les tombeaux & les ſépulcres pour manger les cadavres, ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'hyæne des Latins ; quoi qu'il en ſoit, c'étoit un animal farouche que je n'avois jamais vu. *Voyage de Pietro della Valle. Rouen 1745, tome V, page 343.*

(m) Porphirius in eo opere quod inſcripſit de abſtinentiâ ab uſu carnium, hyænam dicit ab Indis appellari crocutam. Gillius *apud* Geſnerum, *Hiſt. quadr.* pag. 555.

débité plus de fables que de faits. Mais nous bornerons ici nos conjectures ſur ce ſujet, afin de ne nous pas trop éloigner de notre objet préſent, & parce que nous traiterons dans un diſcours à part, de ce qui regarde les animaux fabuleux & des rapports qu'ils peuvent avoir avec les animaux réels.

Le *panther* des Grecs, le *lupus Canarius* de Gaza, le *lupus Armenius* des Latins modernes & des Arabes, nous paroiſſent être le même animal; & cet animal eſt le chacal que les Turcs appellent *cical* ſelon Pollux *(n)*, *thacal* ſuivant Spon *(o)* & Wheler; les Grecs modernes *zachalia(p)* les Perſans *ſiechal (q)* ou *ſchachal (r)*, les Maures de Barbarie *deeb (ſ)* ou *jackal*. Nous lui conſervons le nom *chacal*,

(n) Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 675.

(o) Voyages de Jacob Spon & George Wheler. *Lyon, 1678, tome I, pages 114 & 115.*

(p) Idem, ibidem.

(q) Voyage de Chardin en Perſe. *Amſterd. 1711, tome II, page 29.*

(r) Kœmpfer, *amœnitates exoticæ*, pag. 413.

(ſ) Voyage de Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 313.*

qui a été adopté par plusieurs Voyageurs, & nous nous contenterons de remarquer ici qu'il diffère de l'hyæne non-seulement par la grandeur, par la figure, par la couleur du poil, mais aussi par les habitudes naturelles, allant ordinairement en troupe, au lieu que l'hyæne est un animal solitaire : les nouveaux Nomenclateurs ont appelé le *chacal* d'après Kœmpfer, *lupus-aureus* parce qu'il a le poil d'un fauve-jaune, vif & brillant.

Le chacal est, comme l'on voit, un animal très-différent de l'hyæne : il en est de même du glouton, qui est une bête du Nord, reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Lapponie, la Russie, la Sibérie; inconnue même dans les régions tempérées, & qui par conséquent n'a jamais habité en Arabie, non plus que dans les autres climats chauds où se trouve l'hyæne : aussi en diffère-t-il à tous égards, le glouton est à peu près de la forme d'un très-gros blaireau, il a les jambes courtes, le ventre presqu'à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derrière, point de crinière sur le cou, le poil noir sur tout

le corps, quelquefois d'un fauve brun ſur les flancs. Il n'a de commun avec l'hyæne que d'être très-vorace; il n'étoit pas connu des Anciens, qui n'avoient pas pénétré fort avant dans les terres du Nord. Le premier Auteur qui ait fait mention de cet animal eſt Olaüs *(t)*, il l'a appelé *gulo* à cauſe de ſa grande voracité: on l'a enſuite nommé *roſomak* en langue Sclavone *(u)*, *jerff* & *wildfras* en Allemand: nos voyageurs François *(x)* l'ont appelé *glouton.* Il y a des variétés dans cette eſpèce auſſi-bien que dans celle du chacal, dont nous parlerons dans l'hiſtoire particulière de ces animaux; mais nous pouvons aſſurer d'avance que ces variétés,

(t) Inter omnia animalia quæ immani voracitate creduntur inſatiabilia, gulo in partibus Sueciæ ſeptentrionalis, præcipuum ſuſcepit nomen, ubi patriō ſermone Jerff *dicitur, & lingua Germanica* Wilsfraſſ, *Sclavonice* Roſomaka, *à multâ comeſtione; latinâ vero non niſi fictitio gulo videlicet à guloſitate appellatur.* Hiſt. de gent. ſeptent. ab *Olao* magno. *Antuerpiæ, 1558, pag 138.*

(u) Hiſtoire de la Lapponie, par Schœffer. *Paris, 1678, pag. 314.* — Rzaczynski, *Auct. hiſt. nat. Polon.* pag. 311.

(x) Relation de la grande Tartarie. *Amſt. 1737, page 8.*

loin de les rapprocher, les éloignent encore de l'eſpèce de l'hyæne.

La civette n'a de commun avec l'hyæne que l'ouverture ou ſac ſous la queue, & la crinière le long du cou & de l'épine du dos ; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite ; elle a les oreilles velues & courtes, au lieu que l'hyæne les a longues & nues ; elle a de plus, les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'hyæne a les jambes longues & n'a que quatre doigts à tous les pieds ; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il eſt donc très-facile de les diſtinguer l'une de l'autre. A l'égard du babouin qui eſt le *papio* des latins, il n'a été pris pour l'hyæne que par une équivoque des noms, à laquelle un paſſage de Léon l'Africain *(y)*, copié par Marmol *(z)*,

(y) Dabuh *Arabicâ appellatione Africanis* Seſef *dicitur. Animal & magnitudine & formâ lupum refert,* pedes & crura hominis ſimiles ; *reliquo beſtiarum generi non eſt noxius ſed humana corpora ſepulchris evellit ac devorat.* Leon. Afric. de Afric. deſcript. *Lugd. Bat. 1632, tom. II, pag. 756.*

(z) L'Afrique de Marmol. *Paris, 1667, tome I, page 57.*

ſemble avoir donné lieu. Le *dabuh*, diſent ces deux Auteurs, *eſt de la grandeur & de la forme du loup, il tire les corps morts des ſépulcres*. La reſſemblance de ce nom *dabuh* avec *dubbah*, qui eſt celui de l'hyæne, & cette avidité pour les cadavres, commune au *dabuh* & au *dubbah*, les a fait prendre pour le même animal, quoiqu'il ſoit dit expreſſément dans les mêmes paſſages que nous venons de citer, que le *dabuh* a des mains & des pieds comme l'homme, ce qui convient au babouin & ne peut convenir à l'hyæne.

On pourroit encore, en jetant les yeux ſur la figure du *lupus marinus (a)* de Bellon, copiée par Geſner *(b)*, prendre cet animal pour l'hyæne; car cette figure donnée par Bellon, reſſemble beaucoup à celle de notre hyæne: mais ſa deſcription ne s'accorde point avec la nôtre en ce qu'il dit que c'eſt un animal amphibie qui ſe nourrit de poiſſon, qui a été vu quelquefois ſur les côtes de l'Océan britannique, & que d'ailleurs Bellon ne fait aucune mention des caractères ſinguliers

(a) Bellon, *de aquatil.* pag. 35.

(b) Geſner, *Hiſt. quadrup.* pag. 674.

qui diſtinguent l'hyæne des autres animaux. Il ſe peut que Bellon, prévenu que la civette étoit l'hyæne des Anciens, ait donné la figure de la vraie hyæne ſous le nom d'un autre animal qu'il a appelé *lupus marinus*, & qui certainement n'eſt pas l'hyæne; car je le répète, les caractères de l'hyæne ſont ſi marqués & même ſi ſinguliers qu'il eſt fort aiſé de ne s'y pas méprendre : elle eſt peut-être le ſeul de tous les animaux quadrupèdes, qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; elle a comme le blaireau, une ouverture ſous la queue, qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps; elle a les oreilles longues, droites & nues, la tête plus carrée & plus courte que celle du loup; les jambes, ſur-tout celles de derrière, plus longues; les yeux placés comme ceux du chien; le poil du corps & la crinière d'une couleur gris-obſcur, mêlée d'un peu de fauve & de noir, avec des ondes tranſverſales & noirâtres; elle eſt de la grandeur du loup & paroît ſeulement avoir le corps plus court & plus ramaſſé.

Cet animal ſauvage & ſolitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il ſe creuſe lui-même ſous terre : il eſt d'un naturel féroce, & quoique pris tout petit *(c)*, il ne s'apprivoiſe pas; il vit de proie comme le loup, mais il eſt plus fort & paroît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il ſe jette ſur le bétail *(d)*, ſuit de près les troupeaux &

(c) Hyænam marem Iſpahani curioſitatis causâ alebat dives quidam Gabr. *ſeu ignicola, ſuburbii* Gabriſtaan, *captam dum ubera ſugeret, in latibulis vicini montis. Ad eam ſpectandam progreſſus, beſtiam eo ſitu depinxi, qua in foveâ ſubdiali duarum orgyarum profunditatis (cui incluſa ſervabatur) cubantem inveni. Deſiderio noſtro poſſeſſor omni ex parte ſatisfacturus, eam educi quoque curavit in aream; quod ut tuto fieret, demiſſo fune roſtrum prius illaqueabat; mox deſcendentes ſervi protracta utrinque labra funiculo ex pilis contorto, ſtrenue colligabant. Hoc facto educitur, laxatoque fune, qui roſtrum frenabat, beſtia latius diſcurrere permittitur, non ſemel apprehenſa, more athletico in terram projicitur, ac variis laceſſitur vexationibus; quibus illa irrito nocendi niſu obluctata, ſubinde mugitum edidit vitulino ſimillimum. Narrabant Gabri ſic frænatam nuper ſe oppoſuiſſe duobus leonibus, quos aſpectante oculo ſereniſſimo in fugam verterit.* Kœmpfer, *amænitates*, pag. 412 & 413.

(d) En Abiſſinie, les loups ſont petits & fort lâches, mais on y voit un animal, nommé *Hyæne*, extrêmement hardi & carnaſſier; il attaque les gens en

ſouvent rompt dans la nuit les portes des étables & les clôtures des bergeries : ſes yeux brillent dans l'obſcurité, & l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les Naturaliſtes, ſon cri reſſemble aux ſanglots d'un homme qui vomiroit avec effort, ou plutôt au mugiſſement du veau, comme le dit Kœmpfer, témoin auriculaire *(e)*.

L'hyæne ſe défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui réſiſter; lorſque la proie lui manque, elle creuſe la terre avec les pieds & en tire par lambeaux les cadavres des animaux & des hommes que dans le pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve dans preſque tous les climats chauds de l'Afrique & de l'Aſie, & il paroît que l'animal appelé *faraſſe* à Madagaſcar *(f)*,

plein jour comme la nuit, & rompt ſouvent les portes & les clôtures des bergeries. *Hiſtoire de l'Abiſſinie, par Ludolf,* page 41.

(e) Kœmpfer, *in loco ſupra citato.*

(f) Il ſe trouve à Madagaſcar des animaux que les habitans appellent *Faraſſes*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire*

qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus fort & plus cruel, pourroit bien être l'hyæne.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les Anciens ont écrit gravement que l'hyæne étoit mâle & femelle alternativement; que quand elle portoit, allaitoit & élevoit ses petits, elle demeuroit femelle pendant toute l'année; mais que l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, & faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a, comme la femelle, indépendamment des parties propres de la génération qui, pour les deux sexes, sont dans l'hyæne semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des Bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles; faire en

des Indes orientales, 1702, page 168.—Voyez aussi l'*Histoire de l'Orenoque, par Joseph Jumilla. Avignon, 1758, tome III, page 603*, où il paroît que l'auteur a copié le passage que nous venons de citer.



B. dir.

L'HYÆNE.

même temps courir les Bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, &c..... Tout cela peut arriver ſans hyæne; & je finis pour qu'on ne me faſſe pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaiſir à compiler & raconter ces fables.



LA CIVETTE (a), ET LE ZIBET (b).

LA plupart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournît le parfum qu'on appelle la

(a) La Civette. *Animal zibethi*, Caïus *apud* Gesnerum, *pag. 837.*

Civette. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *I.re partie, page 157.*

(b) Le Zibet, en Arabe, *Zebed* ou *Zebet.*

Animal du Musc. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1731, page 433.*

Nota. Les Nomenclateurs, que nous allons citer, n'ont point distingué ces deux animaux, & l'on ne sait auquel des deux on doit appliquer leurs phrases, parce qu'elles n'exposent que des caractères qui leur sont communs à tous deux.

Felis zibethi. Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 836. *Nota.* La figure que Gesner donne ici ne vaut rien, quoiqu'il dise qu'elle ait été faite d'après nature à Milan. Celle de Caïus, *page 837*, est bonne, & sa description très-bonne aussi.

Animal zibethi. Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 350. *Meles unguibus uniformibus.* Linn. *Syst. nat.* edit. IV,

Civette ; nous avons vu deux de ces animaux qui ſe reſſemblent à la vérité par les rapports eſſentiels de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ;

pag. 65.—*Meles unguibus uniformibus, cinerea. Syſt. nat.* edit. VI, pag. 6. — *Zibetha. Viverra caudâ annulatâ, dorſo cinereo nigroque undatim ſtriato. Syſt. nat.* edit. X, pag. 44. *Nota.* 1.° Que du genre du blaireau où étoit la civette dans la quatrième & la ſixième édition, elle a paſſé dans celui des *Viverra*; que d'abord elle étoit avec le blaireau ſeul, *édition IVe,* enſuite avec le blaireau & l'ichneumon, *édition VIe,* & qu'enfin dans la *dixième édition* elle ne ſe trouve plus avec le blaireau, mais avec l'ichneumon, la mouffette, le putois rayé & la genette. *Nota.* 2°. Que l'Auteur a changé l'acception reçue du mot *viverra* dont il fait un nom générique pour cinq animaux, parmi leſquels on croiroit au moins devoir trouver le vrai *viverra*, c'eſt-à-dire, le furet, qui cependant ne s'y trouve pas, & qu'il faut aller le chercher dans le genre des belettes, *page 46.* NOTA. 3°. Que le blaireau qui étoit ſeul de ſon genre avec la civette, *édition IVe,* & avec l'ichneumon & la civette *édition VIe,* ſe trouve, *édition X*, avec l'ours, l'ours blanc de Groenland, le louveteau de la baie de Hudſon & le raton ou racoon d'Amérique. Je ne cite ces diſparates de nomenclature que pour faire ſentir combien ces prétendus genres ſont arbitraires & peu fixes dans la tête même de ceux qui les imaginent.

Meles faſciis & maculis albis, nigris & rufeſcentibus variegata .... Civetta, la civette. Briſſon, *Regn. animal.* pag. 276.

mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un aſſez grand nombre d'autres caractères, pour qu'on puiſſe les regarder comme faiſant deux eſpèces réellement différentes. Nous avons conſervé au premier de ces animaux le nom de *Civette*, & nous avons donné au ſecond celui de *Zibet*, pour les diſtinguer. La civette dont nous donnons ici la figure, nous a paru être la même que la civette décrite par M.rs de l'Académie Royale des Sciences, dans les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des animaux; nous croyons auſſi qu'elle eſt la même que celle de Caïus dans Geſner, *page 837*, & la même encore que celle dont Fabius Columna a donné les figures (tant du mâle que de la femelle) dans l'ouvrage de Jean Faber, qui eſt à la ſuite de celui de Hernandès *(c)*.

La ſeconde eſpèce que nous appelons le *Zibet*, nous a paru être le même animal que celui qui a été décrit par M. de la Peyronnie, ſous le nom d'*animal du muſc*, dans les Mémoires de l'Académie des

(c) Hernandès, *Hiſt. Mex. Romæ*, *1628*, pag. 580 & 581.

Sciences, *année 1731 :* tous deux diffèrent de la civette par les mêmes caractères, tous deux manquent de crinière ou plutôt de longs poils ſur l'épine du dos, tous deux ont des anneaux bien marqués ſur la queue, au lieu que la civette n'a ni crinière, ni anneaux apparens. Il faut avouer cependant que notre zibet & l'animal du muſc de M. de la Peyronnie, ne ſe reſſemblent pas aſſez parfaitement pour ne laiſſer aucun doute ſur leur identité d'eſpèce : les anneaux de la queue du zibet ſont plus larges que ceux de l'*animal du muſc :* il n'a pas un double collier, il a la queue plus courte à proportion du corps; mais ces différences nous paroiſſent légères, & pourroient bien n'être que des variétés accidentelles auxquelles les civettes doivent être plus ſujettes que les autres animaux ſauvages, puiſqu'on les élève & qu'on les nourrit comme des animaux domeſtiques, dans pluſieurs endroits du Levant & des Indes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que notre zibet reſſemble beaucoup plus à l'animal du muſc de M. de la Peyronnie qu'à la civette, & que par conſéquent

on peut les regarder comme des animaux de même espèce ; puisqu'il n'est pas même absolument démontré que la civette & le zibet ne soient pas des variétés d'une espèce unique ; car nous ne savons pas si ces animaux ne pourroient pas se mêler & produire ensemble ; & lorsque nous disons qu'ils nous paroissent être d'espèces différentes, ce n'est point un jugement absolu, mais seulement une présomption très-forte, puisqu'elle est fondée sur la différence constante de leurs caractères, & que c'est cette constance des différences qui distingue ordinairement les espèces réelles des simples variétés.

L'animal que nous appelons ici *Civette*, se nomme *Falanoue* à Madagascar *(d)*, *Nzime* ou *Nzfusi* à Congo *(e)*, *Kankan* en Éthiopie *(f)*, *Kastor* dans la Guinée *(g)*.

(d) Voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, pages 150 & 151.*

(e) Merolla cité par M. l'abbé Prevôt. *Histoire générale des Voyages, tome IV, page 585.*

(f) Voyez *idem, tome III, pages 295 & 296.* Kankan.

(g) Voyez *idem, ibidem; & tome IV, page 236. tome V, page 86 & suivantes.*

C'eſt la civette de Guinée, car nous ſommes ſûrs que celle que nous avons eue avoit été envoyée vivante de Guinée à Saint-Domingue à un de nos Correſpondans, qui l'ayant nourrie quelque temps à Saint-Domingue, la fit tuer pour nous l'envoyer plus facilement.

Le zibet eſt vraiſemblablement la civette de l'Aſie, des Indes orientales & de l'Arabie, où on la nomme *Zebet* ou *Zibet*, nom Arabe qui ſignifie auſſi le parfum de cet animal, & que nous avons adopté pour déſigner l'animal même; il diffère de la civette en ce qu'il a le corps plus alongé & moins épais, le muſeau plus délié, plus plat & un peu concave à la partie ſupérieure, au lieu que le muſeau de la civette eſt plus gros, moins long & un peu convexe. Il a auſſi les oreilles plus élevées & plus larges, la queue plus longue & mieux marquée de taches & d'anneaux, le poil beaucoup plus court & plus mollet; point de crinière, c'eſt-à-dire, de poils plus longs que les autres ſur le cou, ni le long de l'épine du dos, point de noir au-deſſous des yeux, ni ſur les joues;

caractères particuliers & très-remarquables dans la civette. Quelques voyageurs avoient déjà soupçonné qu'il y avoit deux espèces de civettes *(h)*, mais personne ne les avoit reconnues assez clairement pour les décrire. Nous les avons vues toutes deux, &, après les avoir soigneusement comparées, nous les avons jugées d'espèce & peut-être de climat différent.

On a appelé ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes*, cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps; ils ressemblent plutôt au renard, sur-tout par la tête : ils ont la robe marquée de bandes & de taches, ce qui les a fait prendre aussi pour de petites panthères par ceux qui ne les ont vues que de loin, mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle la *Genette*, qui est taché de même, qui a la tête à peu près de la même forme, & qui porte, comme la civette, un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : mais la genette est plus petite que nos civettes; elle a les

(h) Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 341.

jambes beaucoup plus courtes & le corps bien plus mince ; ſon parfum eſt très-foible & de peu de durée, au contraire le parfum des civettes eſt très-fort, celui du zibet eſt d'une violence extrême & plus vif encore que celui de la civette *(i)*. Ces liqueurs odorantes ſe trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération ; c'eſt une humeur épaiſſe, d'une conſiſtance ſemblable à celle des pommades, & dont le parfum, quoique très-fort, eſt agréable au ſortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le muſc qui eſt une humeur ſanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la civette ou du zibet ; cet animal

(i) Malgré toute l'attention qu'on a depuis longtemps de raſſembler à la Ménagerie différens animaux étrangers, ce ſont les deux ſeuls de cette eſpèce qui y aient paru, & les ſeuls dans le nombre des animaux muſqués qu'on y ait vus, qui aient donné un auſſi grand parfum. *Mémoire de M. de la Peyronnie inſéré dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1731, page 444.* Il eſt queſtion dans ce paſſage de l'*animal du muſc*, que nous croyons être le même que notre zibet.

qui produit le musc, est une espèce de chevreuil sans bois, ou de chèvre sans cornes, qui n'a rien de commun avec les civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Ces deux espèces de civettes n'avoient donc jamais été nettement distinguées l'une de l'autre, toutes deux ont été quelquefois confondues avec les belettes odorantes *(k)*, la genette & le chevreuil du musc ; on les a prises aussi pour l'hyæne. Bellon, qui a donné une figure & une description de la civette, a prétendu que c'étoit l'hyæne des Anciens *(l)*; son erreur est d'autant plus excusable, qu'elle n'est pas sans fondement; il est sûr que la plupart des fables que les Anciens ont débitées sur l'hyæne, ont été prises de la civette; les philtres qu'on tiroit de certaines parties de l'hyæne, la force de ces philtres pour exciter à

(k) Aldrovande a dit que la belette odorante, qu'on appelle à la Virginie *Cæsam*, étoit la civette. Aldrov. *de quadrup. digit.* pag. 342. Cette erreur a été adoptée par Hans Sloane qui, dans son histoire de la Jamaïque, dit qu'il y a des civettes à la Virginie.

(l) Bellon, *Observ. Paris*, 1555, fol. 93.

l'amour, indiquent aſſez la vertu ſtimulante que l'on connoît à la pommade de civette dont on ſe ſert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du ſexe dans l'hyæne, convient encore mieux à la civette, car le mâle n'a rien d'apparent au dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle, à laquelle il reſſemble ſi fort par ces parties extérieures, qu'il n'eſt guère poſſible de s'aſſurer du ſexe autrement que par la diſſection; l'ouverture au dedans de laquelle ſe trouve la liqueur, ou plutôt l'humeur épaiſſe du parfum, eſt entre les deux autres & ſur une même ligne droite qui s'étend de l'os ſacrum au pubis.

Une autre erreur qui a fait beaucoup plus de progrès que celle de Bellon, c'eſt celle de Grégoire de Bolivar au ſujet des climats où ſe trouve l'animal civette : après avoir dit qu'elle eſt commune aux Indes orientales & en Afrique, il aſſure poſitivement qu'elle ſe trouve auſſi, & même en très-grand nombre, dans toutes les parties de l'Amérique méridionale. Cette aſſertion qui nous a

été tranſmiſe par Faber, a été copiée par Aldrovande, & enſuite adoptée par tous ceux qui ont écrit ſur la civette; cependant il eſt certain que les civettes ſont des animaux des climats les plus chauds de l'ancien continent, qui n'ont pu paſſer par le Nord pour aller dans le nouveau, & que réellement & dans le fait, il n'y a jamais eu en Amérique d'autres civettes que celles qui y ont été tranſportées des îles Philippines & des côtes de l'Afrique. Comme cette aſſertion de Bolivar eſt poſitive, & que la mienne n'eſt que négative, je dois donner les raiſons particulières par leſquelles on peut prouver la fauſſeté du fait. Je cite ici les paſſages de Faber en entier *(m)*

(m) Hoc animal (zibethicum ſcilicet) naſcitur in multis Indiæ orientalis atque occidentalis partibus, cujuſmodi in orientali ſunt provinciæ Bengala, Ceilan, Sumatra, Java major & minor, Malipur ac plures aliæ..... In novâ Hiſpaniâ vero ſunt provinciæ de Quatemala: Campege, Nicaragua, de vera-Cruce, Florida & magna illa inſulâ Sancti Dominici, aut Hiſpaniola, Cuba, Mantalino, Guadalupa & aliæ.... In regno Peruano animal hoc magnâ copiâ reperitur, in Paraguay, Tucuman, Chiraguanas, Sancta-Cruce, de la Sierra, Jungas, Andes, Chiachiapoias, Quizos, Timana, novo regno, & in omnibus provinciis magno flumine

pour qu'on ſoit en état d'en juger, ainſi que des remarques que je vais faire à ce ſujet : 1.° la figure donnée par Faber, *page 538*, lui avoit été laiſſée par Recchi ſans deſcription *(n)*, cette figure a pour inſcription, *animal zibethicum Americanum*, elle ne reſſemble point du tout à la civette ni au zibet, & repréſente plutôt un blaireau ; 2.° Faber donne la deſcription & les figures de deux civettes, l'une femelle & l'autre mâle, leſquelles reſſemblent à notre zibet, mais ces civettes ne ſont pas le même animal *(o)* que celui de la première figure ;

Maragnone confinibus, quæ circa hoc ferme ſine numero ad duo leucarum millia ſunt extenſa. Multo adhuc plura ejuſmodi animalia naſcuntur in Braſiliâ ubi mercatura vel cambium zibethi ſive algaliæ exercitatur. Novæ Hiſp. anim. Nardi Antonii Recchi imagines & nomina, Joannis Fabri Lyncei expoſitione, p. 539.

(n) Voici ce que dit Faber dans ſa préface, au ſujet de ſes commentaires ſur les animaux dont il va traiter. *Non itaque ſis neſcius, hos in animalia, quos modo commentarios edimus, merâ noſtrâ conſcriptos eſſe induſtriâ ac conjecturâ ad quas nam animantium noſtrorum ſpecies illa reduci poſſint, cum in autographo præter nudum nomen & exactam picturam de hiſtoriâ negri quidem reperiatur*, pag. 465.

(o) Faber eſt obligé de dire lui-même que ces figures

& les deux ſecondes ne repréſentent point des animaux d'Amérique, mais des civettes de l'ancien continent que Fabius Columna, confrère de Faber à l'Académie des *Lyncei*, avoit fait deſſiner à Naples, & deſquelles il lui avoit envoyé la deſcription & les figures : 3.° après avoir cité Grégoire de Bolivar au ſujet des climats où ſe trouve la civette, Faber finit par admirer la grande mémoire de Bolivar *(p)*, & par dire qu'il a entendu de ſa bouche ce récit avec toutes ſes circonſtances. Ces trois remarques ſuffiroient ſeules pour rendre très-ſuſpect le prétendu *animal zibethicum Americanum*, auſſi-bien que les aſſertions de Faber empruntées de Bolivar ; mais ce qui achève de démontrer

ne ſe reſſemblent pas. *Quantum hæc icon ab illâ Mexicanâ differat, ipſa pagina oſtendit. Ego climatis & regionis differentiam plurimum poſſe non nego*, pag. 581.

(p) Miror profecto Gregorii noſtri ſummam in animalium perquiſitione induſtriam & tenaciſſimam eorum quæ vidit unquam memoriam. Juro tibi, mi lector, hæc omnia quæ hactenus ipſius ab ore & ſcriptis hauſi, & poſthac dicturus ſum, plura rarioraque illius ipſum ope libri memoriter deſcripſiſſe, & per compendium quodam modo (cum inter colloquia protractiora & jam plura afferat) tantum contraxiſſe, pag. 540.

l'erreur, c'eſt que l'on trouve dans un petit ouvrage de Fernandès ſur les animaux d'Amérique, à la fin du volume qui contient l'Hiſtoire Naturelle du Mexique de Hernandès, de Recchi & de Faber que l'on trouve, dis-je, *chap. XXXIV*, *page 11*, un paſſage qui contredit formellement Bolivar, & où Fernandès *(q)* aſſure que la civette n'eſt point un animal naturel à l'Amérique, mais que de ſon temps l'on avoit commencé à en amener quelques-unes des îles Philippines *(r)* à la nouvelle Eſpagne.

(q) De Æluro à quo Gallia vocata corraditur, c. XXXIV. *Non me latet vulgare eſſe, hoc felis vocari genus Hiſpanis, quamquam* advenam *non* indigenam, *verum qui ex inſulis Philippicis cœpit jam in hanc novam Hiſpaniam adferri.* Hiſt. anim. & minerv. nov. Hiſp. lib. I, à Franciſc. Fernandès, pag. 11.

(r) La civette ſe trouve aux îles Philippines dans les montagnes; ſa peau reſſemble aſſez à celle du tigre, elle n'eſt pas moins ſauvage que lui, mais elle eſt beaucoup plus petite. Ils la prennent, la l'ent, & après lui avoir ôté la civette qui eſt dedans une petite bourſe qu'elle a deſſous la queue, ils la laiſſent en liberté pour la reprendre une autre fois. *Relation de divers voyages, par Thévenot. Paris, 1696. Relation des îles Philippines*, *pag. 10* — On trouve quantité de civettes dans les montagnes des îles Philippines. *Hiſtoire générale des Voyages*, *tome X*, *pag. 397*.

Enfin en réunissant ce témoignage positif de Fernandès avec celui de tous les Voyageurs qui disent que les civettes sont en effet très-communes aux îles Philippines, aux Indes orientales, en Afrique, & dont aucun ne dit en avoir vu en Amérique; on ne peut plus douter de ce que nous avons avancé dans notre énumération des animaux des deux continens, & il restera pour certain, quoique tous les Naturalistes aient écrit le contraire, que la civette n'est point un animal naturel de l'Amérique, mais un animal particulier & propre aux climats chauds de l'ancien continent, & qui ne s'est jamais trouvé dans le nouveau, qu'après y avoir été transporté. Si je n'eusse pas moi-même été en garde contre ces espèces de méprises qui ne sont que trop fréquentes, nous aurions donné notre civette pour un animal Américain, parce qu'elle nous étoit venue de Saint-Domingue; mais ayant recherché le mémoire & la lettre de M. Pagès *(f)*, qui nous l'avoit en-

(f) La civette a été amenée de Guinée; elle se nourrissoit des fruits de ce pays, mais elle mangeoit

voyée, j'y ai trouvé qu'elle étoit venue de Guinée. J'inſiſte ſur tous ces faits particuliers comme ſur autant de preuves du fait général de la différence réelle qui ſe trouve entre tous les animaux des parties méridionales de chaque continent.

La civette & le zibet ſont donc toutes deux des animaux de l'ancien continent, elles n'ont entr'elles que les différences extérieures que nous avons indiquées ci-devant : celles qui ſe trouvent dans leurs parties intérieures & dans la ſtructure des réſervoirs qui

auſſi très-volontiers de la viande. Pendant tout le temps qu'elle a été vivante, elle répandoit une odeur de muſc inſoutenable à une très-grande diſtance. Quand elle a été morte, j'ai eu beaucoup de peine d'en ſoutenir l'odeur dans la chambre. Je lui ai trouvé une fente préciſément ſur le ſcrotum, qui étoit une ouverture commune de deux poches qu'elle avoit, une de chaque côté des teſticules. Ces poches étoient pleines d'une humeur griſe, épaiſſe & gluante, mêlée de poils aſſez longs qui étoient de la même couleur de ceux que j'ai trouvés dans ces poches. Ces ſacs pouvoient avoir environ un pouce & demi de profondeur; leur diamètre eſt beaucoup plus grand à l'ouverture que dans le fond. *Extrait du Mémoire de M. Pagès, Médecin du Roi à Saint-Domingue, daté du Cap le 6 ſeptembre 1759.*

contiennent leur parfum, ont été si bien indiquées, & les réservoirs eux-mêmes décrits avec tant de soin par M.rs Morand & de la Peyronnie *(t)*, que je ne pourrois que répéter ce qu'ils en disent. Et à l'égard de ce qui nous reste à exposer au sujet de ces deux animaux, comme ce sont ou des choses qui leur sont communes, ou des faits qu'il seroit bien difficile d'appliquer à l'un plutôt qu'à l'autre; nous avons cru devoir réunir le tout dans un seul & même article.

Les civettes (c'est-à-dire la civette & le zibet, car je me servirai maintenant de ce mot au plurier, pour les indiquer toutes deux), les civettes, dis-je, quoiqu'originaires & natives des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie, peuvent cependant vivre dans les pays tempérés & même froids, pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air, & qu'on leur donne des alimens succulens & choisis; on en nourrit en assez grand nombre en Hollande, où l'on fait commerce de leur parfum. La

(t) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *années 1728 & 1731.*

civette faite à Amſterdam eſt préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui eſt ordinairement moins pure : celle qu'on tire de Guinée ſeroit la meilleure de toutes *(u)*, ſi les Nègres, ainſi que les Indiens & les Levantins *(x)*, ne la falſifioient en y mêlant des ſucs de végétaux, comme du ladanum, du ſtorax & d'autres drogues

(u) On voit quantité de civettes à Malabar, c'eſt un petit animal à peu près fait comme un chat, à la réſerve que ſon muſeau eſt plus pointu, qu'il a les griffes moins dangereuſes, & crie autrement ; le parfum qu'il produit s'engendre comme une eſpèce de graiſſe dans une ouverture qu'il a ſous la queue ; on la tire de temps en temps, & elle ne foiſonne qu'autant que la civette eſt bien nourrie. On en fait un grand trafic à Calécut, mais à moins de la cueillir ſoi-même, elle eſt preſque toujours falſifiée. *Voyage de Dellon, page 11. — Optimum zibethi genus ex Guineâ advehitur, ſinceritate eximium, Joannes Hugo.*

(x) Le chat qui produit la civette a la tête & le muſeau d'un renard; il eſt grand & tacheté comme le chat tigre; il eſt très-farouche; on en tire tous les deux jours la civette, qui n'eſt qu'une certaine mucoſité ou ſueur épaiſſe qu'il a ſous la queue dans une concavité, &c. *Voyages de le Maire. Paris, 1695, pages 100 & 101;* c'eſt de la civette de Guinée dont parle ici ce Voyageur. — Je vis au Caire, dans la maiſon d'un Vénicien, pluſieurs animaux fiers extrêmement, de la grandeur preſque d'un chien

balsamiques & odoriférantes. Pour recueillir ce parfum, ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contrai-

couchant, mais plus grossiers & de forme toute semblable à nos chats; ils les appellent *Chats musqués,* & les gardent dans des cages...... Pour en venir à bout, & de peur qu'ils ne mordent, ils les tiennent séparément dans des cages de bois bien fortes, mais si étroites que l'animal ne peut pas s'y tourner..... Ils ouvrent ensuite la cage par-derrière autant qu'il faut pour tirer les jambes de l'animal dehors sans qu'il puisse se tourner pour blesser celui qui le tient; & ayant ramassé la civette, ils les remettent dedans, tenant toujours l'animal bien serré. *Voyage de Pietro della Valle. Rouen, 1745, tome I, page 401.* — Les civettes qu'on nomme en Arabe *Zebides*, sont naturellement sauvages & se tiennent dans les montagnes d'Éthiopie. On en transporte beaucoup en Europe, car on les prend petites & on les nourrit dans des cages de bois bien fortes, où on leur donne à manger du lait, de la farine, du blé cuit, du riz & quelquefois de la viande, &c. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 57.* — Voyez aussi le *Voyage de Thévenot. Paris, 1664, tome I, page 476.* — Les civettes de l'île de Java rendent bien autant de parfum que celles de Guinée, mais il n'est pas si blanc ni si bon. *Suite de la relation d'Adam Olearius, tome II, page 350.* — *Indigenæ ita hoc pigmentum adulterant ut ausim affirmare nullum zibethum sincerum ad nos deferri.* Prosp. Alpin. *Hist. Ægypt.* Lugd. Bat. 1735, pag. 239.

gnent

gnent à demeurer dans cette ſituation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gènent les jambes de derrière, enſuite ils font entrer une petite cuiller dans le ſac qui contient le parfum, ils raclent avec ſoin toutes les parois intérieures de ce ſac & mettent la matière qu'ils en tirent dans un vaſe qu'ils couvrent avec ſoin : cette opération ſe répète deux ou trois fois par ſemaine ; la quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture & de l'appétit de l'animal ; il en rend d'autant plus qu'il eſt mieux & plus délicatement nourri : de la chair crue & hachée, des œufs, du riz, de petits animaux, des oiſeaux, de la jeune volaille, & ſur-tout du poiſſon, ſont les mets qu'il faut lui offrir, & varier de manière à entretenir ſa ſanté & exciter ſon goût ; il lui faut très-peu d'eau, & quoiqu'il boive rarement, il urine fréquemment, & l'on ne diſtingue pas le mâle de la femelle à leur manière de piſſer.

Le parfum de ces animaux eſt ſi

fort, qu'il ſe communique à toutes les parties de leur corps, le poil en eſt imbu, & la peau pénétrée au point que l'odeur *(x)* s'en conſerve long-temps après leur mort, & que de leur vivant l'on ne peut en ſoutenir la violence, ſur-tout ſi l'on eſt enfermé dans le même lieu. Lorſqu'on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage, & ſi on les tourmente juſqu'à les faire ſuer, on recueille la ſueur qui eſt auſſi très-parfumée & qui ſert à falſifier le vrai

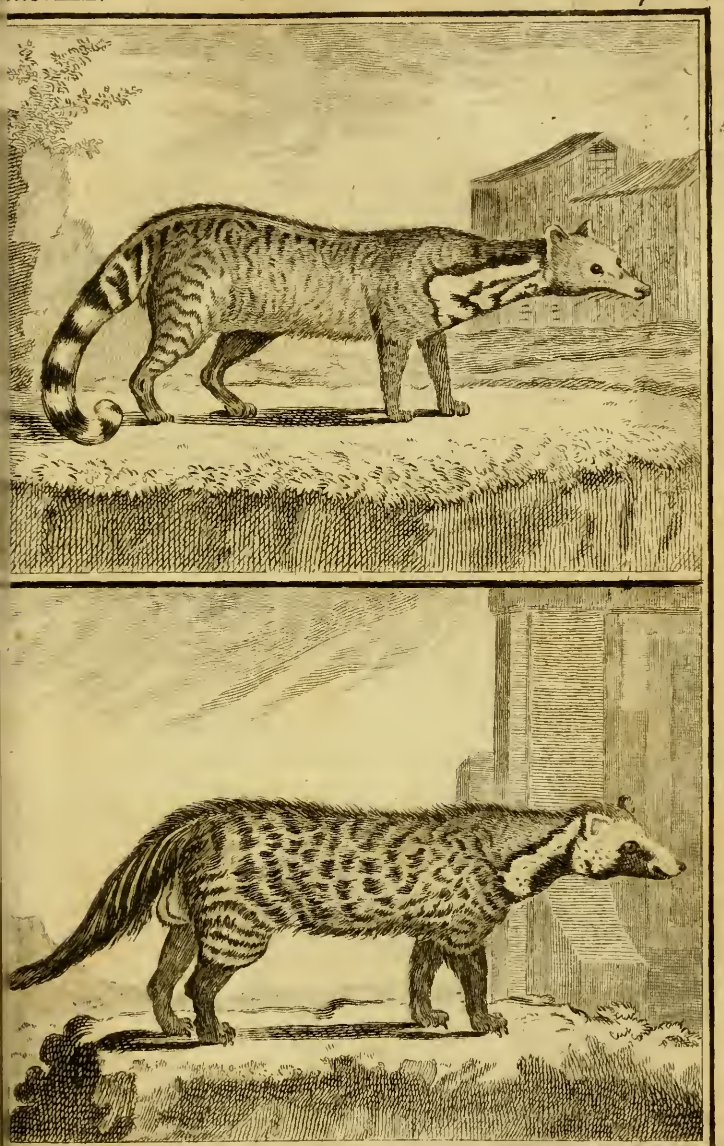
(x) Le réſervoir qui contient la liqueur odorante de la civette, eſt au-deſſous de l'anus, & au-deſſus d'un autre orifice ſi ſemblable dans les deux ſexes, que ſans la diſſection toutes les civettes paroîtroient femelles..... Comme on a remarqué que les civettes ſont incommodées de cette liqueur, quand les vaiſſeaux qui la contiennent en ſont trop pleins, on leur a trouvé auſſi des muſcles dont elles ſe ſervent pour comprimer ces vaiſſeaux & la faire ſortir. Quoiqu'elle ſoit en plus grande quantité dans ces réſervoirs & qu'elle s'y perfectionne mieux, il y a lieu de croire qu'elle ſe répand auſſi en ſueur par toute la peau; en effet, le poil des deux civettes ſentoit bon, & ſur-tout celui du mâle étoit ſi parfumé que quand on avoit paſſé la main deſſus, elle en conſervoit long-temps une odeur agréable. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences depuis ſon établiſſement. Paris, 1733, tome I, pages 82 & 83.*

parfum ou du moins à en augmenter le volume.

Les civettes ſont naturellement farouches, & même un peu féroces; cependant on les apprivoiſe aiſément, au moins aſſez pour les approcher & les manier ſans grand danger: elles ont les dents fortes & tranchantes, mais leurs ongles ſont foibles & émouſſés; elles ſont agiles & mêmes légères, quoique leur corps ſoit aſſez épais, elles ſautent comme les chats & peuvent auſſi courir comme les chiens, elles vivent de chaſſe, ſurprennent & pourſuivent les petits animaux, les oiſeaux; elles cherchent comme les renards à entrer dans les baſſe-cours pour emporter les volailles; leurs yeux brillent la nuit, & il eſt à croire qu'elles voient dans l'obſcurité. Lorſque les animaux leur manquent, elles mangent des racines & des fruits; elles boivent peu & n'habitent pas dans les terres humides, elles ſe tiennent volontiers dans les ſables brûlans & dans les montagnes arides. Elles produiſent en aſſez grand nombre dans leur climat, mais quoiqu'elles puiſſent vivre dans les régions tempérées & qu'elles

y rendent, comme dans leur pays natal, leur liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier : elles ont la voix plus forte & la langue moins rude que le chat, leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en françois *Civette* l'humeur onctueuse & parfumée que l'on tire de ces animaux, on l'appelle *Zibet* ou *Algallia* en Arabie, aux Indes & dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine, les parfumeurs & les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums : l'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc ; toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer ; & l'ambre même qui étoit, il n'y a pas long-temps, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis & le plus noble, a perdu de sa vogue, & n'est plus du goût de nos gens délicats.



LA CIVETTE.

LA GENETTE (a).

LA Genette eſt un plus petit animal que les Civettes, elle a le corps alongé, les jambes courtes, le muſeau pointu, la tête effilée, le poil doux & mollet, d'un gris-cendré, brillant & marqué de taches noires, rondes & ſéparées ſur les côtés du corps, mais qui ſe réuniſſent de ſi près ſur la partie du dos, qu'elles paroiſſent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps; elle a

(a) La Genette, en Eſpagnol, *Genetta.*

Genette. Bellon, *Obſerv.* fol. 73.

Genetta. Geſner, *Hiſt. quadrup.* page 549.

Genetta vel *Ginetta.* Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 201.

Muſtela caudâ annulis nigris albidiſque cinctâ. Genetta. Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, pag. 5. *Genetta Viverra caudâ annulatâ, corpore fulvo-nigricante maculato.* Syſt. nat. edit. X, pag. 45. *Nota.* Que du genre des *Muſtela*, elle a paſſé dans celui des *Viverra*, & qu'il en eſt ainſi de la plupart des autres animaux que cet Auteur, à chaque édition, change de genre ſans en donner aucune raiſon.

Muſtela caudâ ex annulis alternatim albidis & nigris variegatâ...... Genetta. La Genette. Briſſon, *Reg. animal.* pag. 252.

auſſi ſur le cou & le long de l'épine du dos une eſpèce de crinière ou de poil plus long, qui forme une bande noire & continue depuis la tête juſqu'à la queue ; laquelle eſt auſſi longue que le corps, & marquée de ſept ou huit anneaux alternativement noirs & blancs ſur toute ſa longueur ; les taches noires du cou ſont en forme de bandes, & l'on voit au-deſſous de chaque œil une marque blanche très-apparente. La genette a ſous la queue & dans le même endroit que les civettes, une ouverture ou ſac dans lequel ſe filtre une eſpèce de parfum, mais foible & dont l'odeur ne ſe conſerve pas : elle eſt un peu plus grande que la fouine, qui lui reſſemble beaucoup par la forme du corps auſſi-bien que par le naturel & par les habitudes ; ſeulement il paroît qu'on apprivoiſe la genette plus aiſément : Bellon dit en avoir vu dans les maiſons à Conſtantinople, qui étoient auſſi privées que des chats, & qu'on laiſſoit courir & aller par-tout, ſans qu'elles fiſſent ni mal ni dégât. On les a appelées *chats de Conſtantinople*, *chats d'Eſpagne*, *chats genette* ; elles n'ont cependant rien

de commun avec les chats que l'art d'épier & de prendre les ſouris : c'eſt peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le Levant & en Eſpagne qu'on leur a donné le ſurnom de leurs pays ; car le nom même de *genette* ne vient point des langues anciennes, & n'eſt probablement qu'un nom nouveau pris de quelque lieu planté de genet, qui, comme l'on ſait, eſt fort commun en Eſpagne, où l'on appelle auſſi *genets* des chevaux d'une certaine race. Les Naturaliſtes prétendent que la genette n'habite que dans les endroits humides & le long des ruiſſeaux, & qu'on ne la trouve ni ſur les montagnes ni dans les terres arides. L'eſpèce n'en eſt pas nombreuſe, du moins elle n'eſt pas fort répandue ; il n'y en a point en France ni dans aucune autre province de l'Europe, à l'exception de l'Eſpagne & de la Turquie. Il lui faut donc un climat chaud pour ſubſiſter & ſe multiplier ; néanmoins il ne paroît pas qu'elle ſe trouve dans les pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes ; car la foſſane, qu'on appelle *genette de Madagaſcar*, eſt une

eſpèce différente, de laquelle nous parlerons ailleurs.

La peau de cet animal fait une fourrure légère & très-jolie : les manchons de genette étoient à la mode il y a quelques années, & ſe vendoient fort cher ; mais comme l'on s'eſt aviſé de les contrefaire, en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, le prix en a baiſſé des trois quarts, & la mode en eſt paſſée.





B. dir.

LA GENETTE.

DU LOUP NOIR.

Nous ne donnons la deſcription de cet animal que comme un ſupplément à celle du loup, car nous les croyons tous deux de la même eſpèce. Nous avons dit, dans l'hiſtoire du Loup *(a)*, qu'il s'en trouve de tout blancs & de tout noirs dans le nord de l'Europe, & que ces loups noirs ſont plus grands que les autres : celui-ci eſt venu du Canada, il étoit noir ſur tout le corps, mais plus petit que notre loup; il avoit les oreilles un peu plus grandes, plus droites & plus éloignées l'une de l'autre; les yeux un peu plus petits, & qui paroiſſoient auſſi un peu plus éloignés que dans le loup commun. Ces différences ne ſont, à notre avis, que des variétés trop peu conſidérables pour ſéparer cet animal de l'eſpèce du loup; la différence la plus ſenſible eſt celle de la grandeur; mais, comme nous l'avons déja dit plus d'une

(a) Voyez dans le *Volume II* de cette Hiſtoire naturelle, l'article du Loup, *page 185*.

fois, les animaux qui ſont communs aux deux continens, c'eſt-à-dire, ceux du nord de l'Europe & ceux de l'Amérique ſeptentrionale, diffèrent tous par la grandeur, & ce loup noir de Canada, plus petit que ceux de l'Europe, nous paroît ſeulement confirmer ce fait général; d'ailleurs comme il avoit été pris tout petit, & enſuite élevé à la chaîne, la contrainte ſeule a peut-être ſuffi pour l'empêcher de prendre tout ſon accroiſſement : nos loups ordinaires ſont auſſi plus petits & moins communs en Canada qu'en Europe, & les Sauvages en eſtiment fort la peau *(b)* : les loups noirs, les loups-cerviers, les renards y ſont en plus grand nombre. Cependant le renard noir y eſt auſſi fort rare; il a le poil infiniment plus beau que le loup noir, dont la peau ne peut faire qu'une fourrure aſſez groſſière.

Nous n'ajouterons rien de plus à la deſcription que M. Daubenton a faite de cet animal que nous avons vu vivant, & qui nous a paru reſſembler au loup,

(b) Voyage de Sagard Théodat. *Paris*, *1632*, *page 307*.



B. dir.

LOUP NOIR.

non-ſeulement par la figure, mais par le naturel, n'étant devenu déprédateur qu'avec l'âge *(c)*, & n'ayant, comme le loup, qu'une férocité ſans courage qui le rendoit lâche au combat quoiqu'il y fût exercé.

(c) Voyez dans le *Volume II* de cette Hiſtoire naturelle, l'article du Loup, *page 188*.



L'ONDATRA (a),

ET

LE DESMAN (b).

L'ONDATRA & le Desman sont deux animaux qu'il ne faut pas confondre, quoiqu'on les ait appelés tous deux *Rats musqués*, & qu'ils aient quelques caractères

(a) *Ondatra* chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale. *Rat musqué de Canada.*

Rat musqué. Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1726, page 323.*

(b) *Desman* en Suède. *Rat musqué de Moscovie.*

Mus aquaticus Clusii exotic. auct. pag. 373.

Mus aquatilis Clusii. Aldrov. *de quadrup. digit.* p. 448.

Mus aquaticus exoticus Clusii. Ray, *Synops. quadr.* pag. 217.

Mus aquaticus Clusii. Museum Wornianum, p. 334.

Animal ex Moscovia. Ruper, Besser, Gazophil. *Tab. XV.*

Castor caudâ verticaliter planâ, digitis omnibus membranis inter se connexis. . . . Mus moschiferus. Le rat musqué. Brisson, *Regn. animal*, page 135.

communs ; il faut auſſi les diſtinguer du pilori ou rat muſqué des Antilles ; ces trois animaux ſont d'eſpèces & de climats différens. L'ondatra ſe trouve en Canada, le deſman en Lapponie, en Moſcovie, & le pilori à la Martinique & dans les autres îles Antilles.

L'ondatra ou rat muſqué de Canada diffère du deſman en ce qu'il a les doigts des pieds tous ſéparés les uns des autres, les yeux très-apparens & le muſeau fort court, au lieu que le deſman ou rat muſqué de Moſcovie a les pieds de derrière réunis par une membrane *(c)*, les yeux extrêmement petits, le muſeau prolongé comme la muſaraigne. Tous deux ont la queue plate, & ils diffèrent du pilori ou rat muſqué des Antilles, par cette conformation & par pluſieurs autres caractères *(d)*; le pilori a la queue aſſez

(c) Oculi exigui & vix conſpicui. . . . Digiti majores membranis connexi ad commodiùs notandum, roſtri pars ſuperior firma, prominula & pœne unciam longa, nigricans eâque formâ prædita, ut inſtar ſuis aut talpæ terram vertere poſſit. Cluſii exotic. *page 375.*

(d) Les rats muſqués des Antilles que nos François appellent *Piloris*, font le plus ſouvent leurs retraites

courte, cylindrique *(e)* comme celle des autres rats, au lieu que l'ondatra & le deſman l'ont tous deux fort longue. L'ondatra reſſemble par la tête au rat d'eau, & le deſman à la muſaraigne.

dans les trous de la terre comme les lapins, auſſi ils ſont preſque de la même groſſeur, mais pour la figure ils n'ont rien de celle des gros rats qu'on voit ailleurs, ſinon que la plupart ont le poil du ventre blanc comme les glirons, & celui du reſte du corps noir ou tanné : ils exalent une odeur muſquée qui abat le cœur & qui parfume ſi fort l'endroit de leur retraite qu'il eſt fort aiſé de le diſcerner. *Hiſtoire naturelle des Antilles. Roterdam, 1658, page 124.*

(e) Les piloris ſont une eſpèce de rats de bois deux ou trois fois plus gros que les rats ordinaires; ils ſont preſque blancs, leur queue eſt fort courte, ils ſentent le muſc extraordinairement. *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome I, page 438.* — Les piloris ſe trouvent à la Martinique & dans quelques autres îles des Antilles : ce ſont des rats muſqués de même forme que les rats d'Europe, mais d'une ſi prodigieuſe grandeur que quatre de nos rats ne pèſent pas un pilori...... Ils nichent juſque dans les caſes, mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs..... Ces piloris ſont naturels dans l'île de la Martinique, & non pas les autres rats communs qui n'ont paru que depuis quelques années qu'elle eſt fréquentée des navires, &c. *Hiſtoire générale des Antilles, par le Père du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 302.*

On trouve dans les Mémoires de l'Académie, *année* 1725, une deſcription très-ample & très-bien faite de l'ondatra ſous le nom de *Rat muſqué.* M. Sarraſin, Médecin du Roi à Québec & Correſpondant de l'Académie, s'eſt occupé à diſſéquer un grand nombre de ces animaux dans leſquels il a obſervé des choſes ſingulières. Nous ne pouvons pas douter, en comparant ſa deſcription avec la nôtre, que ce rat muſqué de Canada, dont il a donné la deſcription, ne ſoit notre ondatra, c'eſt-à dire, l'animal dont nous donnons ici la figure.

L'ondatra eſt de la groſſeur d'un petit lapin & de la forme d'un rat; il a la tête courte & ſemblable à celle du rat d'eau, le poil luiſant & doux avec un duvet fort épais au-deſſous du premier poil, à peu près comme le caſtor; il a la queue longue & couverte de petites écailles comme celles des autres rats, mais elle eſt d'une forme différente : la queue des rats communs eſt à peu près cylindrique, & diminue de groſſeur depuis l'origine juſqu'à l'extrémité; celle

du rat muſqué eſt fort aplatie vers la partie du milieu juſqu'à l'extrémité, & un peu plus arrondie au commencement, c'eſt-à-dire, à l'origine; les faces aplaties ne ſont pas horizontales, mais verticales, en ſorte qu'il ſemble que la queue ait été ſerrée & comprimée des deux côtés dans toute ſa longueur: les doigts des pieds ne ſont pas réunis par des membranes, mais ils ſont garnis de longs poils aſſez ſerrés qui ſuppléent en partie l'effet de la membrane & donnent à l'animal plus de facilité pour nager. Il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domeſtique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture; deux dents inciſives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire ſupérieure: ces quatre dents ſont très-fortes & lui ſervent à ronger & à couper le bois.

Les choſes ſingulières que M. Sarraſin a obſervées dans cet animal, ſont, 1.° la force & la grande expanſion du muſcle

peaucier qui fait que l'animal, en contractant sa peau, peut resserrer son corps & le réduire à un plus petit volume; 2.° la souplesse des fausses côtes qui permet cette contraction du corps, laquelle est si considérable que le rat musqué passe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent entrer; 3.° la manière dont s'écoulent les urines dans les femelles, car l'urètre n'aboutit point, comme dans les autres quadrupèdes, au-dessous du clitoris, mais à une éminence velue située sur l'os pubis; & cette éminence a un orifice particulier qui sert à l'éjection des urines; organisation singulière qui ne se trouve que dans quelques espèces d'animaux, comme les rats & les singes dont les femelles ont trois ouvertures. On a observé que le castor est le seul des quadrupèdes dans lequel les urines & les excrémens aboutissent également à un réceptacle commun qu'on pourroit comparer au cloaque des oiseaux: les femelles des rats & des singes sont peut-être les seules qui aient le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent, absolument séparés des parties de la génération;

cette singularité n'est que dans les femelles, car dans les mâles de ces mêmes espèces l'urètre aboutit à l'extrémité de la verge, comme dans toutes les autres espèces de quadrupèdes. M. Sarrasin observe, 4.° que les testicules qui, comme dans les autres rats, sont situés des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut pour un animal aussi petit; *gros*, dit-il, *comme des noix muscades;* mais qu'après ce temps ils diminuent prodigieusement & se réduisent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diamètre; que non-seulement ils changent de volume, de consistance & de couleur, mais même de situation d'une manière marquée; il en est de même des vésicules séminales, des vaisseaux déférens, &c. toutes ces parties de la génération s'oblitèrent presque entièrement après la saison des amours; les testicules, qui dans ce temps étoient au dehors & fort proéminens, rentrent dans l'intérieur du corps; ils sont attachés à la membrane adipeuse, ou plutôt ils y sont enclavés, ainsi que les autres parties dont nous venons de parler; cette membrane s'étend

& s'augmente par la ſurabondance de la nourriture juſqu'au temps du rut : les parties de la génération qui ſemblent être des appendices de cette membrane ſe développent, s'étendent, ſe gonflent & acquièrent alors toutes leurs dimenſions ; mais lorſque cette ſurabondance de nourriture eſt épuiſée par des coïts réitérés, la membrane adipeuſe qui maigrit, ſe reſſerre, ſe contracte & ſe retire peu à peu du côté des reins ; en ſe retirant elle entraîne avec elle les vaiſſeaux déférens, les véſicules ſéminales, les épidydimes & les teſticules qui deviennent légers, vides & ridés au point de n'être plus reconnoiſſables ; il en eſt de même des véſicules ſéminales qui, dans le temps de leur gonflement, ont un pouce & demi de longueur & enſuite ſont réduites, ainſi que les teſticules, à une ou deux lignes de diamètre ; 5.° les follécules qui contiennent le muſc ou le parfum de cet animal ſous la forme d'une humeur laiteuſe, & qui ſont voiſins des parties de la génération, éprouvent auſſi les mêmes changemens ; ils ſont très-gros, très-gonflés, leur parfum très-fort, très-

exalté, & même très-ſenſible à une aſſez grande diſtance dans le temps des amours; enſuite ils ſe rident, ils ſe flétriſſent & enfin s'oblitèrent en entier. Ce changement dans les follécules qui contiennent le parfum ſe fait plus promptement & plus complètement que celui des parties de la génération; ces follécules, qui ſont communs aux deux ſexes, contiennent un lait fort abondant au temps du rut; ils ont des vaiſſeaux excrétoires qui aboutiſſent dans le mâle à l'extrémité de la verge & vers le clitoris dans la femelle, & cette ſécrétion ſe fait & s'évacue à peu près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupèdes.

Toutes ces ſingularités, qui nous ont été indiquées par M. Sarraſin, étoient dignes de l'attention d'un habile Anatomiſte, & l'on ne peut aſſez le louer des ſoins réiérés qu'il s'eſt donné pour conſtater ces eſpèces d'accidens de la Nature & pour voir ces changemens dans toutes leurs périodes. Nous avons déja parlé de changemens & d'altérations à peu près ſemblables à celles-ci dans les parties de la génération du rat d'eau, du

campagnol & de la taupe. Voilà donc des animaux quadrupèdes qui, par tout le reste de la conformation, ressemblent aux autres quadrupèdes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'oblitèrent chaque année à peu près comme les laitances des poissons & comme les vaisseaux séminaux du calmar dont nous avons décrit les changemens, l'anéantissement & la reproduction *(f)*; ce sont-là de ces nuances par lesquelles la Nature rapproche secrètement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés, de ces exemples rares, de ces *instances* solitaires qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'elles tiennent au système général de l'organisation des êtres, & qu'elles en réunissent les points les plus éloignés. Mais ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur les conséquences générales qu'on peut tirer de ces faits singuliers, non plus que sur les rapports immédiats qu'ils ont avec notre théorie de la génération; un esprit attentif les sentira d'avance, & nous aurons bientôt occasion

(f) Voyez le *Volume III* de cette Histoire naturelle, *page 331 & suivantes.*

de les présenter avec plus d'avantage en les réunissant à la masse totale des autres faits qui y sont relatifs.

Comme l'ondatra est du même pays que le castor, que comme lui il habite sur les eaux, qu'il est en petit à peu près de la même figure, de la même couleur & du même poil, on les a souvent comparés l'un à l'autre ; on assure même qu'au premier coup d'œil on prendroit un vieux ondatra pour un castor qui n'auroit qu'un mois d'âge ; ils diffèrent cependant assez par la forme de la queue pour qu'on ne puisse s'y méprendre, elle est ovale & plate horisontalement dans le castor ; elle est très-alongée & plate verticalement dans l'ondatra : au reste ces animaux se ressemblent assez par le naturel & l'instinct ; les ondatras, comme les castors, vivent en société pendant l'hiver ; ils font des petites cabanes d'environ deux pieds & demi de diamètre, & quelquefois plus grandes, où ils se réunissent plusieurs familles ensemble ; ce n'est point, comme les marmottes, pour y dormir pendant cinq ou six mois, c'est seulement pour se mettre à l'abri de la rigueur de

l'air : ces cabanes sont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaisseur ; des herbes, des joncs entrelacés mêlés avec de la terre grasse qu'ils paîtrissent avec les pieds, sont leurs matériaux. Leur construction est impénétrable à l'eau du ciel, & ils pratiquent des gradins en dedans pour n'être pas gagnés par l'inondation de celle de la terre : cette cabane, qui leur sert de retraite, est couverte pendant l'hiver de plusieurs pieds de glaces & de neiges sans qu'ils en soient incommodés. Ils ne font pas de provisions pour vivre comme les castors, mais ils creusent des puits & des espèces de boyaux au-dessous & à l'entour de leur demeure pour chercher de l'eau & des racines ; ils passent ainsi l'hiver fort tristement quoiqu'en société, car ce n'est pas la saison de leurs amours : ils sont privés pendant tout ce temps de la lumière du ciel ; aussi lorsque l'haleine du printemps commence à dissoudre les neiges & à découvrir les sommets de leurs habitations, les Chasseurs en ouvrent le dôme, les offusquent brusquement de la lumière du jour, & assomment ou prennent tous

ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries ſouterraines qu'ils ſe ſont pratiquées & qui leur ſervent de derniers retranchemens où on les ſuit encore, car leur peau eſt précieuſe & leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger. Ceux qui échappent à la main du Chaſſeur, quittent leur habitation à peu près dans ce temps; ils ſont errans pendant l'été, mais toujours deux à deux, car c'eſt le temps des amours: ils vivent d'herbes & ſe nourriſſent largement des productions nouvelles que leur offre la ſurface de la terre; la membrane adipeuſe s'étend, s'augmente, ſe remplit par la ſurabondance de cette bonne nourriture; les follécules ſe renouvellent, ſe rempliſſent auſſi; les parties de la génération ſe dérident, ſe gonflent; & c'eſt alors que ces animaux prennent une odeur de muſc ſi forte qu'elle n'eſt pas ſupportable; cette odeur ſe fait ſentir de loin, & quoique ſuave *(g)* pour les Européens, elle déplaît ſi fort

(g) Le rat muſqué de l'Amérique ſeptentrionale eſt un peu plus gros & un peu plus long que le rat d'eau de France; ſon élément eſt l'eau, mais il ne laiſſe pas d'aller quelquefois à terre; il a la queue plate, elle

si fort aux Sauvages, qu'ils ont appelé *puante* une rivière sur les bords de laquelle habitent en grand nombre ces rats musqués qu'ils appellent aussi *rats puants.*

Ils produisent une fois par an, & cinq ou six petits à la fois ; la durée de la gestation n'est pas longue, puisqu'ils n'entrent en amour qu'au commencement de l'été & que les petits sont déjà grands

elle est de huit ou dix pouces de long, de la largeur d'un doigt, couverte de petites écailles noires ; la peau rousse, couleur de minime-brun, le poil en est fort fin, assez long : il porte des rognons proche les testicules qui ont l'odeur de musc très-agréable, & n'est point incommode à tous ceux à qui le musc donne des incommodités. Si on les tue l'hiver, pendant que la peau est bonne pour fourrer, les rognons ne sentent rien ; au printemps, ils commencent à prendre leur senteur qui dure jusqu'à l'automne. . . . . Pour la chair, elle n'a point le goût de musc, elle est excellente à manger. *Description de l'Amérique septentrionale, par Denys. Paris, 1672, tome II, page 258.* — Les rats musqués de Canada répandent une odeur admirable, la civette & la gazelle n'exhalent rien de si fort ni de si doux. *Voyage de la Hontan. La Haye, 1706, tome I, page 95.* — Les Sauvages de l'Amérique n'aiment point l'odeur que répand le rat musqué, ils lui ont même donné le nom de *puant*, tant cette odeur leur deplaît *Mémoires de l'Academie royale des Sciences, année 1725, page 327.*

au mois d'octobre lorsqu'il faut suivre leurs père & mère dans la cabane qu'ils construisent de nouveau tous les ans; car on a remarqué qu'ils ne reviennent point à leurs anciennes habitations. Leur voix est une espèce de gémissement que les Chasseurs imitent pour les piper & pour les faire approcher; leurs dents de devant sont si fortes & si propres à ronger, que, quand on enferme un de ces animaux dans une caisse de bois dur, il y fait en très-peu de temps un trou assez grand pour en sortir; & c'est encore une de ces facultés naturelles qu'il a commune avec le castor, que nous n'avons pu garder enfermé qu'en doublant de fer-blanc la porte de sa loge. L'ondatra ne nage ni aussi vîte ni aussi long-temps que le castor; il va plus souvent à terre, il ne court pas bien & marche encore plus mal en se berçant à peu près comme une oye. Sa peau conserve une odeur de musc, qui fait qu'on ne s'en sert pas volontiers pour fourrure; mais on emploie le second poil ou duvet dans la fabrique des chapeaux.

Ces animaux sont peu farouches, &,



LE DESMANT.

en les prenant petits, on peut les apprivoiser aisément; ils sont même très-jolis lorsqu'ils sont jeunes; leur queue longue & presque nue, qui rend leur figure désagréable, est fort courte dans le premier âge : ils jouent innocemment & aussi lestement que des petits chats; ils ne mordent point *(h)*, & on les nourriroit aisément si leur odeur n'étoit point incommode. L'ondatra & le desman sont au reste les seuls animaux des pays septentrionaux qui donnent du parfum; car l'odeur du *castoreum* est très-désagréable, & ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc, la civette & les autres parfums.

(h) Les rats musqués de Canada, que les Hurons appellent *Ondathra*, paissent l'herbe sur terre & le blanc des joncs autour des lacs & des rivières; il y a plaisir à les voir manger & faire leurs petits tours quand ils sont jeunes. J'en avois un très-joli; je le nourrissois du blanc des joncs & d'une certaine herbe semblable au chien-dent; je faisois de ce petit animal tout ce que je voulois, sans qu'il me mordît aucunement, aussi n'y sont-ils pas sujets. *Voyage de Sagard Théodat. Paris, 1632, pages 322 & 323.* NOTA. Que la plante dont M. Sarrasin dit que le rat musqué se nourrit le plus volontiers est le *Calamus aromaticus.*

Le desman ou rat musqué de Moscovie nous offriroit peut-être des singularités remarquables & analogues à celles de l'ondatra, mais il ne paroît pas qu'aucun Naturaliste ait été à portée de l'examiner vivant, ni de le disséquer; nous ne pouvons parler nous-mêmes que de sa forme extérieure, celui qui est au Cabinet du Roi ayant été envoyé de Lapponie dans un état de desséchement qui n'a pas permis d'en faire la dissection; je n'ajouterai donc, à ce que j'en ai déjà dit, que le seul regret de n'en pas savoir davantage.

FIN du troisième volume.





